

Les Komis

Eva Toulouze, Sébastien Cagnoli,

▶ **To cite this version:**

Eva Toulouze, Sébastien Cagnoli,. Les Komis : Questions d'histoire et de culture. Toulouze, Eva; Cagnoli, Sébastien. L'Harmattan; ADEFO, 18, 220 p., 2010, Bibliothèque finno-ougrienne, Toulouze, Eva, 9782296120709. hal-01276201

HAL Id: hal-01276201
https://inalco.hal.science/hal-01276201

Submitted on 19 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES KOMIS

Collection « Bibliothèque finno-ougrienne »

Publiée par l'Association pour le développement des études
finno-ougriennes (Adéfo), 2 rue de Lille, 75343 Paris Cedex 07
http://www.adefo.org/ adefo@adefo.org

Volumes parus :

1. Fanny de Sivers : *Les emprunts suédois en estonien littéraire* : 8 €
2. *Béla Bartók vivant : souvenirs, études et témoignages* : 13 €
3. *Autour du Kalevala* : 9 €
4. *Le monde kalévaléen en France et en Finlande* : 22 €
5. *Regards sur Kosztolányi* : 18 €
6. *Un chant épique de la prairie : autobiographie versifiée d'un poète hongrois du Canada* : 25 €
7. Jean Gergely et Jean Vigué : *Conscience musicale ou conscience humaine ? Vie, œuvre et héritage spirituel de Béla Bartók* : 20 €
8. *Actes du IV^e^ colloque franco-finlandais de linguistique contrastive* : 24 €
9. Béla Bartók : *Éléments d'un autoportrait* : 22 €
10. Erzsébet Hanus : *La littérature hongroise en France au XIX^e^ siècle* : 24 €
11. Erzsébet Hanus : *La littérature hongroise en France au XIX^e^ siècle : anthologie choisie et commentée* : 24 €
12. Bernard Le Calloc'h : *Le X^e^ siècle et les Hongrois* : 25 €
13. Dávid Szabó : *L'argot des étudiants budapestois* : 27,50 €
14. Jean Perrot : *Regards sur les langues ouraliennes* : 30 €
15. Outi Duvallon : *Le pronom anaphorique et l'architecture de l'oral en finnois et en français* : 32 €
16. Art Leete : *La guerre du Kazym* : *les peuples de Sibérie occidentale contre le pouvoir soviétique (1933-1934)* : 27 €
17. Jean-Pierre Minaudier : *Histoire de l'Estonie et de la nation estonienne* : 34 €

BIBLIOTHÈQUE FINNO-OUGRIENNE – 18

LES KOMIS
QUESTIONS D'HISTOIRE ET DE CULTURE

JOURNÉES KOMIES
1es JOURNÉES FINNO-OUGRIENNES DE l'ADÉFO

Paris, 18-19 novembre 2009

Recueil publié sous la direction
d'Eva Toulouze et Sébastien Cagnoli

L'Harmattan Adéfo

Volume réalisé avec la contribution de *Hõimurahvaste programm* ; une partie des recherches présentées ont été financées par l'Union Européenne par l'intermédiaire du Fonds européen de développement régional (centre d'excellence CECT).

Cette publication s'inscrit dans le cadre de l'accord de coopération signé entre l'Adéfo et le Centre d'études finno-ougriennes de l'Université d'État de Syktyvkar.

Traduction de l'estonien :
Eva Toulouze (Jääts, Leete, Koosa, Jaanits-Roht).
Traduction du russe :
Eva Toulouze (Fedina) et Yves Avril (Nadeždin).

Traduction de résumés, révisions, relectures, conseils :
Daniel Allen, Arvid Bergander, Martin Carayol, Maria et Marina Fedina, Vincent Lorenzini.

Cartes réalisées par Vincent Dautancourt.

Photo de couverture : près de Nerica, *rajon* d'Ust'-Cil'ma, République de Komi, mars 2009 © Sébastien Cagnoli

© 2010, Adéfo
2, rue de Lille ; 75343 Paris Cedex 07

© L'Harmattan, 2010
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

http://www.librairieharmattan.com
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : xxx
EAN : xxx

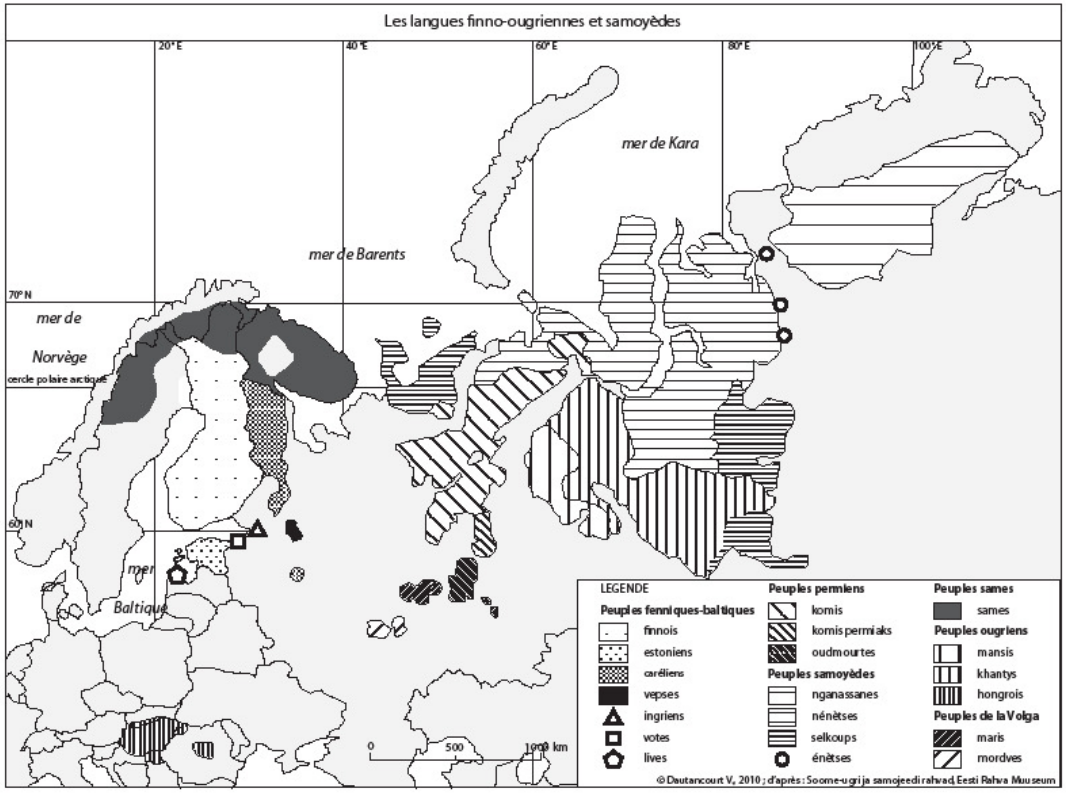
AVERTISSEMENT

Le présent ouvrage s'accompagne d'un DVD, comportant une version avec sous-titres français du film documentaire *Un automne komi permiak*, qu'il est possible de se procurer gratuitement auprès de l'Association pour les études finno-ougriennes. Pour en fait la demande, il suffit de suivre les instructions en page 221.

Dans le corps des articles, les mots russes sont translittérés selon la norme ISO 9 de 1968 (à l'exception des noms pour lesquels il existe une forme française courante : « Moscou »…).

Pour le komi, en raison de la diversité des systèmes d'écriture au cours des siècles (voir annexe p. 203), il nous a semblé plus approprié d'adopter une transcription latine phonématique, qui soit à la fois commmune à toutes les époques et relativement intuitive pour les lecteurs non initiés. Cette notation est très similaire à celle qui est utilisée dans les ouvrages occidentaux sur les langues finno-ougriennes de Russie. Chaque lettre représente un son et chaque son est représenté par une lettre (à l'exception des consonnes affriquées *dź* et *dž*, représentées par deux lettres). Les consonnes palatales sont marquées par un accent aigu (´) ou une apostrophe, et les fricatives par un háček (ˇ). Les voyelles *ö* et *y* ont respectivement le même degré d'ouverture que *e* et *i*, ne sont pas arrondies non plus, mais sont réalisées en arrière.

Les toponymes sont donnés sous leur forme russe, qui est la forme employée sur les cartes et dans la plupart des publications internationales. Un tableau en annexe indique les noms komis correspondants (p. 201).


Les langues finno-ougriennes et samoyèdes
20° E
40° E
60° E
80° E
100° E
70° N
60° N
mer de Kara
mer de Barents
mer de Norvège
cercle polaire arctique
mer Baltique
0
500
1000 km
LEGENDE
Peuples fenniques-baltiques
finnois
estoniens
caréliens
vepses
ingriens
votes
lives
Peuples permiens
komis
komis permiaks
oudmourtes
Peuples samoyèdes
nganassanes
nénètses
selkoups
énètses
Peuples sames
sames
Peuples ougriens
mansis
khantys
hongrois
Peuples de la Volga
maris
mordves
© Dautancourt V, 2010 ; d'après : Soome-ugrija samojeedi rahvad, Eesti Rahva Muuseum

PRÉFACE

LES JOURNÉES FINNO-OUGRIENNES

C'est en 2009 que, pour la première fois, l'Adéfo a organisé des journées consacrées à la culture d'un peuple finno-ougrien peu connu en France. L'idée est venue peu à peu d'organiser des manifestations spécifiques destinées à faire connaître des populations dont peu ont entendu parler, parce qu'elles n'ont pas d'État souverain, donc ne figurent pas comme acteurs sur la scène internationale, parce qu'elles sont comme noyées dans cet espace multinational qu'est la Russie et dont on ne retient d'ordinaire que l'adjectif « russe » et aussi parce qu'elles ne font pas parler d'elles, ne se propulsant pas par toutes sortes d'atrocités à la une des media.

Comment cette idée nous est-elle venue ? Tout d'abord, en constatant qu'il y a parmi les communautés parlant une langue finno-ougrienne, des statuts très différents. Les États souverains – la Hongrie, la Finlande et l'Estonie – ont des ambassades, des attachés culturels voire des instituts culturels. Leurs langues sont enseignées dans un ou plusieurs établissements d'enseignement supérieur et leur étude, ainsi que celle des cultures et des sociétés correspondantes, peut se développer dans le cadre d'institutions de recherche existantes. Les informations disponibles sur Internet en anglais ou en français sont abondantes. Des traducteurs, sinon nombreux, en tout cas en nombre suffisant pour les possibilités de l'édition, ont été formés, et ils travaillent avec les éditeurs pour assurer la pénétration d'œuvres littéraires de valeur. Ces cultures disposent ainsi de relais puissants pour faire connaître leur existence en France. Certes, ceci ne dispense pas l'Association pour le développement des études finno-ougriennes de jouer un rôle, mais le relativise : la dimension « études » devient ici sans

doute centrale, et notamment le chaînon du passage de la recherche pure à la popularisation de celle-ci. Ce n'est pas le cas pour les populations finno-ougriennes minoritaires sur leur terre d'origine. On les appelle souvent les « petits » peuples finno-ougriens, faute de mieux, même si la taille, nous le savons à l'échelle internationale, n'est pas un critère absolu (les Islandais sont 300 000 et il y a presque autant de Mordves que d'Estoniens). Ceux-là n'ont pas d'ambassades, pas de centres culturels ; leurs langues ne sont pas enseignées, tout au plus comme matière dans d'autres cursus, bon an mal an ; il n'y a aucun cadre institutionnel *stricto sensu* permettant de développer la recherche les concernant. Les connaisseurs de ces langues se comptent sur les doigts d'une main, et la plupart d'entre eux ont des connaissances théoriques, mais non pratiques. De plus, Internet ouvre des perspectives, mais rarement dans des langues communément connues en France, le russe étant un passage presque obligé. Là, notre association a un rôle unique à jouer, pour impulser l'extension et la diffusion du savoir. C'était la première raison qui nous a amenés à entreprendre cette série.

La deuxième, c'est l'inspiration que nous avons reçue des initiatives prises dans d'autres pays, notamment en Estonie. Avec des moyens incomparablement plus importants que les nôtres, puisque l'État est de la partie, l'association Fenno-Ugria organise tous les ans des « Journées Finno-ougriennes » (*Hõimupäevad*, mot à mot « Journées des peuples parents »), poursuivant ainsi une tradition d'avant-guerre. Chaque année en octobre dans différentes localités, il y a des expositions, des concerts, des colloques, des conférences, des ateliers avec des personnalités de la culture venant de toutes les régions finno-ougriennes. Dans leur conception, ce sont des journées qui tendent à « réunir la famille » et à donner une vue d'ensemble du monde finno-ougrien. Bien sûr, nous ne pouvons avoir cette ambition, et même si nous en avions les moyens, des initiatives de ce type, un peu fourre-tout, ne correspondraient guère à nos besoins. Non seulement la dimension identitaire qui domine en Estonie nous est totalement étrangère, mais aussi une image kaléidoscopique du monde finno-ougrien risquerait de ne laisser aucune trace dans les mémoires. En revanche, s'associer à des initiatives de ce type – profiter par exemple d'invitations Schengen délivrées par les organisateurs – nous permettrait peut-être de

recevoir des visiteurs que nous ne pourrions pas inviter autrement, et d'organiser nous-mêmes, à moindres frais, une manifestation annuelle ciblée.

Enfin, il y a un précédent : en 2008, le PEN-club d'Oudmourtie m'a contactée pour que je leur organise un séjour en France. Ils venaient de sortir un numéro spécial de la revue *Invožo* consacré aux relations culturelles franco-oudmourtes et contenant des textes de poésie française traduits en oudmourte et des textes de poésie oudmourte traduits en français, et ils étaient en train de travailler à une anthologie de poésie française en oudmourte. Ils voulaient présenter à Paris ces deux ouvrages. C'est ainsi que quatre poètes oudmourtes – Pjotr Zaharov, Larisa Orehova, Aleksej Arzamazov (Arzami Oćej) venant d'Iževsk et Nadežda Pčelovodova venant de Tallinn – ont passé presque une semaine à Paris et sont intervenus à la Maison de poésie, au PEN-club, à la Bibliothèque nordique ainsi que dans plusieurs séminaires de l'Inalco[1]. Le succès de ces initiatives nous a encouragés à aller plus loin.

LES JOURNÉES KOMIES

Pour commencer cette série, deux communautés finno-ougriennes minoritaires sur leurs territoires s'imposaient : les Oudmourtes et les Komis ont, plus que toutes les autres, suscité l'intérêt des chercheurs français, puisque Jean-Luc Moreau en tête, moi-même à sa suite, avons consacré une partie de notre temps à l'étude de leur culture ; de plus, nous sommes suivis par d'autres, plus jeunes, chercheurs ou nous l'espérons, futurs chercheurs : Marie Casen-Dugast prépare un mémoire de master sur l'identité oudmourte, Guillaume Enguehard et Martin Carayol se sont rendus sur place pour apprendre la langue. Mais la curiosité des intéressés avait été déjà nourrie en 2008 par des rencontres avec des intellectuels oudmourtes. Nous avons donc pensé commencer la série des Journées finno-ougriennes par des Journées komies. Le choix

[1] Vous trouverez les enregistrements de ces rencontres sur la page d'accueil du site de l'Adéfo : adefo.org.

était justifié par le fait que la culture komie avait déjà suscité un intérêt en France. Yves Avril l'avait découverte et avait proposé des traductions françaises pour l'œuvre du fondateur de la littérature komie, Ivan Kuratov, et il est l'auteur du seul manuel de komi existant en France[2] ; Sébastien Cagnoli a pris l'initiative d'apprendre le komi et de traduire poésie, prose et théâtre en partant du texte original. Ses entreprises sont aujourd'hui bien connues en République komie : non seulement il a reçu pendant l'été 2009 un prix pour la promotion qu'il assure à la langue komie, mais il a soutenu un mémoire de master sur le théâtre komi et se consacre à une thèse de doctorat sur le même domaine. La culture komie était donc un domaine dans lequel nous pouvions envisager non seulement de recevoir des informations de la part d'autres chercheurs, mais aussi d'y être actifs et partenaires. Nous avons pu ainsi organiser une journée de colloque, pour laquelle nous avons été accueillis avec beaucoup de gentillesse par l'Ambassade d'Estonie. Notre objectif était dans cette journée d'avoir des communications nous éclairant sur différents aspects de la culture komie.

Pour cette première expérience, nous avons invité une chercheuse komie, Marina Fedina, à apporter sa contribution avec une voix venue directement de Syktyvkar. Sa présence aurait été pour nous d'une importance centrale, puisqu'elle aurait enrichi de sa compétence et de son expérience non seulement notre programme, mais également les discussions, qui ont été animées. Linguiste, chercheuse au nouveau centre d'études finno-ougriennes créé en 2009 auprès de l'université de Syktyvkar, elle devait parler des rapports entre langue et univers mental chez les Komis. Alors que nous étions tous prêts à l'accueillir, elle a dû annuler son voyage parce que le recteur de l'université de Syktyvkar lui a interdit de se rendre à Paris. Il s'agit là d'une pratique courante en Russie : les autorités universitaires réglementent et contrôlent l'activité scientifique de leurs subordonnés en autorisant ou interdisant les missions à l'étranger. Les universitaires semblent être considérés comme incapables de gérer eux-mêmes les priorités dans leur

[2] *Parlons komi*, Paris : L'Harmattan, 2006.

travail et cette infantilisation risque d'avoir des conséquences sur les relations internationales des universités en Russie : si inviter des chercheurs expose les partenaires à ce type de contretemps, une association comme l'Adéfo sera contrainte de se tourner vers d'autres personnalités non moins prestigieuses de la vie culturelle et artistique, moins soumises à des contraintes extérieures. Marina Fedina a pourtant tenu à être parmi nous et nous a envoyé son texte, que j'ai lu au cours de la journée d'étude. Par ailleurs, un accord de coopération vient d'être contracté entre l'Université d'État de Syktyvkar et l'Inalco, ce qui peut laisser espérer que les échanges fonctionneront mieux dans l'avenir.

Un second bloc d'interventions a été centré sur la littérature en langue komie. C'est le domaine qui a mobilisé les efforts des chercheurs français, Yves Avril et Sébastien Cagnoli. Cette fois-ci, leur attention à tous les deux s'est concentrée sur la figure d'Ivan Kuratov, le premier écrivain komi. Si Yves Avril nous présente cette personnalité devenue aujourd'hui une icône, Sébastien Cagnoli nous donne un exemple de cette iconicité avec l'opéra qui vient d'être produit à Syktyvkar. Il commente cet opéra et le met en rapport avec la perception contemporaine de l'identité komie, telle qu'elle s'est manifestée avec cette initiative.

Ces journées ont pu se réaliser grâce à une collaboration étroite avec l'université de Tartu[3]. En effet, le département d'ethnologie de cette dernière a lentement et sûrement développé ses activités au cours de cette dernière décennie en se concentrant sur l'étude des Komis. Le professeur, Art Leete, y fait des travaux de terrain depuis longtemps et il y a associé des étudiants : en 2006, il est parti avec trois d'entre eux. De ce petit groupe, deux continuent à travailler sur des sujets komis, créant ainsi un pôle de connaissances sur cette région à Tartu. C'est ainsi que les

[3] Les intervenants estoniens ont pu participer grâce à la contribution du centre d'excellence de l'Université de Tartu, et Indrek Jääts grâce à la subvention n° 7010 « La pénétration des nationalismes. Ethnicité, science et politique dans la périphérie intérieure de l'Empire russe du début du XIXe siècle aux années 1920 » de la Fondation estonienne pour la recherche (*Eesti teadusfond*).

ethnologues de Tartu ont présenté les résultats de leurs travaux dans la deuxième partie de la journée : Art Leete et Piret Koosa revenaient juste de leurs travaux de terrain en pays komi, où ils avaient suivi la situation religieuse à la campagne. Art Leete s'est intéressé au mode de fonctionnement de l'Église orthodoxe aujourd'hui à Ust'-Kulom et Piret Koosa a suivi la pénétration des protestants au village en prenant pour exemple une communauté installée au village de Don, proche de Ust'-Kulom. Ce sont des travaux en profondeur, nous révélant des communautés que les ethnologues suivent depuis des années. Jaanika Jaanits, qui a fait ses deuxièmes travaux de terrain pendant l'été, nous a livré ses premières réflexions sur ce qui sera un mémoire de master sur l'identité komie chez les jeunes à Syktyvkar. L'apport des ethnologues de Tartu a été également enrichi par celui d'Indrek Jääts, ethnologue lui aussi, mais institutionnellement rattaché au Musée national estonien, qui a soutenu en 2005 sa thèse de doctorat à Tartu sur le développement du nationalisme komi au XIX^e^ siècle. Tout en continuant ses travaux sur des sujets proches de celui qu'il a abordé au colloque, il a réalisé en 2009 un film sur les Permiaks, que nous avons présenté en ouverture des journées komies à l'Institut finlandais.

Afin de pérenniser l'apport de ces journées, nous avons également décidé de les faire systématiquement déboucher sur une publication. Nous devrions aboutir ainsi en quelques années à un corpus d'informations en même temps générales et actuelles sur les peuples finno-ougriens. De plus, nous essaierons de systématiser ce qui aura été possible grâce à la gentillesse et à la disponibilité d'Indrek Jääts pour ce numéro, à savoir d'enrichir ce volume par l'adjonction d'un DVD comportant une version avec sous-titres français du film *Un automne komi permiak*[4]. Nous y tenons, car le film permet de transmettre quelque chose de plus que l'écrit : des sensations, des émotions, un contact direct par le visuel et l'auditif. Aux connaissances peuvent ainsi s'ajouter des impressions.

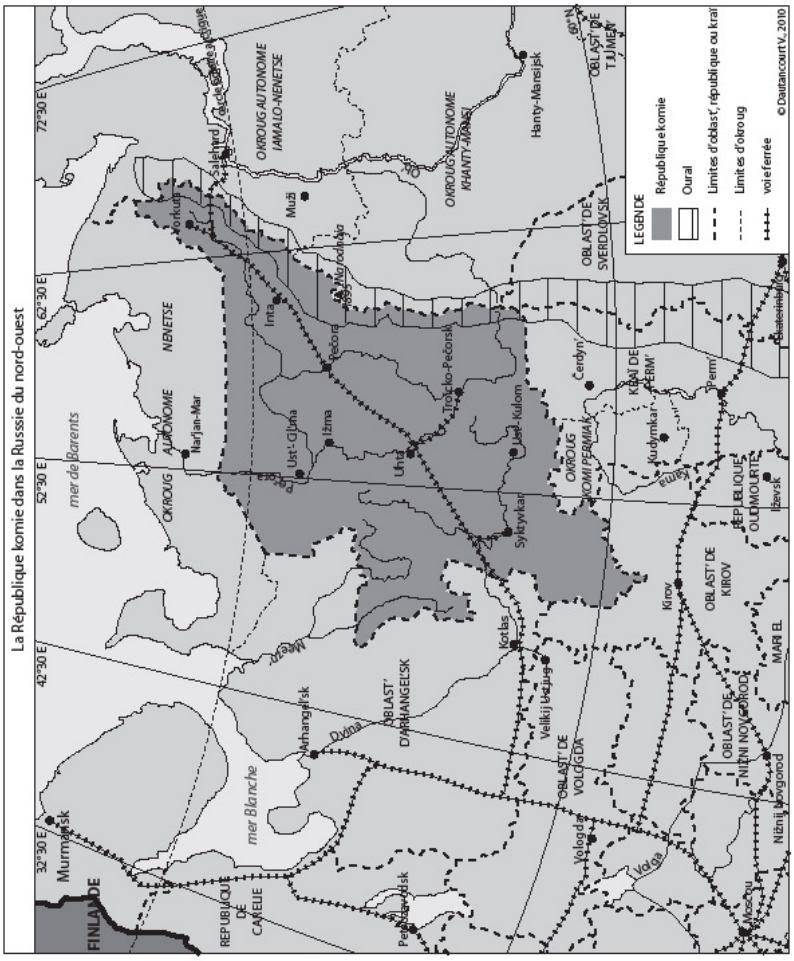
[4] Il est possible de se procurer ce DVD gratuitement auprès de l'Association pour les études finno-ougriennes : voir p. 221.

Nous espérons ainsi que le premier volume de cette série répondra à la soif de connaissance de tous ceux qui, en France, souhaitent combler les lacunes de la connaissance sur les peuples finno-ougriens et leur vie aujourd'hui.

Eva Toulouze

Bibliothèque finno-ougrienne N°18
Les Komis

PRÉSENTATIONS GÉNÉRALES


La République komie dans la Russie du nord-ouest
LEGENDE
République komie
Oural
Limites d'oblast', république ou krai
Limites d'okroug
voie ferrée
©Daffancourt V., 2010
mer de Barents
mer Blanche
FINLANDE
RÉPUBLIQUE DE CARÉLIE
OKROUG AUTONOME NENETSE
OKROUG AUTONOME IAMALO-NENETSE
OKROUG AUTONOME KHANTY-MANSI
OKROUG KOMI-PERMIAK
RÉPUBLIQUE OUDMOURTE
MARI EL
OBLAST' DE KIROV
OBLAST' DE NIZNI NOVGOROD
OBLAST' DE VOLOGDA
OBLAST' DE SVERDLOVSK
OBLAST' DE TIUMEN'
OBLAST' D'ARHANGELSK
KRAI DE PERM'
Murmansk
Arhangel'sk
Petrozavodsk
Vologda
Kotlas
Velikij Ustjug
Syktyvkar
Ust'-Kulom
Uhta
Ižma
Inta
Pečora
Troïcko-Pečorsk
Nar'jan-Mar
Vorkuta
Salehard
Muži
Hanty-Mansijsk
Čerdyn'
Perm'
Kudymkar
Kirov
Ijevsk
Moskou
Nižnij Novgorod
Volga
Kama
Dvina
Mezen'

Eva TOULOUZE

QUI SONT LES KOMIS ? [1]
Présentation générale

Cet article général entend situer les Komis dans la famille finno-ougrienne et donner un aperçu de leurs caractéristiques, permettant au lecteur de replacer dans leur contexte les informations contenues dans les communications suivantes.

LES KOMIS DANS LE MONDE FINNO-OUGRIEN

Les Komis font partie de ce qu'il est convenu d'appeler le groupe permien des peuples parlant des langues finno-ougriennes. Deux ensembles linguistiques composent ce groupe : l'oudmourte, parlé plus au sud, et le komi, parlé sur un très large territoire occupant le nord-est de la partie européenne de la Russie. Il est important de noter que les langues de ce groupe sont caractérisées, une fois n'est pas coutume, par une similitude perceptible à l'œil nu, et même à l'oreille : l'intercompréhension entre oudmourte et komi est possible, chacune de ces langues étant, sinon transparente, du moins translucide pour tout locuteur de l'autre. Leurs rapports nous rappellent ceux qui existent dans le groupe des langues fenniques ou, pour sortir de la famille ouralienne, entre certaines langues romanes ou certaines langues germaniques. Beaucoup de traits phonétiques et morphologiques sont semblables, le lexique lui aussi présente beaucoup de similitudes. En même temps, on peut s'interroger aujourd'hui sur le nombre de langues permiennes

[1] Cette recherche a été financée par l'Union Européenne par l'intermédiaire des Fonds européens de développement régional (Centre d'excellence CECT).

reconnues : officiellement, il en existe trois, puisque deux langues littéraires komies ont été créées. En effet, comme on le verra dans le film d'Indrek Jääts joint à ce volume, les années 1920 ont vu la consolidation, à côté d'une langue komie (zyriène) qui s'était affirmée depuis longtemps, d'une forme littéraire particulière pour la langue parlée par les Permiaks, un groupe ethnographique particulier de Komis, vivant au sud du territoire habité par les Zyriènes[2]. Les Permiaks ne sont pas d'ailleurs le seul sous-groupe de Komis, même s'ils sont le seul dont le dialecte s'est trouvé fixé en langue littéraire : au nord, les Komis de l'Ižma (les *Ízvatas*) sont porteurs d'un dialecte et surtout d'une culture qui diffère de celle des autres Komis. Je présenterai rapidement ces deux groupes, avant de revenir sur quelques éléments marquants de l'histoire des Komis.

Les Permiaks

Ceux qui ont en main ce livre en sauront davantage sur la situation actuelle des 125 235 Permiaks[3] en regardant le film présenté en annexe. Les remarques qui suivent devraient permettre dans ce cas aussi de remettre le film dans son contexte historique. Deux facteurs ont permis la constitution d'un groupe ethnographique à part. Tout d'abord le fait que le territoire habité par les Permiaks est séparé de celui occupé par les Zyriènes par une zone de forêts très denses et difficilement franchissables. De plus, aucune voie de communication n'a jamais relié ces deux territoires

[2] Pour des raisons d'opportunité conjoncturelle, l'ethnographie soviétique a insisté sur l'idée qu'il s'agissait de deux peuples et de deux langues distincts, idée que les responsables komis ont combattue courageusement (Mišarin et Sidorov, 1926). Lallukka choisit de ne pas prendre position, en disant qu'il n'y a pas de réponse claire à cette question (Lallukka 1992, p. 1). Pour ma part, j'estime que la distinction entre langue et dialecte, entre peuple et groupe ethnique n'est pas de nature scientifique, mais politique. C'est après tout l'histoire qui tranche.

[3] Cf. http://www.perepis2002.ru/index.html?id=17, les résultats du recensement de 2002.

l'un à l'autre. Au contraire, les flux de circulation ont plutôt rattaché les Permiaks à la grande ville de Perm' et à la route allant vers la Sibérie, alors que les Zyriènes étaient clairement reliés par les grands fleuves à la Russie du Nord. En fait, à partir du XVIII^e^ siècle, les Permiaks se sont trouvés en marge des routes principales vers la Sibérie, ce qui a accentué leur marginalisation (Lallukka 1992, p. 26). De plus, les destinées historiques des deux territoires ont également divergé, induisant des différences dans les conditions de vie des deux groupes. En effet, les Permiaks, après la prise de Kazan par Ivan IV le Terrible en 1552 et l'expansion russe vers l'est, se sont trouvés dans la région attribuée en 1558 aux frères Stroganov, industriels et commerçants, qui dans leur demande au tsar avaient prétendu que ces terres étaient inhabitées (Nolde 1952, p. 132). Ceux-ci s'empressèrent d'asservir la population locale, composée notamment de Permiaks, dont les groupes méridionaux furent ainsi associés à l'exploitation industrielle lancée par cette riche famille, dans le bois et dans le sel. Ainsi les Permiaks ont-ils été la seule communauté de la famille finno-ougrienne à connaître le servage proprement dit, puisqu'ils dépendaient non point de l'État comme tous les autres, mais d'une famille de riches propriétaires. Les Zyriènes, en revanche, n'ont pas connu ces formes extrêmes de féodalisme, ce qui, d'après Sorokin, explique leur aspiration à ne dépendre de personne (Sorokin 1911, p. 948). De plus, les Permiaks ont été très tôt attachés à la glèbe, ce qui les a maintenus dans un isolement considérable. Ceci explique que la destinée de ces derniers, dont l'habitat en villages s'étend dans des zones de campagne, ait été fort différente de celle des Zyriènes, qui ont été beaucoup plus liés à la forêt et à la chasse. Au début du XX^e^ siècle, les Permiaks apparaissaient pour l'intelligentsia zyriène comme une sorte de périphérie intérieure, plutôt exotique et désespérante, enfoncée dans des croyances « obscurantistes », faisant encore des sacrifices sanglants, par exemple de taureaux (Šestakov 1912, p. 587). C'est ainsi en effet qu'en 1902 Kallistrat Žakov explore la région et exprime toute son amertume dans un essai ethnographique, où il déplore le triste état de la population asservie aux Stroganov (Nikitina 1995, pp. 26-27).

Au XX^e^ siècle, leur histoire connaît un tournant décisif avec l'arrivée au pouvoir des bolcheviks, qui étaient intéressés à avoir le

soutien des nationalités peu susceptibles de souhaiter le retour au pouvoir du tsar. La question des autonomies à base ethnique est explicitement posée. C'est ainsi que l'unification de tous les Komis dans le même territoire reste quelque temps à l'ordre du jour, avant que Moscou ne réponde en constituant en 1925 un arrondissement national des Komis permiaks (*Коми-Пермяцкий автономный округ*). Cette identité séparée a été renforcée par la décision de constituer une langue littéraire distincte. Il y avait bien eu au XIX^e^ siècle, dans le cadre des pratiques issues du système Il'minskij (Toulouze 2004), des œuvres manuscrites et des éditions dans les dialectes parlés par les Permiaks, et leur publication s'était intensifiée au début du XX^e^ siècle (Bačev 1993, p. 78-90 ; Komi-permjackij 1962). Mais cela n'a rien de surprenant ni de programmatique, c'est la pratique des missionnaires que d'écrire le dialecte des groupes avec lesquels ils travaillent. L'idée de formaliser une langue littéraire permiake émerge en 1923 et, dans les années qui suivent, la question principale discutée à Kudymkar est celle de la base dialectale de la nouvelle langue[4]. En même temps, cette nouvelle langue littéraire ne rompait pas les ponts avec la langue qui s'écrivait dans l'*oblast'* komie, puisqu'elle avait adopté le même alphabet, l'alphabet de Molodcov (Krivoščekova 1967, p. 118). Mais son développement a été caractérisé par une absorption particulièrement considérable de lexèmes russes, ce qui a amené certains chercheurs à exprimer le souhait d'une « zyriénisation » du lexique komi permiak (Komi-permiackij 1962, pp. 127-128 ; Komi-permiacko 1985, p. 5 ; Dobó 1997, p. 50). D'une certaine manière, l'identité permiake, une identité distincte, renforcée et stimulée par l'existence d'un territoire et la création d'une

[4] Cette initiative a été interprétée de manières diverses : par les auteurs soviétiques comme la mise en œuvre de la nouvelle politique, qui prévoyait la codification des « langues maternelles » ; mais elle est apparue également aux spécialistes, notamment en dehors de l'URSS, comme une tentative de séparer pour régner et de mettre un obstacle, par le développement « séparatiste » de formes dialectales, à la consolidation de cultures viables (Rédei 1997, p. 133-134). C'est ainsi qu'est interprétée l'existence de deux langues littéraires komies, maries, mordves.

langue sur la base du dialecte komi parlé dans la région, est une création relativement récente. Pour les linguistes, il n'y a pas de doute : le permiak est un dialecte du komi. Mais l'histoire a séparé les deux communautés.

En tout cas l'entité komie permiake jouissait, malgré la pauvreté qui la caractérise et son arriération sur le plan social et économique (espérance de vie et revenus nettement inférieurs à ceux du reste de la région de Perm', mauvaises communications), d'une position privilégiée par rapport à tous les autres Finno-Ougriens : avec 60 % de la population en 1989, les Komis permiaks étaient les seuls à représenter sur leur territoire une claire majorité (Lallukka 1992, p. 2).

L'arrondissement national des Komis permiaks est devenu, en même temps que les autres, arrondissement autonome, et, dans le sillage des réformes administratives voulues par Vladimir Putin, son existence a été annulée par voie de referendum. Je vous renvoie, pour plus de détails, au film joint.

Les Komis de l'Ižma

Il y a eu certainement des contacts marchands entre Komis et Nenets depuis le Moyen Âge et l'on sait que la forteresse de Pustozersk, fondé par les Russes en 1499, était entre autres habitée par des Komis, mais c'est vers le milieu du XVI^e^ siècle que le peuplement des régions arctiques a commencé, avec les villages d'Ust'-Cil'ma et d'Ižma (Solovjev 1992, p. 238). Ce groupe de Komis, les plus septentrionaux, dont certains sont allés jusqu'à franchir l'Oural et à s'installer en Sibérie occidentale, est appelé « de l'Ižma », *Ízvatas* en komi. Ces Komis, qui se sont considérablement éloignés des Zyriènes plus méridionaux, sont les descendants de ceux qui ont fui la christianisation du pays komi commencée au XIV^e^ siècle et sont allés se réfugier dans les terres plus sauvages du Nord. Finalement, ils seront eux aussi évangélisés, mais en même temps ils s'adapteront au nouvel écosystème qu'ils rencontrent dans le Nord. Ils y coexistent avec les Nenets,

qui ont développé au XVII^e^ siècle l'élevage du renne[5], auxquels ils empruntent, en les adaptant, de nombreux éléments de culture matérielle et de mode de vie qu'ils maintiennent jusqu'à nos jours.

D'après Islavin (1847), c'est à la fin du XVII^e^ siècle que les Komis de l'Ižma commencent à développer leur propre système d'élevage du renne. Ils ont emprunté aux Nenets la technique, mais ils l'ont adaptée à leurs objectifs : le renne devient pour eux un moyen de production destiné à rapporter du profit. Au XIX^e^ siècle le mode de production komi montre son efficacité : les Komis de l'Ižma accumulent de très grands troupeaux et peu à peu ce développement a pour corollaire une paupérisation des Nenets, qui sont contraints de travailler pour les Komis. Une étude de 1844 montre que près de la moitié des foyers nenets, 1 800, ont encore des rennes, avec une moyenne de 17 par foyer, alors que 330 foyers russes et komis possèdent en moyenne 440 rennes par unité (Homič 1970, p. 34). Cette disproportion a conduit à des relations tendues entre les deux communautés, les Nenets reprochant aux Komis non seulement de leur avoir pris leurs rennes par la fraude (ce qui n'a sans doute pas manqué de se produire), mais aussi de ne pas respecter leurs pâturages. Ainsi, les Komis de l'Ižma apparaissent, à l'époque de la Révolution, comme des exploiteurs, ce qui ne sera pas oublié à l'époque soviétique (cf. toute la littérature de l'époque sur cette question, par exemple Homič 1970, 1973 etc.).

Cette opposition entre Komis et Nenets est particulièrement tendue au début du XX^e^ siècle et jusqu'à la collectivisation : encore dans les années 1920, la revue *Komi mu* publie un argumentaire komi tendant à prouver que les Komis de l'Ižma ne sont pas des exploiteurs, mais des entrepreneurs sachant organiser leur travail de manière rationnelle : la réduction des troupeaux nenets ne serait pas due à l'exploitation de la part des Komis, mais à des épizooties ; surtout « les Zyriènes avaient un regard plus large sur

[5] Une idée répandue semble voir les Nenets comme éleveurs de rennes depuis des temps immémoriaux. Elle est erronée : l'élevage du renne est une activité historiquement datée. Les Nenets étaient chasseurs et pêcheurs avant d'avoir commencé à domestiquer le *rangifer tarandus*.

les choses et ont fait bientôt la preuve de leur sens pratique » (Kuratov 1925, p. 39).

Parlant un dialecte zyriène, les Komis de l'Ižma représentent un groupe à part avec ses caractéristiques ethnographiques : leur costume traditionnel féminin aux couleurs chatoyantes se distingue nettement des costumes traditionnels des autres Komis et représente un signe distinctif (*id.*, p. 46). De plus, leur culture quotidienne diffère considérablement de celle de leurs homonymes méridionaux, car ils ont emprunté bien des éléments aux Nenets : ils vivent par exemple dans la toundra dans des tentes coniques, mais plus grandes que celles des Nenets (Etničeskie 1987, p. 46). Ceci conduit parfois les journalistes étrangers à faire des confusions : pour exemple, un article récent du *Figaro* présentant les Komis de l'Ižma comme les derniers Komis vivant leur vie traditionnelle…[6]

Les Komis de l'Ižma sont porteurs d'une forte identité locale, qui s'est parfois manifestée en opposition aux décisions prises par les autorités de Syktyvkar : c'est ainsi que dans les années 1924-25, un mouvement largement soutenu avait pour objectif de remplacer la zyriénisation par « l'ižmisation » : il s'agissait d'enseigner le dialecte local écrit non point en Molodcov, mais en alphabet « russe ». (Popov 1991, p. 31). Cette volonté de se démarquer est sensible même lors du dernier recensement, en 2002, avec une mention spéciale « Komis de l'Ižma », qui sont 15 607[7].

De manière générale en tout cas, quand on dit aujourd'hui « komi » tout court, on fait référence par défaut aux Zyriènes, qui sont, d'après le recensement de 2002, 293 406[8].

[6] http://www.lefigaro.fr/lefigaromagazine/2008/12/27/01006-20081227ARTFIG00131--dans-le-grand-nord-russe-avec-les-derniers-nomades-.php.

[7] Cf. *supra* les résultats du recensement de 2002.

[8] *Ibid.*

DES CONTACTS ANCIENS AVEC LE MONDE RUSSE

Les Komis sont parmi les premiers peuples autochtones que les Russes, aussi bien de Novgorod que de Moscou, rencontrent dans leur expansion vers l'est. Déjà en 967, les Komis, appelés « Perm », étaient mentionnés dans une chronique comme payant tribut aux Russes (Saveljeva 1985, p. 6 ; Forsyth 1992, p. 3). Alors que bien des terres aujourd'hui russes étaient aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles sous domination turco-mongole, la seule voie qui reste ouverte est celle du Nord. Les relations entre Russes et Komis sont intenses avant même l'évangélisation de ces derniers : on sait que les guides des expéditions russes de l'autre côté de l'Oural étaient souvent des Komis, qui connaissaient bien la région, et comme ces expéditions étaient souvent militaires, ils étaient assimilés aux Russes par les populations autochtones du Nord qu'ils rencontraient, Nenets, Khantys, Mansis. Ces pratiques se sont poursuivies même après l'évangélisation (Martynov 1985, pp. 66-67). Par ailleurs certains chercheurs pensent que les relations avec les Russes des régions du Nord et de la basse Volga étaient même antérieures à la pénétration de Novgorod (Bernštam 1990, p. 136).

Au XIV^e^ siècle, Moscou rivalise avec Novgorod dans la région : elle l'emportera *de jure* en 1471 (Lallukka 1992, p. 20) ; un épisode important de cette pénétration russe est l'évangélisation des Komis, entreprise par un ecclésiastique, Étienne de Permie. Originaire du nord de la Russie et, sans doute, parlant komi, il se prépare systématiquement à sa mission. Nous avons pratiquement une source d'époque, une hagiographie de Stéphane – qui sera par la suite canonisé –, par un ses camarades de séminaire, Épiphane, dans la ville mixte komi-russe d'Ust'-Vym'. Il n'en reste pas moins que quelques mystères subsistent, dont la clé n'est pas donnée dans les écrits d'Épiphane le Sage. Par exemple : Stéphane était-il russe, comme les sources le laissent supposer ? S'il n'était pas komi, comment pouvait-il connaître cette langue ? Clairement, il la maîtrisait, mais était-ce sa langue maternelle, ou bien l'avait-il apprise en ville étant enfant ? Et encore : qui était ce mystérieux Pam, qui, d'après Épiphane, lui dispute l'autorité sur les Komis et sort vaincu de la confrontation, de sorte que Stéphane peut continuer à convertir les Komis et à construire des églises ? Était-

ce un chef militaire ? Un chamane ? Toujours est-il que la réussite de l'entreprise de Stéphane a une incidence considérable sur l'avenir de la culture komie : Stéphane avait dès sa période de séminaire commencé à traduire en komi les textes sacrés et il avait inventé un alphabet ad hoc, inspiré du vieux slavon, et, peut-être, de marques signifiantes de propriété des anciens Komis (Lytkin 1952, p. 26). Cette écriture nous est restée dans un certain nombre d'inscriptions d'icônes, ce qui a permis à Vasilij Lytkin de la déchiffrer et de nous donner ainsi un corpus d'ancien komi. Utilisée uniquement dans les monastères, cette écriture se dégrade peu à peu, d'autant que rares devaient être les scribes connaissant la langue à laquelle elle se rapportait, et au XVII^{e} siècle le komi est déjà passé au cyrillique.

L'œuvre missionnaire de Stéphane de Permie, qui a été nommé en 1383 premier évêque de Permie, a porté davantage de fruits que les missions plus tardives dans les terres finno-ougriennes de Russie centrale : l'orthodoxie est aujourd'hui partie intégrante de l'identité komie. Contrairement à la situation dans les régions du bassin de la Volga, où les souvenirs de l'animisme traditionnel demeurent plus ou moins vivants, et où l'orthodoxie, même si elle a été adoptée de manière générale à la longue, est fortement métissée d'animisme, chez les Komis la mémoire de la vision du monde de ceux que Stéphane avait rencontrés s'est estompée. Elle s'est sans doute maintenue dans des domaines que le christianisme orthodoxe n'a que peu touchés, parce qu'ils échappaient au religieux proprement dit : dans les pratiques et dans l'éthique de la chasse par exemple (Konakov 1998, pp. 74-78). D'après Frank, il y a autant de Komis ayant préservé les anciennes croyances que de Russes dans la même position (Frank 1991, p. 172). Mais les villages komis, profondément enracinés dans le christianisme – orthodoxes ou vieux croyants – ont préservé tout au long de la période soviétique leur dévotion, alimentée surtout par les femmes (cf. Art Leete, p. 155 ; cf. aussi, pour un épisode de l'époque soviétique attestant la dévotion des Komis, Colarz 1961, p. 82).

Stéphane de Permie avait mis la première pierre à un édifice qui allait s'avérer durable : les contacts allaient demeurer étroits dans les siècles suivants. Les influences russes se font également sentir, il y a certainement eu des fusions de populations, les Komis

s'assimilant plus facilement en milieu russe que les Russes en milieu komi (Žerebcov 1985, p. 116). Les paysans komis vivaient la même réalité que leurs voisins russes ; au cours des siècles, ils ont certes connu des révoltes et des soulèvements – par exemple en 1833-38, à plusieurs endroits en 1841-1845, en 1853, en en 1861-62 (Turkin 1993, p. 142 ; Belenkina 1968, pp. 142-144). Mais la dimension nationale n'y était pas pour grand-chose. En fait, à la campagne les enfants komis avaient à peu près autant de chances que leurs homologues russes. Souvent bilingues, ils allaient avoir aussi peu (ou autant) de chances que les autres ruraux de devenir prêtre ou instituteur, de faire des études supérieures. La proximité des contacts avec le monde russe a pour les Komis une double conséquence paradoxale : d'une part, les Komis sont parmi les plus russifiés des peuples finno-ougriens – dans leurs traditions populaires, dans leur folklore, dans leur musique, dans leur vision du monde, les influences russes sont présentes et perceptibles. En même temps, cette même proximité a contribué à renforcer chez les Komis le sens d'appartenance à une communauté digne et égale, et qui peut s'affirmer d'autant plus clairement qu'elle a adopté certains des outils de son colonisateur : c'est sans doute chez les Komis, plus qu'ailleurs dans le monde finno-ougrien oriental, que la culture écrite est le plus enracinée. C'est là qu'elle est la plus ancienne : même si nous laissons de côté l'épisode de Stéphane et de ses traductions en komi – puisque cette écriture-là, exogène par nature, ne s'est sans doute pas répandue dans la population – il y a eu des intellectuels komis bien avant d'autres. Ivan Kuratov écrit et traduit en komi, sans se soucier de son absence de lecteurs, bien avant que tout autre Oudmourte, Mordve ou Mari ait envisagé de créer une écriture poétique dans sa langue. Et nous savons qu'il n'était pas seul (cf. Yves Avril, p. 123).

Ce n'est pas un hasard non plus si c'est sur ce terreau qu'ont émergé des intellectuels du calibre de Georgij Lytkin et Kallistrat Žakov, qui s'étaient fait un nom à l'échelle de la Russie tout entière. Lytkin (1835-1907), chercheur en études orientales et spécialiste de culture kalmouke ; mis en cause pour avoir adhéré au groupe populiste « Terre et Liberté », il quitte l'université et devient enseignant d'histoire et géographie dans un lycée à Saint-Pétersbourg. Il consacre une partie de son activité à l'histoire du

peuple komi, auquel il assume pleinement son appartenance. Il écrit des poèmes en komi, traduit de la littérature religieuse et critique les traductions en komi de ce type de textes, en insistant sur la nécessité de faire appel aux ressources internes à la langue et non à l'emprunt. Son œuvre principale, *Le pays zyriène sous les évêques de Permie et la langue zyriène*, est une sorte d'encyclopédie du pays komi, avec des matériaux en komi et en russe et un dictionnaire en annexe (Zorgenfrej 1927, pp. 48, 49 ; Martynov 1991, pp. 93, 151-152, 157-158 ; Turkin 1996a, pp. 301-302). Kallistrat Žakov (1866-1926), un intellectuel original et au profil pluridisciplinaire, reconnu par l'intelligentsia de son temps[9], est en même temps professeur à l'Institut de neuropsychologie de Saint-Pétersbourg et ethnographe, écrivain de talent, critique littéraire et historien, membre de la Société russe de géographie. Il a voyagé : il a fait ses études à Kiev et, inspiré par le Kalevala, il a été ébloui par son séjour à Helsinki en 1901[10] ; en même temps, il retourne régulièrement à Ust'-Sysol'sk (l'actuelle Syktyvkar), pour faire des cours et des conférences, et il explore en expédition le pays komi (Nécrologie 1926 ; Latyšina 1977, pp. 106-107 ; Domokos 1993, p. 64). Nous lui devons, en russe, la publication de contes komis, des récits réalistes ou merveilleux, inspirés de la vie des paysans komis et de leur tradition orale, une épopée chantant l'ancienne gloire des Komis ainsi qu'un ouvrage autobiographique en prose relatant l'histoire de sa maturation[11]. Ainsi, ces intellectuels ouvrent le chemin à ceux qui, au XX^e^ siècle, se fixeront l'objectif de rendre à l'ensemble des Komis leur dignité. D'ailleurs le pourcentage de Komis alphabétisés à la veille de la Première Guerre mondiale était de 27 % (Beznosikov 1960, p.52). C'est ainsi que les chercheurs doivent reconnaître que les Komis étaient dans une situation meilleure que les autres Finno-Ougriens de Russie avant la Révolution (Sorokin 1911, p. 946 ; Lallukka 1990, p.68).

---

[9] Il paraît que Gorki aurait dit de lui : « J'ai trouvé un écrivain intéressant, un Zyriène. Ah, il est vraiment bon ! » (Lisovskaja 1991, p. 46).

[10] Correspondance avec Yrjö Wichmann conservée aux archives de la Société de littérature finnoise SKS.

[11] *Сквозь строй жизни* « À travers l'ordre de la vie », 1912-1914.

En tout cas, dès le début du XX^e^ siècle, les observateurs notent que pratiquement tous les Komis comprennent le russe et que la plupart d'entre eux le parlent, même s'ils font des fautes (Sorokin 1911, p. 942).

UNE AUTONOMIE AMBITIEUSE

Dès 1918, une section zyriène est créée auprès du Commissariat aux nationalités (Istoria 1996, p. 196). Le décret établissant une *oblast'* autonome komie (zyriène) est daté du 22 août 1921 (Istorija 1996, p. 197). En fait, les Komis avaient demandé une république autonome, s'opposant en ceci au projet de Staline de ne leur donner qu'une *oblast'*. Mais, malgré l'insistance du représentant komi Batiev, c'est l'avis du Géorgien qui sera suivi (Oni ljubili 1993, p. 164). Le projet de Batiev était ambitieux – il sera plus tard considéré comme séparatiste – et avait été largement soutenu à Syktyvkar : il voulait une république avec son armée nationale et son commerce extérieur (Epihin 1991, p. 63).

Chez les Komis, la Guerre civile a ses héros des deux côtés, les sympathies des Komis étant partagées, avec une dominante géographique (Blancs au Nord, Rouges au Sud). Ce n'est pas là un schéma habituel chez les Finno-Ougriens. Les autres sociétés n'étaient pas suffisamment développées pour avoir eu des engagements clairs de part ou d'autre dès le départ. Bien sûr, les « héros » du côté blanc ont été passés sous silence pendant des décennies, mais ils retrouvent leur place aujourd'hui, d'autant qu'en 1919 les Blancs avaient pris le contrôle de l'ensemble du pays Komi, fournissant aux Rouges leurs martyrs, qui ont fait l'objet d'une mythologie entretenue. Par exemple Domna Kalikova, cette jeune ouvrière komie ayant travaillé dans différentes usines jusque dans la capitale et dans d'autres villes de Russie qui a été exécutée par les Blancs[12]. Quand les bolcheviks

[12] http://komionline.ru/wonders/view/6. Il ne faut jamais oublier pourtant les principes suivant lesquels l'on faisait un héros en URSS. Souvent, l'histoire qui sera transmise avec l'héroïsation est une histoire standar-

arrivent au pouvoir et offrent aux nationalités de s'émanciper dans le cadre d'une Russie nouvelle, il y a déjà des cadres bolcheviks komis : parmi les intellectuels imprégnés d'aspirations nationales il y a des jeunes qui, comme Domna Kalikova, d'après sa biographie officielle, ont vu du pays et ont pu s'imprégner d'idées qui ne circulaient pas dans les campagnes komies. Ils n'en sont pas moins désireux de profiter de la situation pour œuvrer en faveur de leur peuple, qu'ils voyaient comme rejeté dans le statut de prolétaire. C'est ainsi que se crée dans le pays komi une situation sans égale en Russie : dans une communauté dont la vie politique n'était pas particulièrement développée (à l'inverse de ce qui se passait par exemple chez les Tatars), qui ne constituait pas une société à part entière avec la diversification sociale que cette notion implique, il se trouve suffisamment de cadres communistes pour mettre en place un régime bolchevik komi.

Ce régime subsiste pendant une vingtaine d'années dans un équilibre extrêmement fragile : il pose des problèmes à Moscou, qui ne voit pas d'un bon œil les priorités que les communistes au pouvoir à Syktyvkar établissent dans leur gestion et en même temps il n'est pas ressenti comme dangereux au point de nécessiter tout de suite une remise au pas décisive. En effet, il ne faut pas oublier que dans les années qui suivent la révolution d'Octobre – années de guerre civile, puis de famine, avant que la reconstruction du pays dévasté puisse recommencer – les bolcheviks sont loin d'être aussi puissants qu'on a pris l'habitude de les imaginer à la lumière de leurs actes postérieurs. Ils construisent leur assise. Ils permettent ainsi à ce régime de se maintenir, tout en essayant de le contenir au maximum. Il est en effet habituel de lire dans la presse depuis les années 1920, des références au « nationalisme komi ». Cela se manifeste de différentes manières.

Par exemple, en matière linguistique. Les intellectuels komis, comme tous les autres partout en Russie à la même époque, ont été

---

disée, qui ne correspond pas forcément à l'expérience vécue par la personne choisie pour jouer ce rôle. Donc en l'occurrence, en parlant de D. Kalikova, je parle du mythe sans pour autant présumer de la véridicité des événements.

confrontés à la question de la normalisation de leur langue. Si l'on souhaitait que la langue vernaculaire devienne langue de culture, langue d'enseignement, langue officielle, il fallait rapidement la codifier et normaliser des règles qui fonctionneraient dans toute la sphère publique. Mais ils font preuve d'une indépendance exemplaire : ils créent un alphabet spécifique pour leur langue, fondé sur une étude rigoureuse de la structure phonologique du komi. Loin de faire preuve de la sensibilité universaliste qui dominera une quinzaine d'années les orientations en matière d'alphabet – avec le rapide essor de l'alphabet latin à partir des années 1920 –, ils s'attachent à noter leur langue de la manière la plus rationnelle, la plus adaptée possible. Les communistes komis ne standardisent pas, ils essaient de coller aux besoins en partant de leur communauté. L'alphabet de Molodcov (1918) reste encore aujourd'hui le meilleur outil historique de mise à l'écrit du komi : au sein de l'Union soviétique, son existence était condamnée, mais il a résisté près de vingt ans, avec une parenthèse de quelques années d'expérimentation avec l'alphabet latin – adopté en 1929 contre l'avis des enseignants, favorables à l'alphabet de Molodcov (Popov 1991, p. 30 ; sur cet épisode, cf. Toulouze 1997). Plus tard, cet alphabet sera systématiquement présenté comme une tentative de « freiner le développement de l'écriture en komi par des déviations nationalistes » (Davydov 1956, p. 23).

La politique scolaire a eu des résultats spectaculaires : d'après les chiffres donnés par Popov (Istorija 1996, p. 210), en 1924-25, sur 230 écoles ouvertes en pays komi, 217 fonctionnaient en komi. Sur le plan culturel, la politique menée par le Parti komi a reçu le nom de « zyriénisation » : l'utilisation de la langue komie dans toutes les activités de l'État visait à « détruire le mur existant entre le pouvoir soviétique et le Parti communiste et les masses travailleuses » (Šahov 1924). Cela impliquait de nommer et de former des cadres komis, de publier journaux et livres en komi ainsi que d'élaborer une terminologie en langue komie pour permettre à la langue de fonctionner dans la vie contemporaine (Šahov 1925). C'est la version locale de la politique d'indigénisation (*korenizacija*) qui était lancée à l'échelle de toute l'Union soviétique. Suivant les endroits celle-ci a été mise en œuvre plus ou moins activement. Les communistes komis avaient pris cette

orientation très au sérieux et s'étaient engagés dans une politique d'indigénisation qui n'avait bien sûr pas que des partisans.

Sur le plan politique également, les communistes komis ont tenté, dans la mesure de leurs moyens, de travailler dans l'intérêt de leur peuple : ils ont tenté de rassembler dans la même unité administrative tous les Komis, Permiaks compris. La première initiative date de 1921 (Istorija 1996, p. 204). Mais c'était trop pour Moscou : avoir une unité trop forte aux marges orientales de la Russie d'Europe dépassait ce que Moscou était prêt à accepter. De plus, ce renforcement se serait fait sur une base ethnique. Or pour les communistes, la conscience ethnique était un phénomène relevant de la superstructure qui devait être pris en compte, certes, pour tenir compte de la réalité et pour se procurer des alliés « naturels », mais certainement pas renforcé ou encouragé. Sans compter que les communistes de la région de Perm' ne voulaient pas perdre le contrôle du territoire habité par les Permiaks. Syktyvkar et Kudymkar feront tour à tour pression sur Moscou avec des délégations au plus haut niveau auprès du *NarKomNac* (Commissariat soviétique aux nationalités), en 1922 et 1925, mais rien n'y fera. Le prétexte – ou la raison ? – est l'absence de voies de communication entre le territoire komi et le territoire komi permiak… À titre de consolation, les Permiaks auront une unité spécifique, mais il n'y aura pas de grand pays komi. De même, les Komis avaient des revendications sur la basse Pečora, ce qui aurait garanti à l'*oblast'* l'accès à la mer. Mais cela aussi, lui sera obstinément refusé, même si le *rajon* d'Ust'-Cil'ma finira par être incorporé au pays komi (Istorija 1996, p. 204).

Plus tard, cet épisode sera attribué à l'idéologie « grand-komie » : « l'idéologue du nationalisme bourgeois, Batiev (représentant de l'*oblast'* komie auprès du Présidium du *VCIK*[13]), s'appuyant sur une pléiade d'intellectuels nationalistes bourgeois et soutenu par certains responsables de l'*oblast'*, a développé l'idée de la "grande république", censée couvrir les zones des Nenets de

[13] « Comité exécutif central de toute la Russie ».

la Grande et de la Petite terre[14], celles des Komis permiaks voire des Oudmourtes » (Isakov 1936, pp. 62-63). En fait, derrière ces accusations de nationalisme, dont seront victimes dès le début des années 1930 des responsables de l'*oblast'* et de la presse komie, on peut identifier le souci des autorités centrales de limiter au maximum la marge de manœuvre des autorités locales. L'idée a été émise que celles-ci avaient en fait l'intention d'atteindre une indépendance et de construire un État de type scandinave (Colarz 1956, pp. 72-73). Personnellement, j'en doute. Les autorités komies étaient sincèrement communistes et n'ont jamais manifesté de désir de quitter l'Union soviétique. Mais elles tenaient à préserver toutes les compétences que les institutions de l'URSS étaient censées leur conférer. Craignant que les richesses du territoire ne soient exploitées sans tenir compte des intérêts des Komis, elles ont longtemps combattu le projet, réalisé pourtant en 1929, d'inscrire l'*oblast'* dans le « *Kraj* du Nord », organisé autour d'Arhangel'sk, ce qui avait comme conséquence – comme objectif ? – de restreindre considérablement leur marge de manœuvre. Les craintes des autorités komies s'avéreront fondées : malgré quelques textes des autorités centrales en 1926 et 1928, qui laissaient supposer que l'*oblast'* pourrait conserver ses prérogatives en matière d'économie, c'est bien le projet initial qui voit le jour, malgré un combat désespéré de Syktyvkar, mené non seulement au niveau de l'État, mais également du parti, voire de la presse (Kuzivanova 1991, p. 42).

Certes, comme dans toute l'URSS, à partir de 1928 l'espoir devient cauchemar : la collectivisation, puis la chasse aux intellectuels n'épargnent pas le pays komi, et même, à la fin des années 1930, laissent le pays exsangue et décapité. L'Union des écrivains a été éliminée pratiquement *in corpore*. La revue fort indépendante *Komi mu*, accusée d'être un repaire de nationalistes, cesse d'exister en 1931 (Istoria 1996 : 211). C'est avec le procès de la SOFIN en Oudmourtie, et l'arrestation du poète et chercheur Vasilij Lytkin

[14] Ce sont là les noms des toundras à l'ouest (*Malozemel'skaja tundra*, Toundra de la petite terre) et à l'est (*Bol'šezemel'skaja tundra*, Toundra de la grande terre) de Narian-Mar.

(Ilʹa Vaś) et de l'ethnographe V.P. Nalimov en 1933 que l'élimination systématique de l'intelligentsia komie a commencé (Jelsova 1994, pp. 12-13). Vue dans cette perspective, la décision, prise en décembre 1936, de transformer l'*oblast'* komie en une république autonome, apparaît comme une parodie, qui va de pair avec la mise en place de la nouvelle constitution stalinienne de l'URSS (Davydov 1970, p. 330) : autant c'était là une revendication posée par les Komis dès le début des années 1920, autant cette transformation n'intervient que lorsque les autorités centrales ont bel et bien repris la maîtrise de la situation (Istoria 1996, p. 199).

LES KOMIS PENDANT LA PÉRIODE SOVIÉTIQUE

Pourtant, il faut continuer à vivre. C'est ce que feront les Komis dans les décennies qui suivent la Deuxième Guerre mondiale. Le principal changement dans leur vie quotidienne est l'immigration interne à l'Union soviétique. L'industrialisation croissante, avec le développement de l'industrie du bois, attire de plus en plus d'ouvriers extérieurs à la République autonome. Une partie de la main d'œuvre est fournie par le *GULag*, attiré lui-même par l'espace inhospitalier du Nord. Si l'insertion des prisonniers dans le système productif est organisée dès 1929, elle connaîtra dans l'après-guerre un développement considérable (Istoria 1996, pp. 220, 221).

Cette invasion de non Komis représentait une menace sérieuse pour le maintien d'une identité nationale qui avait eu à peine le temps de s'affirmer avant-guerre. En 1924, la part des Komis dans l'*oblast'* komie était de 96,5 % (Šahov 1924, p. 66). Au recensement de 1950, le tournant est réalisé : encore en majorité dans les zones rurales, les Komis ne sont plus que 30 % dans l'*oblast'*, et ce pourcentage descendra à 23 % en 1989 (Lallukka 1990, p. 129). Syktvkar, l'ancienne Ust'-Sysol'sk, qui était une ville à dominante komie, devient une capitale régionale ordinaire de l'Union soviétique, où les autochtones sont minoritaires, comme dans tout le pays. Sauf – l'exception est à noter, car dans les unités administratives au sein de la Russie, il s'agit réellement d'un cas unique –

au sein de l'arrondissement désormais autonome komi permiak, où les autochtones représentent de manière stable plus de 60 %…

Si avant la guerre il y avait un nombre important d'écoles soit komies soit bilingues – 278 écoles élémentaires, 62 collèges et 6 lycées pour 37 700 élèves –, l'augmentation qui se note dans les quinze années qui suivent la guerre est à nuancer : les 257 écoles primaires (50 %), les 77 collèges (51 %) et les 41 lycées (41 %) ne desservent plus que 22 700 élèves, à savoir le quart de tous les élèves de la République, ce qui correspond *grosso modo* à la composition ethnique de la région (Popov 1993, p. 76). C'est cependant après 1958 que la dégradation fut le plus sensible, en conséquence d'une nouvelle loi sur l'école : les parents eurent le droit de choisir la langue d'enseignement de leurs enfants, et pour ceux qui choisissaient une école russe, le komi n'était enseigné que s'ils en faisaient la demande explicite (*id.*, pp. 76-77). Le processus de disparition des écoles komies était amorcé : en 1970-71, il n'y avait plus que 11 101 élèves faisant leur scolarité en komi, et en 1974-75 les dernières écoles komies étaient liquidées. Le nombre d'élèves étudiant le komi comme matière à option, lui aussi, était en réduction constante pour arriver à 14 000 élèves en 1985-86 (*id.*, p. 78).

Les intellectuels travaillent. Ils veillent à maintenir leur langue, à l'utiliser. C'est sans doute l'une des rares régions où la prose, qui oblige à exploiter au maximum les possibilités d'expression de la langue, même les plus complexes, occupe une place particulière : Gennadij Juškov produit régulièrement entre 1959 et la fin des années 1990 des romans qui sont lus, et la poésie poursuit ses traditions antérieures, entre autres celle de traduire des classiques étrangers et ainsi de développer les capacités expressives du komi. C'est la tâche d'Al'bert Vaneev (cf. Cagnoli p. 141), qui traduit Shakespeare et inscrit son nom dans l'histoire de la littérature komie comme celui d'un poète vraiment talentueux.

LA RÉPUBLIQUE KOMIE AUJOURD'HUI

Les années de perestroïka, comme partout en URSS, ont représenté également dans la République autonome komie une

période d'ouverture, où les possibilités d'être soi-même augmentaient rapidement, mais sans remous. De toutes les aires finno-ougriennes, c'est celle-ci qui s'est ouverte la première à la communauté scientifique internationale : en effet, en 1985, Syktyvkar accueille le CIFU, le Congrès international des finno-ougristes, qui, pour la première fois pénètre dans les profondeurs de la Russie.

En même temps, la position particulière des Komis, à la fois proches des Russes et forts dans leur conscience d'eux-mêmes, explique sans doute que le choix du représentant de la Fédération de Russie au sein du Comité consultatif des peuples finno-ougriens soit tombé sur un Komi, Valerij Markov, qui a la tâche peu enviable d'être l'interface entre les représentants des trois États finno-ougriens souverains et la Russie. C'est une tâche complexe, qui requiert un fin diplomate, dont personne ne sera jamais totalement satisfait…

La renaissance culturelle komie s'est accompagnée d'entreprises ambitieuses et résolues, comme celles de Svetlana Gorčakova (Cagnoli 2009), qui visait à rendre aux Komis une initiative en matière de création, mais qui en même temps est soucieuse de compromis, afin de ne pas attirer l'attention d'institutions sociales susceptibles de mécontenter des couches influentes de la nouvelle nomenklatura – comme l'Église orthodoxe – l'expérience historique est là pour inciter à la prudence…

Aujourd'hui, après vingt ans de post-socialisme, la République komie, qui utilise toutes les possibilités ouvertes par son statut de « sujet de la Fédération de Russie », s'efforce de s'ouvrir et de jouer un rôle y compris au niveau international, en étant membre d'organisations régionales comme la Région de Barents. En même temps, la question de la langue reste entière : les autorités essaient de revitaliser la langue komie en rétablissant son enseignement dans les écoles et dans les jardins d'enfants. En 1988, le komi est introduit dans 205 jardins d'enfants, ce chiffre a plus que doublé en deux ans (Stahanov 1991, p. 124) ; un réseau d'écoles dites nationales, c'est-à-dire où le komi est une matière, existe et se développe, portant en 1990 à 19 400 le nombre d'enfants étudiant le komi (*id.*, p. 126).

L'enjeu du maintien et du développement de l'identité komie et de la culture propre à cette communauté doit obligatoirement tenir compte du métissage que l'affluence de populations russes et autres a induit : comme partout en Russie, la politique de russification[15] a conduit de nombreux Finno-Ougriens, ou personnes ayant des parents ou ancêtres finno-ougriens, à s'identifier avec le groupe dominant. Cette tendance est clairement reflétée par les recensements, qui montrent une tendance à l'augmentation de la population qui se dit komie, en même temps qu'une nette diminution des locuteurs de cette langue. Or la langue était traditionnellement l'élément distinctif de l'identité komie : une étude menée au début des années 1990 montre que la langue est en tête des facteurs identitaires, avec 79,6 %, suivie cependant de près par l'attachement au territoire, 75 % (Konjukhov 1993, p. 62). Cette tendance oblige à prendre en compte ces dizaines sinon centaines de milliers de personnes qui sont rattachées à l'univers komi, sans forcément en être conscients ou sans connaître la langue. Voit-on émerger une nouvelle définition, plus inclusive, de l'identité komie, comme le pense Sébastien Cagnoli (Cagnoli 2009) ?

[15] Ce mot en français ne permet pas d'exprimer des nuances qui seraient pourtant d'une importance capitale : en effet il implique une imposition de l'extérieur d'une nouvelle culture, la culture russe. Incontestablement cette politique a opéré en pays komi comme ailleurs, puisque aussi bien à l'époque soviétique que dans le cadre de la politique de Russie, le renforcement des identités nationales non russes a été souvent vu comme dangereux à l'unité du pays ; en même temps, certaines langues, comme l'estonien, permettent d'exprimer par un autre mot (*venestamine* / *venestumine*) le processus passif que l'on pourrait gloser comme « auto-russification ». Autonihilisme ethnique ou/et choix de la part des populations autochtones d'entrer dans une logique de compromis et d'adaptation aux réalités ? Quoi qu'il en soit, il s'agit ici d'un mélange de ces deux processus.

BIBLIOGRAPHIE

BAČEV 1993 = Бачев, Г.Т., « История развития родного языка, письменности и просвещения на края » *История и культура коми-пермяцкого народа в школьной программе*, Kudymkar, стр. 77-81.

BERNŠTAM 1990 = Бернштам, Т.А., « Христианизация в этно-культурныч процессов финно-угорских народов Европейского Севера и Поволжья (сравнительное обобщение) », *Современное финно-угроведение. Опыт и проблемы*. Ленинград, стр. 133-140.

BEZNOSIKOV 1960 = Безносиков, А.Н., « Первые шаги культурной революции в Коми крае (1918-1920) », *Историко-филологической сборник* вып.6, Сыктывкар, стр. 50-68.

CAGNOLI, Sébastien, 2009, *Le Jeu du Glaive et du Bouleau (Nouvelles expressions de l'identité komie dans le théâtre en langue nationale après 1990)*. — Mémoire de recherche de master 2 soutenu en mai 2009.

CAGNOLI, Sébastien, 2009, « Le sentiment national komi : vers une identité nationale extralinguistique ? », *Regard sur l'Est,* dossier « Politiques et pratiques linguistiques » : http://www.regard-est.com/home/breve_conten-u.php?id=936.

COLARZ, Walter, 1956, *Die Nationalitätpolitik der Sovjetunion*, Frankfurt am Main.

COLARZ, Walter, 1961, *Religion in the Soviet Union*, London 1961.

DAVYDOV 1956 = Давыдов. В. Н., « Культурное строительство в Коми автномной области в годы восстановительного периода (1921-1925) », *Историко-филологической сборник* вып.3, Сыктывкар, стр. 20-29.

DAVYDOV 1970 = Давыдов, В.Н., « Создание национальной государственности народа коми (1917-1939 гг) », *Актуальные проблемы национального-государственного строительства в СССР,* Издательство « Дониш », Душанбе, стр. 325-332.

DOBÓ, Attila, 1997, « Das Komi – als einheitliche Literatursprache », *Die sprachliche Situation bei den uralischen Völkern – Specimina Sibirica* – T. XII, Szombathely, pp. 47-50.

DOMOKOS, Péter, 1993, « Egy zürjén polihisztor (Kallistrat Falalejevics Zsįkovról) » – *MSFOu 215 Festschrift für Raija Bartens* – Helsinki 1993 – 61-65 o.

EPIHIN, 1991 = Епихин, В.Н., « Проблемы национально-государственного строительства на съездах и конференциях Коми областной организации РКП(б) в 20-е годы »,

Национальные отношения в Коми АССР : история и современноцть, Сыктывкар, pp. 61-69.

FORSYTH, James, 1992, *A History of the Peoples of Siberia, Russia's North-Asian Colony 1581-1990*, Cambridge U.P.

FRANK, Allen, 1991, « Traditional Religion in the Volga-Ural Region : 1960-1987 », *Ural-Altaische Jahrbücher* N°63,- pp. 168-184.

HOMIČ 1970 = Хомич, Л.В., « Современные процессы на Севере европейской части СССР и Западной Сибири », *Преобразования в хозяйстве и культуре и этнические процессы у народов Севера*, Москва, стр. 28-61.

ISAKOV 1936 = Исаков, М., « Советские кадры Коми области », *Рево-люция и национальности ,* 1936/10, стр. 62-65.

ISLAVIN 1847 = Ислявин В., *Самоеды в домашнем и общественном быту,* Санкт-Петербург.

ISTORIA 1996 = *История Республики Коми. Научно-популярниые очерки,* Сыктывкар 1996.

JELSOVA, M.I., 1994, « Oikeus muistaa (Luentoainestoa 30-luvulla vaino-tuista komikirjailijoista) », *Kadonneet vuosikymmenet. Mordvan, Udmurtian ja Komin kirjallisuuden kohtalosta 1930- ja 1940- luvuilla* – Helsinki 1994 – s. 12.

KLIMA, László, 2005, *Jepifanyij Premudrij : Permi Szent István legendája*. Finnugor történeti chresztomáthia III, Budapest.

KOMI-PERMJACKIJ 1962 = *Коми-пермяцкий язык (введение, фонетика, лексика і морфология)*, под ред. И при соавторстве В.И. Лыткина, Кудымкар.

KOMI-PERMJACKO 1985 = *Коми-пермяцко-русский словарь* (сост. Ба-талова, Р.М., Кривощекова-Гантманн А.С.), Москва 1985

KONAKOV, Nikolai, 1998, « Komin kansan perinteinen luonnon hyödyntä-minen ja maailmankatsomus », *Ison karhun jälkeläiset*, Helsinki, s. 62-84.

KONJUKHOV, A., 1993, « Historic Consciousness of Komi People (a Socio-logical Approach) », *Specimina Sibirica. Die Wege der Finnisch-ugri-schen Völker zur politischen, kulturellen und sprachlichen Autonomie*, Szombathely, pp. 55-63.

KURATOV 1925 = Куратов, А., « К вопросу о землеустроиство в тундрах европейской Росции в связи с общим положением "инородцев" на Севере », *Коми Му*, 1925/3-4, стр. 33-47.

KUZIVANOVA 1991 = Кузиванова, О.Ю., « Политико-правовые вопро-сы создания и развития Коми автономии в 1920-х годах », *Нацио-нальные отношения в Коми АССР : история и современноцть*, Сык-тывкар, pp.35-45.

LALLUKKA, Seppo, 1990, *The East Finnic minorities in the Soviet Union. An appraisal of the Erosive trends* – Helsinki 1990.

LALLUKKA, Seppo, 1992, « Perämaan peräkylillä – Kierros Permin Komissa », *Kieliposti*, 1992/2, s. 15-21.

LATYŠINA 1977 = В. Латышина, « Интернациональные интересы К. Жакова », *Исследования финно-угорских языков и литератур в их взаимосвязач с языками и литературами народов СССР*, Тезисы докладов Всесоюзного научного совещания финно-угроведов 27-30/10/1977, Ужгород 1977, стр. 106-107.

LISOVSKAJA 1991 = Лисовская, Г.К., « Рассказ начала XX века и своеобразие рассказов К.Ф. Жакова », *Общее и особенное в жанрах коми фольклора и литературы*, Сыктывкар 1991, pp.46-56.

LYTKIN 1952 = Лыткин, Василий Ильич, *Древнепермский явык. Чтение текстов, грамматика, словарь*, Москва 1952.

MARTYNOV 1985 = Мартынов, В.И., « Литературные памятники коми края XVII-XVIII веков », *Идейно-эстетическое взаимодействие коми фольклора и литературы с культурой народов СССР*, CIFU, Сыктывкар, pp.63-76.

MARTYNOV 1991 = Мартынов, В.И., « Жанровое становление коми критики и литературоведения », *Общее и особенное в жанрах коми фольклора и литературы*, Сыктывкар 1991, pp. 91-98.

MIŠARIN et SIDOROV 1926 = Мишарин Е., Сидоров А., « К вопросу о национальном взаимоотношении пермяков и зырян (по поводу одной наычной экспертизы) », *Коми му*, 1926/3, pp. 11-13.

NÉCROLOGIE 1926 = Янович, Дан. « Палалей Кале. Каллистрат Фалалеевич Жаков », *Коми му*, 1926/1, pp.V-VI

NIKITINA 1995 = Никитина, Людмила Алексеевна, « К.Ф. Жаков о коми-пермяках » – *Наш край (сборник статей научно-популярных и краеведческих)* 7 вып., Кудымкар, стр. 25-27.

NOLDE, Boris, 1952, *La formation de l'empire russe : études, notes et documents 1-2*, Paris 1953.

POPOV 1991 = Попов, А.А., « Создание и становление коми национальной школы в первое десятилетие Советской власти », *Национальные отношения в Коми АССР : история и современноцть*, Сыктывкар, pp.17-34.

POPOV 1993 = Попов, А.А., « Национальная школа у финно-угорских народов европейского Севера Российской Федерации », *Из истории государственного строительства национальных отношений и со-циально-экономического развития Республики Коми*, Сыктывкар, pp.69-81.

ONI LJUBILI 1993 = *Они любили край родной*, Сыктывкар.

RÉDEI, Károly, 1997, « Die sprachliche Situation une die Probleme der Schriftsprache bei den Syrjänen », *Die sprachliche Situation bei den uralischen Völkern. Specimina Sibirica,* T. XII, Szombathely 1997 – pp. 127-134

SAVEL'EVA 1985 = Савельева, Э.А. « Этногенез коми-зырян по данным археологии », *Проблемы этногенезы народа коми*, Сыктувкар 1985, стр. 3-19

SOLOVJEV, V.V., 1992, « The Nenets' component in the Komi population of Izhma (on the materials of popular written sources) », *The Arctic. Papers of an International Conference Syktyvkar 16-18 May 1991 – Specimina Sibirica,* T. V, Szombathely, pp.237-244.

SOROKIN, Pitirim, 1911 = Сорокин, П.А., « Современные зыряне. Язык и художественное творчество зырян », *Известия Архангельского общества Русского Севера*, N°24, pp. 941-949.

STAHANOV 1991 = Стаханов, В.А., « Проблемы развития современной коми национальной школы », *Национальные отношения в Коми АССР : история и современность*, Сыктывкар, pp. 122-131.

ŠAHOV 1924 = Шахов, Н., « Зырянизация », *Коми му*, 1924/1, Сыктывкар, str. 66-73.

ŠAHOV 1925 = Шахов, Н., « Зырянизация », *Коми му*, 1925/10-11, Сыктывкар, str. 96-105.

ŠESTAKOV 1912 = Шестаков Яков, « Опыт обозрения мероприя-тий земств Солкамского, Чердынского и Глазовского в целях культурного подъема камских инородцев », *Известия Архангельского общества Русского Севера*, N°13, pp. 586-598.

TOULOUZE Eva, 1997, « Les alphabets des langues finno-ougriennes de Russie et l'expérience de la latinisation », *Études finno-ougriennes* XXIX 1997, pp. 47-83.

TOULOUZE Eva, 2004, « Mission et école dans la région de la Volga au XIX^{e} siècle : l'œuvre de Nikolaj Ilminski » – *Études finno-ougriennes* 36, pp 7-46.

TURKIN 1993 = Туркин, Адольф, « Социальные условия развития коми языка в XIX – начале XX века » – *Linguistica Uralica* XXIX – Tallinn 1993/2 – lk.142-148.

ZORGENFREJ 1927 = Зоргенфрей, Т., « Г.С. Лыткин. Библиографический очерк », *Komi Mu*, 1927/4-5, str. 47-49.

ŽEREBCOV 1985 = Жеребцов Л.Н. « Проблемы этнической истории народа коми », *Проблемы этногенеза народа коми*, Сыктывкар, стр. 109-119.

RÉSUMÉS

Кто такие коми? Общее представление

Цель этой статьи – показать место коми в финно-угорской языковой семье и рассказать об их особенностях, что позволит читателю рассмотреть приведенные в следующих презентациях данные более подробно.

Статья знакомит с волжско-пермскими группами и их членами, а затем концентрируется на различных коми этнографических группах, маргинальных коми-пермяках и коми-ижемцах. В дальнейшем статья в основном фокусируется на судьбе зырян и делает упор на давних контактах с русским миром, которые оказывали сильное влияние на образ жизни коми. После упоминания о главных последствиях ранней христианизации коми региона, которые я упоминаю как следствие ранней интеграции коми в империю образования интеллигенции, произошедшей гораздо раньше, чем у других представителей финно-угорского мира, я кратко остановлюсь на роли Ивана Куратова, Георгия Лыткина и Каллистрата Жакова.

Далее основное внимание уделяется началу советского периода, получению Коми автономии и как коми коммунисты попытались воспользоваться этой возможностью, чтобы показать и реализовать основные аспекты их национальной политики, главным образом языковой и территориальной. Однако сталинские репрессии поставили точку в такого рода стремлениях по всей России, и особенно жестоко в нерусских регионах.

Однако коми должны были продолжать идти по жизни: статья показывает, как коми адаптировались к советскому режиму после Второй Мировой войны, как демографические тенденции и новые распоряжения о школе изменили лингвистическую ситуацию. Статья заканчивается некоторыми размышлениями о сегодняшней личности коми.

Коді сэтшӧм комиясыс? Ӧтувъя видзӧдлас

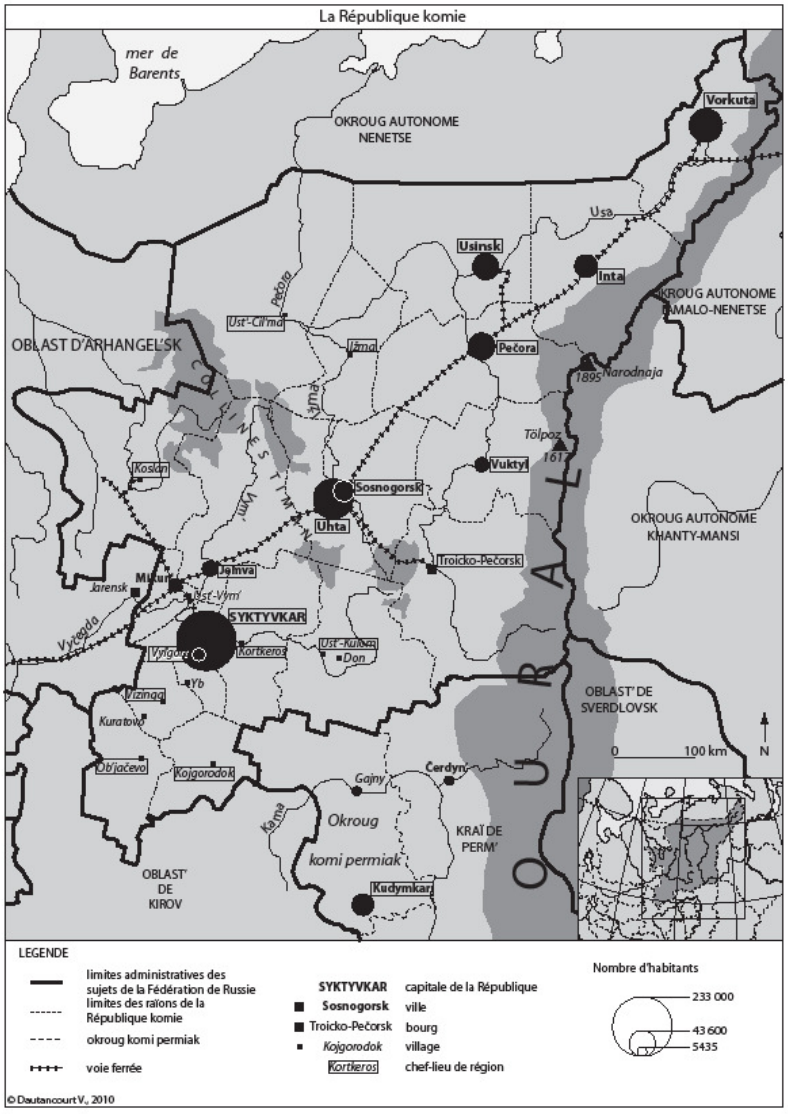
Тайӧ гижӧдлӧн могыс – петкӧдлыны комияслысь инсӧ финн-угор кыв семьяын да висьтавны налӧн аслыспӧлӧслунъяс йылысь, мый

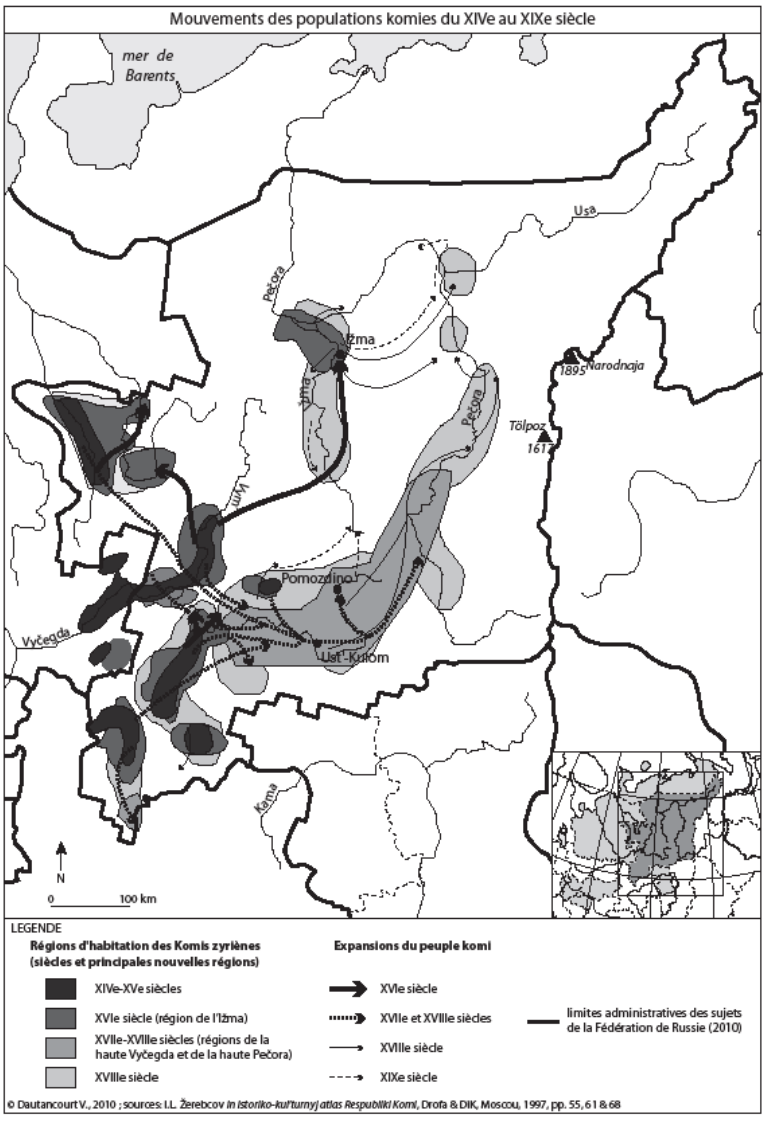
сетас позянлун лыддьысьысьлы пыдісяньджык видлавны презентацияын вайӧдӧм мыччӧдъяс.

Статья тӧдмӧдӧ волга-перым чукӧръясӧн да сэтчӧ пырысь кывъясӧн, а сэсся пыдісянь сикасалӧ коми этнографическӧй чукӧръяс, торйӧн нин маргинальнӧй коми-перым да изьватас. Водзӧ статьяын висьтавсьӧ зыраналӧн олӧм йылысь, торйӧн рочьяскӧд важысянь йитӧдъяс йылысь, кодъяс ёна тӧдчисны комияслӧн оласног вылӧ. Коми мусӧ христианствоӧ водз пыртӧмлысь шӧр бӧртасъяс пасйӧм бӧрын, кодӧс ме чайта интеллигенция артмӧдӧмӧ комияслӧн мукӧд финн-угор войтыр серти водзджык пырӧдчӧмлӧн бӧртасӧн, ме дженьыдика сувтла Иван Куратовлӧн, Георгий Лыткинлӧн да Каллистрат Жаковлӧн тӧдчанлун вылӧ.

Водзӧ висьтавсьӧ советскӧй кадколаст заводитчӧм йылысь, Коми автономия котыртӧм йылысь да кыдзи коми коммунистъяс кӧсйисны тайӧ кадын сетӧм позянлунъяс дырйи петкӧдлыны да збыльмӧдны налӧн национальнӧй политикалысь, торйӧн нин кыв да мутас серти, шӧр нырвизьяссӧ. Но сталинскӧй репрессияяс дугӧдісны татшӧм водзмӧстчӧмъяссӧ став Россия пасьтала и медся чорыда абу роч регионъясын.

Но комияслы водзӧ коліс овны: статьяын петкӧдлӧма, кыдзи комияс ладмӧдчисны советскӧй оласног дорӧ Мӧд Мировӧй война бӧрын, кыдзи демографияын вежсьӧмъяс да школа йылысь выль тшӧктӧмъяс-индӧдъяс вежисны кыв ситуациясӧ. Статьяыс помасьӧ ӧнія коми морт йылысь ӧткымын мӧвпъясӧн.


La République komie
mer de Barents
OKROUG AUTONOME NENETSE
Vorkuta
Usa
Usinsk
Inta
OKROUG AUTONOME DES NENETS
OKROUG AUTONOME DES KHANTY-MANSI
OKROUG AUTONOME DES KHANTY-MANSI
OKROUG AUTONOME DES KHANTY-MANSI


Mouvements des populations komies du XIVe au XIXe siècle
mer de Barents
Usa
Pečora
Izma
Ijma
Pečora
1895 Narodnaja
Tölpoz
161
Lim
Pomozdino
Vyčegda
Ust'-Kulom
Kama
N
0
100 km
LEGENDE
Régions d'habitation des Komis zyriènes (siècles et principales nouvelles régions)
XIVe-XVe siècles
XVIe siècle (région de l'Izma)
XVIIe-XVIIIe siècles (régions de la haute Vyčegda et de la haute Pečora)
XVIIIe siècle
Expansions du peuple komi
XVIe siècle
XVIIe et XVIIIe siècles
XVIIIe siècle
XIXe siècle
limites administratives des sujets de la Fédération de Russie (2010)
© Dautancourt V., 2010 ; sources: I.L. Žerebcov in Istoriko-kul'turnyj atlas Respubliki Komi, Drofa & DIK, Moscou, 1997, pp. 55, 61 & 68

Eva TOULOUZE

LES KOMIS PERMIAKS
Un peuple presque oublié

Cet article se concentre sur l'histoire politique et culturelle des Komis permiaks, qui ont obtenu en 1925 de Moscou la possibilité d'avoir un territoire qui porte leur nom, avec des institutions leur permettant de développer leur culture. Il entend présenter un contexte qui permettra au lecteur de mieux apprécier le film inclus dans cet ouvrage. C'est pourquoi dans l'article je ne présente pas des considérations très approfondies sur la situation actuelle, qui est abondamment commentée dans le film.

Les Permiaks ont longtemps détenu un record, pour lequel ils étaient d'ailleurs connus : c'était le seul territoire attribué à une nationalité finno-ougrienne de Russie où, à la fin du XX^{e} siècle, la population éponyme était majoritaire. C'était bien sûr un corollaire du sous-développement de la région : contrairement aux autres régions habitées par des Finno-Ougriens, elle n'avait aucune ressource économique qui ait pu attirer une population d'immigrés. Ainsi les Permiaks sont-ils longtemps restés isolés, vivant entre eux. Le fait que la cause en fût la pauvreté de leur terre, le retard économique pris même sur le reste de la Russie, n'a pas manqué d'avoir sur leur conscience d'eux-mêmes des effets déplorables : c'est une des régions où le nihilisme, l'auto-destruction ont frappé de la manière la plus violente. En même temps, c'est aussi l'une des régions les moins connues du monde finno-ougrien. Mon expérience personnelle peut en témoigner : pour atteindre la capitale, Kudymkar, en provenance de Syktyvkar, j'ai dû faire un immense détour : alors qu'à vol d'oiseau la distance entre les deux villes est de 400 km, j'ai dû faire un voyage de neuf heures d'autocar jusqu'à Kirov, là prendre le Transsibérien et voyager quelques heures pendant la nuit, pour arriver à la gare de

Mendeleevo au tout petit matin. Il a fallu dormir sur les bancs de la gare jusqu'à ce que les premières voitures-taxi – des particuliers propriétaires de voiture cherchant à se servir de leur véhicule comme source de revenu – nous conduisent en une heure et demie jusqu'à la ville permiake. C'était en 1995. Peu de chercheurs se sont penchés sur le cas permiak. Parmi ceux qui ont fait du terrain dans l'*okrug* autonome, il faut nommer le Finlandais Seppo Lallukka, qui a même publié un livre à ce sujet (1992). Je m'appuierai dans cet article aussi bien sur la littérature spécialisée que sur mes travaux de terrain[20].

Les Permiaks sont répartis en deux grandes zones, correspondant également à des différences dialectales : la région du sud, autour des rivières In'va et Nerda, qui couvre aujourd'hui les districts de Jus'va et de Kudymkar, et la région septentrionale, avec les bassins de la Kosa et en partie de la Kama (districts de Gai, Kosa et Kočevskij). Ces deux parties du territoire sont séparées par une zone, le district de Jurla, habité par des Russes. Du moins telle est la perception aujourd'hui : cette population se compose en partie de descendants de Russes venus coloniser cette région depuis le XVI^e^ siècle et en partie de Permiaks russifiés (Šabaev 1994, p. 13). Les Permiaks du sud, autour de la rivière In'va et autour de la capitale Kudymkar, sont ceux qui ont le plus préservé la culture permiake, comme le montrent les statistiques établies au début des années 1990 : c'est là par exemple que la langue résiste à la russification de la manière la plus coriace (Šabaev 1994, p. 11). Les régions du nord subissent davantage les effets de la pénétration du russe.

[20] J'ai passé deux semaines à Kudymkar et j'ai été accueillie et introduite dans les milieux permiaks par la folkloriste Ljudmila Nikitina. Qu'elle en soit ici, bien qu'avec retard, remerciée.

Les chiffres de recensements

	1897	1926	1939	1959	1970	1979	1989	2002
KP	104 700	134 000	–	144 000	153 000	151 000	152 000	125 235
%		73,2	66,1	54,1	58,3	61,4	60,1	

Tableau Šabaev 1993, p. 84.

I. UNE SPÉCIFICITÉ HISTORIQUE

Les Permiaks entrèrent en contact avec les Russes de Novgorod et furent pris dans les querelles entre cette ville et Moscou pour la plus grande partie du XV^e^ siècle, l'une comme l'autre prétendant avoir autorité sur la Permie. En tout cas, les Permiaks allaient être évangélisés un peu plus tard que les Zyriènes, par l'un des évêques successeurs de Stéphane de Permie, Iona : il convertit en 1460 le chef des Permiaks de Čerdyn', qui dut, après une défaite militaire face à Moscou, lui faire allégeance en 1472. En même temps, leur territoire est régulièrement victime d'incursions venues de l'autre côté de l'Oural, de la part d'Ougriens de l'Ob. Cela les amena à faire appel à des forces militaires russes pour se défendre (Lallukka 1992, pp. 20-22).

I.1. Le servage

Quand en 1558 les frères Stroganov, de riches industriels et marchands, propriétaires de salines, demandent et obtiennent du tsar la concession de terres prétendument inhabitées, ils occupent pratiquement la frontière orientale de la Russie, telle qu'elle se dessine après la prise de Kazan (Nolde 1952, p. 132). Le statut octroyé aux Stroganov est particulier : ils dépendent directement de la couronne et ils arrivent à garder leurs privilèges. Même, ils augmentent leurs terres systématiquement : si en 1579 ils possédaient 43 villages, cent ans plus tard le nombre de villages est déjà de 340 ; le nombre de foyers sous leur autorité passe de 2 855 à

5 954 entre 1675 et 1715. En même temps, beaucoup de paysans prenaient la fuite, ce qui explique que les propriétaires aient tenté de gérer leurs terres d'une main de fer (Lallukka 1992, pp. 25-26). Or, ces terres sont surtout habitées par des Permiaks. Les Stroganov les réduisent en servage : les Permiaks sont les seuls des Finno-Ougriens à avoir connu le servage proprement dit, à ne pas être paysans redevables seulement à l'État. C'est là le point principal qui fonde une identité permiake spécifique. Même le rapport traditionnel à la forêt est infléchi par le fait que celle-ci est propriété des Stroganov, et donc que l'accès est limité à leurs gens (Šabaev 1998, pp. 25-26).

Plusieurs auteurs ont souligné l'importance du servage – qui n'a été formalisé qu'au XVIII^e^ siècle, mais qui est le trait caractéristique de la destinée des Permiaks – dans la mise en place d'un « caractère national » distinct de celui des Zyriènes. Ils seraient en effet caractérisés par une certaine passivité, par leur naturel soumis et docile (*id.*, p. 27). Il est vrai que K. Žakov lui aussi, qui a exploré le pays permiak en 1901, a été frappé par la pauvreté des villages, qui était accompagnée par une atmosphère de tristesse (Nikitina 1995, pp. 26-27)**.** Il faut cependant noter que le servage n'a jamais touché les Permiaks du nord, qui échappaient à l'emprise des Stroganov (Šabaev 1998, p. 26).

Les dures conditions de vie des Permiaks expliquent cependant qu'ils se soient eux aussi, de temps à autres, soulevés : même si l'historiographie soviétique a tendance à monter en épingle les révoltes pendant la période tsariste – pour illustrer la notion de lutte des classes centrale dans l'histoire officielle – en général elle n'a pas inventé des événements, se contentant d'en amplifier la portée. C'est en 1861, 1862 et 1868 que les Permiaks ont protesté le plus énergiquement contre la charge fiscale qui pesait sur eux (Bačev 1975, pp. 14-15).

I.2. Les années soviétiques

C'est uniquement à l'automne 1918 que le pouvoir soviétique l'emporte dans les régions permiakes, d'autant qu'il n'y avait pas dans la région de parti communiste organisé : il a fallu pour cela l'intervention des bolcheviks de l'Oural. Mais la guerre civile

faisait rage dans la région et le pouvoir est passé des uns aux autres plusieurs fois jusqu'en juin 1919 (Ponomarev 1970a, p. 423).

Les premières années du pouvoir soviétique furent particulièrement difficiles pour les Permiaks. En effet, ils n'ont pas seulement connu, comme tous les paysans en Russie, des rigueurs du communisme de guerre, qui ont privé la campagne des agriculteurs les plus expérimentés (Šabaev 1998, pp. 29-30). Eux ont souffert en outre de l'avidité des autorités de Perm', qui craignaient que toute la région ne leur échappe. Il faut consacrer tout un chapitre à la question de l'autonomie et aux polémiques qui l'ont entourée (cf. *infra*).

Mais soulignons d'ores et déjà une caractéristique du pays permiak dans les premières décennies du pouvoir soviétique : cette région a été sélectionnée en 1929 pour accueillir des déportés. Elle n'était pas prête à absorber les dizaines de milliers de personnes qui y furent envoyées dans des conditions particulièrement pénibles – à pied et affamées. C'étaient lesdits « koulaks », paysans considérés comme riches – en fait, à peine plus aisés que les autres – dont les propriétés avaient été confisquées et qui avaient été exilés : c'est ce que le discours officiel appelait « éliminer les koulaks en tant que classe ». Il n'y avait ni logements pour les accueillir ni aliments pour les nourrir. De plus, pour éviter la « contagion », il était rigoureusement interdit à la population de les aider ou de les héberger. Ils étaient censés être hébergés dans des camps, mais ceux-ci étaient pratiquement inexistants. La première année, 40% d'entre eux avaient péri, mais en 1931, ils étaient déjà 30 000 dans douze camps spéciaux. Plus tard, il n'en restera que quelques milliers (Kon'šin 1995, pp. 20-22).

Cette situation était lourde à supporter également pour la population : dans les années 1933-34, et puis 1936-37, on peut parler de famine chez les Permiaks, dont les terres ne sont pas particulièrement fertiles (Šabaev 1998, p. 31). On peut dire que c'est certainement l'une des régions qui économiquement a souffert le plus dans la période soviétique. C'est pendant cette période cependant que s'y est développée l'industrie du bois, en grande partie à l'aide de l'importation de main-d'œuvre non qualifiée, mais aussi en faisant basculer bien des paysans permiaks

du côté de la classe ouvrière (Šabaev 1998, pp. 32-33). La situation n'a pas été améliorée par les efforts de guerre : si 10 000 soldats en provenance de cette région tombent sur le front, les femmes restées au pays ont souffert, comme partout ailleurs dans le pays, non seulement de la faim mais aussi d'une exploitation forcenée dans les kolhozes et dans l'industrie (Šabaev 1998, p. 34).

Après la guerre, les tendances à la concentration, qui caractérisent toute l'Union Soviétique, se manifestent tout autant ici qu'ailleurs. Si en 1959 il y avait 1 280 villages habités, au début des années 1990 il n'y en a plus que 800 (Lallukka 1992, p. 17).

Cette région restait, dans les années 1990, l'une des plus sous-développées de Russie d'Europe, avec une espérance de vie de dix à onze ans inférieure à celle de la région de Perm', avec des services sociaux particulièrement faibles et donc une mortalité accrue, notamment infantile. Cela a provoqué une émigration qui n'est cependant pas aussi marquée dans la population autochtone. C'est surtout l'intelligentsia permiake qui s'en est allée, laissant ainsi le pays décapité (Šabaev 1998, pp. 34-35). En même temps, Kudymkar, la capitale, ville d'environ 30 000 habitants, est relativement peu urbanisée : en 1992, il y résidait 400 familles possédant une vache (Lallukka 1992 :16) et il n'y avait en 1996 pas un seul bar ou restaurant (mes travaux de terrain)[21].

II. LA QUESTION DE L'AUTONOMIE

L'idée de rassembler tous les Komis dans une même entité territoriale remonte aux débats sur la création de l'*oblast'* komie, où les responsables zyriènes, Batiev en tête, œuvraient pour la réalisation d'une grande république komie, rassemblant tous les Komis éparpillés au sud, au nord et à l'est (Ponomarev 1970, p. 43).

[21] Il ne faut pas oublier non plus que Kudymkar est bien reliée à Perm', qui est un centre célèbre de mafia. L'omniprésence des groupes mafieux était l'une des raisons qui avaient découragé les entrepreneurs d'ouvrir des cafés ou restaurants. La situation aujourd'hui a changé.

La Conférence du Parti de Kudymkar, cependant, s'exprima une première fois en avril 1921 négativement, estimant la proposition de Syktyvkar « prématurée et inutile » (*ibid.*). Ce sont ces positions-là que l'historiographie soviétique met en évidence. En même temps, les relations entre les deux groupes de Komis demeurent : les communistes permiaks sont représentés à la Première conférence du Parti komi à Ust'Sysol'sk en janvier 1921 (Vavilin 1993, Dmitrikov 1993). Cette conférence insiste sur la nécessité d'unir tous les Komis, bien que les voies de communication entre le centre et le Sud aient été inexistantes (Epilin 1993, p. 13). Les communistes permiaks se rendent auprès de Kalinin pour exprimer leur souhait d'être réunis avec les autres Komis, mais Moscou estime que d'une part la « volonté populaire n'a pas été exprimée de manière suffisamment claire » et que d'autre part l'absence de voies de communication est un obstacle décisif à la viabilité économique de la région (*id.*, p. 14)

Ces années sont particulièrement difficiles pour le pays permiak : la famine a durement frappé en 1921, et les autorités de Perm', craignant que la question soit réglée favorablement à Syktyvkar, mènent une double politique de répression – arrestations, purge dans le parti des communistes favorables à l'unification – et de pillage économique, de manière à tirer de la région habitée par les Permiaks un maximum avant de la perdre : c'est ainsi que 800 000 pouds (13 104 tonnes) de froment sont dirigés sur Perm' (Epilin 1993, pp. 15-17). Les autorités komies vont jusqu'à parler, entre décembre 1921 et mars 1922, de terreur blanche organisée par Perm' contre les responsables permiaks, ce qui fait que beaucoup d'entre eux quittent la région (Vavilin 1993, p. 13).

En 1921, cela n'empêche pas les communistes de discuter de la question de l'unification, même si les autorités de Perm' ont tout fait pour l'empêcher. La situation est tendue au point que les observateurs n'excluent pas un soulèvement armé de la population. L'intelligentsia permiake, à laquelle Syktyvkar ne prête pas une

attention particulière[22], est ainsi partagée – certains veulent la réunion avec l'*oblast'*, d'autres sont partisans d'une autonomie à eux (Lallukka 1992, p. 44).

Entre-temps, la tension monte entre Perm' et Syktyvkar : les délégations komies se succèdent pour discuter de l'unification, au point que Perm' finit par protester. On a l'impression que les Permiaks, qui au départ étaient réticents à s'engager, basculent de plus en plus du côté de Syktyvkar, notamment du fait du comportement prédateur de Perm'. Cela aboutit, en 1923, à ce que les représentants zyriènes et permiaks au VCIK présentent ensemble de nouveau la demande d'unification. La même année, la réforme administrative de la région de l'Oural ne prend pas en compte les besoins des Permiaks, qui se trouvent partagés entre plusieurs unités administratives. Tarakanov, le représentant permiak, essaye, en vain, d'obtenir une forme d'autonomie de la part des autorités de Perm' (Ponomarev 1970a, pp. 424-425).

Moscou est contrainte d'envoyer une commission, qui étudie sur place la situation en 1924, alors qu'une conférence de paysans vote largement en faveur de l'unification avec l'*oblast'* komie (*id.*, p. 426).

La décision est prise au Comité central du parti en janvier 1925, et confirmée au VCIK le mois suivant : la région est économiquement liée à l'Oural et les revendications des Permiaks de se détacher de l'Oural sont refusées, mais à titre de consolation (du moins peut-on le supposer), il leur est accordé un statut autonome (Ponomarev 1970, p. 45). Il faut croire également que l'attitude violente des autorités de Perm', fortement critiquées par Moscou, a contribué à ce que la balance penche en faveur d'une prise en compte des intérêts de Kudymkar. Les Permiaks représentent 75 % de la nouvelle entité nationale (Čugaev 1960, p. 24).

[22] Sur les questions politiques, l'intelligentsia et la classe politique komie avaient les idées suffisamment claires et des objectifs très précis. On a l'impression qu'ils n'étaient pas très à l'écoute. Mais sur le plan culturel, les Permiaks trouveront un grand appui de la part des Komis du nord.

III. UNE CULTURE KOMI PERMIAKE

Comme dans le cas de beaucoup de peuples de la Russie, notamment dans le Nord, dans la deuxième moitié du XIX^e^ siècle, les voyageurs et les ecclésiastiques avaient tendance à présenter les Permiaks comme un peu agonisant. Rogov, qui avait vécu trois ans dans la région de l'In'va, avait pu le constater : « Les Permiaks de souche se russifient à vue d'œil et leur langue est en train de se perdre et d'être remplacée par le russe : aujourd'hui, tous les Permiaks adultes de sexe masculin parlent russe de manière satisfaisante, et certains ne se distinguent en rien des Russes de souche. Beaucoup d'enfants et toutes les femmes, dans certains villages, ne parlent que russe. (…) Cette situation des Permiaks et de leur langue me donne des raisons de croire qu'avec le temps cette langue cessera d'être utilisée et se perdra » (Rogov 1869, p. III). Un siècle et demi s'est écoulé, et l'on pourrait croire que Rogov parle de la situation actuelle. Qu'est-ce qui s'est passé pendant ces 150 ans, pour avoir interrompu une évolution qui à l'époque semblait inéluctable ? Sans doute, l'un des éléments qui expliquent que le komi permiak existe toujours tient aux événements qui ont accompagné, pour les nationalités de l'URSS, la première décennie qui a suivi la Révolution. Chez les Permiaks comme ailleurs, la politique volontariste d'encouragement des langues vernaculaires a pour un temps revitalisé une culture qui semblait à bout de souffle. Nous allons voir comment celle-ci, et notamment la culture de l'écrit, s'est implantée dans cette région et comment elle s'y est épanouie notamment dans les années 1920.

En 1897, l'alphabétisation était de 6 % chez les hommes et 1,3 % chez les femmes (Bačev 1975, p. 8), et elle s'était élevée à 15 % avant la Révolution (Nečaev 1934, p. 99). Ces chiffres montrent que la tendance était clairement à la hausse avant même la révolution culturelle impulsée par les Soviétiques. Cependant, le nombre d'instituteurs permiaks restait particulièrement faible – pas plus de cinq en 1912 (Šabaev 1998, p. 27).

III.1. Le permiak écrit avant la Révolution

On ne peut pas dire que le permiak n'ait pas des lettres de noblesse précédant la Révolution. En effet, comme dans le reste de la Russie, des missionnaires et prêtres orthodoxes ont travaillé à enraciner le christianisme chez les autochtones de Russie. Comme leur objectif n'était guère de développer des cultures vernaculaires ni de consolider des groupes ethniques en peuples conscients d'eux-mêmes, ils n'ont pas hésité à créer des outils dans les formes dialectales correspondant à la langue parlée par ceux qu'ils voulaient toucher.

Dès la fin du XVIII[e] siècle, A. Popov, un ecclésiastique de Perm', a établi un dictionnaire et une grammaire (Bačev 1993, p. 78). Des manuscrits ont également été établis par des prêtres, Fedor Ljubimov (église de Jogva) et F.A. Volegov. Mais les Stroganov en avaient interdit la publication (Bačev 1993, p. 79). Une des premières tentatives de mettre à l'écrit des connaissances sur le permiak est le dictionnaire composé par un ancien prêtre de Kudymkar, Georgij Čečulin, dans le dialecte d'Elovo et qui comprenait 4 000 mots, dont l'accentuation était notée. Il avait été présenté en 1925 à Sjögrén (Komi-permiackij 1962, pp. 148-149).

Dans les années 1860, des hagiographies virent le jour, rédigées par N.A. Rogov et par un ecclésiastique de Kudymkar, Avraam Popov.

Nikolaj Abramovič Rogov (1825-1905), né dans une famille de serfs des Stroganov, est l'auteur d'une *Tentative de grammaire du permiak*, qui contient entre autres des proverbes, des devinettes, des chansons et de courts contes et récits. Il est également l'auteur d'un dictionnaire permiak-russe de 415 pages, paru à Saint-Pétersbourg en 1869. Rogov avait été envoyé tout de suite après la fin de l'école dans la région de l'In'va. Il affirme avoir été motivé à établir ce dictionnaire par la constatation que le permiak était en voie de disparition (cf. *infra*). Son dictionnaire contient près de 13 000 mots, sans accentuation. Rogov a été conseillé par Sjögrén et son dictionnaire se base sur les dialectes méridionaux (Komi-permiackij 1962, p. 149). En plus de ses œuvres consacrées à la langue, il étudie les Permiaks et publie ses travaux dans les

périodiques de la Société russe de géographie, dont il est membre (Konin 1976, pp. 118-119).

Dans l'esprit d'Il'minskij[23], des livres à contenu religieux traduits par Ja. Šestakov et I. Sedegov parurent dans les années 1870.

Popov, enseignant à l'école de Kudymkar, est l'auteur d'un Abécédaire (*Выддьӧм пермякъ понда*), publié en 1894 à Perm' en tant qu'annexe à l'*Almanach du gouvernement de Perm'*. L'objectif est de faciliter l'apprentissage de la lecture par les enfants permiaks en partant de leur langue, mais en introduisant le russe dès le début. C'est pourquoi il présente des matériaux dans les deux langues – au début des lettres puis des mots et des petites phrases dans les deux langues, à la fin un petit texte, et un glossaire pour les instituteurs ne connaissant pas la langue (Popov 1894, p. 3). Cet ouvrage sera réédité en 1904 en dialecte de l'In'va sous le titre *Abécédaire et premier livre de lecture dans les écoles permiakes* (*Азбука и первая книга для чтения в пермяцких школах*) (158 p.) (Bačev 1993, p. 79).

Plusieurs personnalités méritent d'être mentionnées pour leurs efforts d'alphabétisation de leur peuple. Par exemple un nom que l'on retrouve sur de nombreuses publications, Kondratij Mihailovič Mošegov (1881-1937), ancien élève de l'école normale de Kazan, qui pendant la période soviétique étudiera l'histoire de la région et travaillera à l'ouverture d'écoles et à la formation des enseignants (Konin 1976, p. 116). La date de sa mort montre qu'il n'échappera pas aux répressions.

À noter encore au début du XX^e^ siècle, un syllabaire en dialecte de Čerdyn' dont les auteurs sont ce même Mošegov et P.V. Ščapov (Kazan 1908) (*Букварь для пермяцких детей*), un livre de lecture de P.V. Ščapov (*2ая книга для чтения и практических упражнений на пермяцком языке*), publié à Kazan en 1909 et comportant 78 pages, sous la direction de K.M. Mošegov et D.F. Bogdanova dans le dialecte de la Kosa et de la Kama. Le

[23] Pour plus de détails sur cette personnalité centrale pour l'instruction des autochtones de Russie et notamment de Russie centrale, cf. Toulouze 2004.

permiak était également utilisé dans les manuels de russe[24]. Il n'y avait pas que des livres à contenu religieux : il faut encore citer la traduction par Mošegov du *Conte du pêcheur et du poisson* de Pouchkine, une première fois en 1900 dans le dialecte de l'In'va et une deuxième fois en 1906, édité à Kazan (Komi-permiackij… 1962, p. 4, Bačev 1993, p. 80).

Donc, le bilan de la période pré-soviétique est loin d'être négligeable. Mais les efforts qui avaient été faits ne correspondaient pas entièrement aux nécessités des temps nouveaux, quand les Permiaks se prennent en main et essayent de se doter d'un instrument performant.

III.2. La création d'une langue littéraire

Existe-t-il deux langues komies ? Sur ce point, même les auteurs soviétiques doivent reconnaître que du point de vue scientifique, il y a une seule langue et que les différences entre les deux sont d'ordre dialectal (Komi-permjackij 1962, p. 5). L'idée de créer une langue littéraire distincte de celle qu'utilisaient au Nord les Zyriènes et correspondant de manière plus précise aux dialectes parlés par les Permiaks a été formulée pour la première fois en 1923 : le 1er Congrès des forces de la culture de la région permiake envisage la création d'une langue littéraire à part entière (Komi-permiackij… 1962, p. 36).

A posteriori, on peut s'interroger sur l'opportunité de créer une langue littéraire komie permiake. Rédei s'est prononcé sur ce point de manière très nette : il a considéré que c'était une décision mal à propos, considérant que cela avait permis d'affaiblir l'identité komie, que cette mesure aboutissait à « diviser pour régner ». Pour le linguiste hongrois, grand spécialiste du komi, la création d'une langue littéraire komie permiake répondait à une mauvaise interprétation de l'identité, qui donnait priorité aux revendications locales sur les intérêts généraux (Rédei 1996, pp. 133-134). Dans

[24] *Первоначальный учебник русского языка для чердынских пермяков*, Kazan 1906, 77 pages.

ce débat, ici comme dans le cas des langues mordves ou maries, la plupart des auteurs extérieurs à la Russie prennent souvent, comme Rédei, des positions hostiles à l'existence des deux langues. D'autres, cependant, comme Dobó, prennent acte de l'existence d'une langue permiake et ne considèrent pas opportun de la remettre en cause (Dobó 1997, pp. 49-50).

La base dialectale

Comme évoqué au tout début de cet article, le permiak est subdivisé en deux groupes de dialectes : le dialecte de l'In'va et de la Nerdva, englobant la région de la capitale Kudymkar, est parlé dans le Sud de la région ; le deuxième dialecte est celui du nord qui couvre les bassins de la Kosa et en partie de la Kama (et de ses affluents). Dans les dialectes méridionaux, le *l* d'origine a été remplacé par le phonème *v* ou *w*, alors que dans les dialectes septentrionaux, le *l* demeure (Rédei 1997, p. 133).

Le premier dialecte qui a été de fait pris pour base de la langue littéraire a été le dialecte de l'In'va, puisque la plupart des militants étaient originaires de cette région (Komi-permiackij… 1962, p. 36). La question du *l* est devenue le point central du débat. En 1923, le Congrès des forces culturelles du pays komi permiak décide non seulement de créer la langue littéraire, mais aussi d'y introduire le *l*. Il n'en reste pas moins que la décision n'est pas suivie d'effet, et que jusqu'à 1927, le *l* n'est pas présent dans les publications en langue littéraire (*ibid.*). Neuf livres paraissent sans le *l*.

D'après Krivoščekova, le premier livre avec le *l* paraît en 1927, c'est la comédie de Ńobdinsa Vittor *Rajyn* « Au paradis », traduite par « V.I. Debrjanyj » (Krivoščekova 1967, p. 120). Cependant, cette traduction ne figure dans aucune bibliographie. Sébastien Cagnoli relève que la seule traduction du théâtre de Savin en permiak mentionnée dans les bibliographies est le drame *Au lever du soleil une fleur s'est fanée* (en zyriène *Šondi petigön dźoridź kośmis* ; en permiak *Šondi petikön lymdorćaća kośmis*), traduit par V.I. Derjabin alias « Ivu Vaśiľ », en alphabet de Molodcov, paru à Moscou, daté de 1927. Effectivement, on y trouve une alternance *l~v* similaire à celle du zyriène standard.



La version permiake de la pièce de Ńobdinsa Vittor
Au lever du soleil une fleur s'est fanée.

L'alphabet

Les textes d'avant la Révolution étaient écrits en alphabet cyrillique, ou plutôt russe, fort similaire à la graphie d'aujourd'hui. (Komi-permiackij… 1962, p. 36).

Entre les années 1920 et les années 1930, les Komis permiaks « ont suivi les pratiques de l'*oblast'* komie : alphabet russe avant 1920, avec quelques adaptations (le ӧ, le дз, le дж, le тш), puis

alphabet de Molodcov »[25] (Šabaev 1994, p. 5). Au début des années 1930, comme dans l'*oblast'*, il y eut un passage par l'alphabet latin (Komi-permiackij… 1962, p. 36).

Ce passage à l'alphabet latin est aujourd'hui très généralement critiqué par les chercheurs, qui soulignent la rupture provoquée et les difficultés nouvelles pour les apprenants (Šabaev 1994, p. 6). Il faut ajouter à cela que les enseignants, pour la plupart, ne connaissaient pas l'alphabet latin mieux que leurs élèves. Cela rendait son apprentissage particulièrement laborieux, même si c'était là la tendance générale dans toute l'Union Soviétique – très peu de peuples de l'URSS sont restés à l'écart (Toulouze 1997). La commission du Nouvel alphabet s'est engagée de manière très active dans les mesures pour implanter cet alphabet dans la population : tous les manuels publiés le sont dans le nouvel alphabet (Nečaev 1934, p. 102)

La décision de renoncer à l'alphabet latin et de passer au cyrillique fut prise par une commission composée de V.I. Jakimov, A.T. Mošegova et A.M. Sporova (Bačev 1993, p. 80). Comme partout en russe, cette décision a été prise à l'échelon local sur instruction du centre, mais il est fort probable que tous les usagers, notamment les enseignants et les parents d'élèves, étaient réellement favorables à cette mesure. Il semble bien que chez les Permiaks il n'y ait pas eu de retour, comme chez les Zyriènes, à l'alphabet de Molodcov, avant d'en venir à la solution qui est *grosso modo* celle en vigueur aujourd'hui. L'alphabet cyrillique est confirmé dans un manuel d'orthographe daté de 1938 (*Коми-пермяцкöй кывлöн правилоэз*) et c'est la même année que les abécédaires utilisés dans les écoles sont remplacés (Krivoščekova 1967, pp. 118, 120).

[25] Il semblerait que la littérature utilisant cet alphabet ait été assez peu abondante – sans doute parce que les années d'utilisation de cet alphabet sont les années du tout début de l'activité littéraire (Majšev 1940, p. 5), la période la plus intense tombe au moment de la latinisation.

L'indigénisation

La komisation des cadres – apprentissage de la langue des habitants – va de pair dans la région komie permiake avec l'opération intitulée « Liquidation de l'analphabétisme », dite Likbez (en russe : *ликвидация безграмотности*). Une action de choc est entreprise pour alphabétiser la population en février-juin 1929 et l'alphabétisation est proclamée complète en 1932 (Pahorukova 1977, pp. 21-22). Dans le cadre de la politique d'indigénisation, un manuel de komi permiak voit le jour en 1935. L'auteur en est F.A. Tupicyn : « Avec la komisation des institutions et des organisations de l'*okrug*, la nécessité s'est fait sentir d'enseigner le komi aux fonctionnaires ne le connaissant pas (…). Dans ce manuel je me fixe comme objectif d'enseigner le komi suffisamment pour qu'une personne qui ne le parle pas apprenne à parler, ayant le vocabulaire nécessaire à la communication de tous les jours avec la population komie » (Tupicyn 1935, p. 3). Mais la politique d'indigénisation, promue par le centre, ici comme ailleurs n'est pas du goût de tout le monde : beaucoup estiment, et l'expriment, que le développement d'une culture komie permiake particulière est inutile – la suprématie de la culture russe est justifiée par le fait que c'est la langue de la Révolution, argument qu'on retrouvera répété jusqu'en 1953 (Nečaev 1935, p. 100). En principe, l'indigénisation impliquait aussi que les documents officiels fussent écrits en komi, mais cela ne s'est jamais fait et les documents ont continué à être écrits en russe (Pahorukova 1977, p. 22).

L'emprunt

Les emprunts au russe sont traditionnels dans cette région : ainsi par exemple « parler » se dit *bajtni*, ce qui est un emprunt à un mot ancien du russe *bajat'* (Šabaev 1998, p. 39). Mais l'afflux de mots issus du russe s'est puissamment accéléré dans les années 1930. Les auteurs de la période soviétique le mentionnent sans hésitation, appelant ce processus « enrichissement » de la langue (Komi-permiackij… 1962, pp.127-128, Komi-permiacko… 1985, p. 5).

III.3. Le théâtre

C'est en russe que commence officiellement l'histoire du théâtre dans les régions permiakes, avec un théâtre russe professionnel de Sverdlovsk qui se produit à Kudymkar en 1930. À Kudymkar fonctionnait un Théâtre de la jeunesse kolkhozienne, qui servira de base pour le développement du théâtre komi. C'est en 1933 qu'est jouée la première pièce en komi, une pièce d'un auteur permiak, S. Karavaev, intitulée *La cour*. Mais la part du lion revient à Viktor Savin, Ńobdinsa Vittor, l'un des plus influents intellectuels et hommes politiques komis, et initiateur du théâtre komi dans l'*oblast'*, dont plusieurs pièces sont jouées en permiak dans la capitale.

C'est en 1935 que le Théâtre de la jeunesse kolkhozienne devient officiellement un théâtre professionnel en langue komie. Il jouera régulièrement des pièces de M. Lihačev et d'A. Zubov. Celui-ci est l'auteur de la première pièce écrite en permiak, *À travers les ténèbres*, avec des personnages classiques du théâtre édifiant de cette époque : le pauvre paysan, le responsable du parti, le koulak, sa fille. Cette pièce a même été jouée par le théâtre en 1937 à Sverdlovsk (Pahorukova 1977, pp. 19-20).

III.4. Les publications en komi permiak

Le premier livre paru en komi permiak est un recueil de quarante pages contenant des poèmes et des chansons : il s'intitule *Boule sonnante* (*Gora-dźul'*) et il a été publié à Syktyvkar en dialecte de l'In'va en 1923. Il contient des poèmes originaux des principaux poètes permiaks (A. Zubov, F. Tarakanov et d'autres) ainsi que des traductions de poèmes de V. Savin.

Les abécédaires et manuels publiés en komi ou pour l'apprentissage du komi représentent le premier « genre » publié, très présent dans toute cette période (Nečaev 1934, p. 99). Dans les toutes premières années, entre 1921 et 1925, huit manuels ont été publiés, pour un total de 23 000 exemplaires (Bačev 1975, p. 70). C'est en 1930 qu'est fondée la maison d'édition komie permiake et en 1935, il y a déjà 78 titres publiés à Kudymkar pour un total de 103 000

exemplaires (Šabaev 1998, p. 30, Bačev 1975, p. 70). Dix ans plus tard, le nombre de publications monte à 385 ouvrages en comptant les manuels, la littérature et les œuvres de vulgarisation. Compte tenu de l'importance de ce type de littérature, je présente en annexe la liste des manuels publiés dans l'entre-deux guerres ; je présente également la liste des grammaires et des dictionnaires, qui, elle, ira jusqu'aux années 1960.

À noter, dans cette période comme dans la suivante, deux caractéristiques de l'édition en langue komie : avant la fondation, en 1930, d'une maison d'édition à Kudymkar, les Permiaks ont trouvé – et c'est là un cas unique dans le monde finno-ougrien – un soutien indirect dans l'*oblast'* komie zyriène, qui informe l'opinion publique komie de la situation des cousins méridionaux. Ceci est bien sûr à mettre en rapport avec les circonstances politiques évoquées au début de cet article. C'est ainsi que des revues publiées à Syktyvkar, comme *Komi mu* (1926-29), ou encore *Ordym* (à partir de 1926) publient aussi bien des articles sur la situation dans l'*okrug* que des textes littéraires des auteurs permiaks. De plus, les écrivains permiaks étaient étroitement associés aux activités de l'Union des écrivains komis (Pahorukova 1977, p. 23). En 1928, un Permiak est même élu à sa direction – V. Derjabin. En même temps, la littérature permiake, éditée à Syktyvkar, avait du mal à arriver jusqu'aux lecteurs potentiels dans l'*okrug*, même si elle touchait une autre catégorie de lecteurs.

Deuxièmement, on ne soulignera jamais suffisamment l'importance de Moscou comme lieu d'édition. C'est là en effet que sont publiés les manuels komis permiaks, grâce à la maison d'édition pour les nationalités, *Centriszdat*. De nombreux intellectuels finno-ougriens, faisant leurs études à Moscou dans les années 1920 et 1930, y collaborent. C'est en 1927 qu'une session permiake y est créée. Elle ne se contente pas d'éditer bien des manuels, elle sort également des almanachs littéraires et artistiques : *Le premier oiseau* (*Dźuľžan pťica*) en 1930-31, *Petite étincelle* (*Bićiron*), en 1931-32 et *Le jeune travailleur de choc* (*Tom udarńik*) entre 1931 et 1934 (*id.*, p. 7).

Enfin, notons, même si cela apparaîtra clairement dans le chapitre suivant, que les auteurs de ces manuels sont en même

temps les intellectuels les plus prestigieux de leur région à leur époque – certains jouissent même d'une grande popularité. Ce sont les nécessités de l'époque qui amènent toutes les capacités à se mobiliser dans tous les domaines.

III.5. Les intellectuels et la littérature dans les deux premières décennies du pouvoir soviétique

Comme partout dans les régions nationales de la Russie soviétique, ce sont les instituteurs, les personnes instruites – ceux que nous appellerons ici les intellectuels – qui vont prendre en main la vie culturelle, et politique, du pays komi permiak. Les deux noms les plus célèbres, sur lesquels nous nous arrêterons, sont Mihail Lihačev, que Lytkin met en avant comme le plus talentueux des auteurs permiaks (Lytkin 1962, p. 222) et Andrej Zubov.

Comme ailleurs, cette intelligentsia est faible en effectifs. Ces quelques individus sont confrontés à des tâches colossales, comme celle de codifier une langue pour leur peuple, de la diffuser, de créer des ouvrages pour l'enseigner, de l'utiliser dans tous les forums possibles – par leurs propres œuvres, mais aussi dans une nouvelle presse en langue nationale. Les personnalités que nous évoquerons auront été de véritables hommes-orchestres.

Mihail Pavlovič Lihačev (Egva 1901 – Kudymkar 1937[26])

C'est un tout jeune homme qui lance ses forces dans le paysage culturel post-révolutionnaire permiak. Issu du monde paysan, il est formé comme instituteur et vient d'avoir son diplôme quand éclate la guerre civile. Il s'engage en 1919 dans l'Armée rouge. Après la guerre, il continue son travail d'instituteur jusqu'en 1925, année où il est appelé à la direction de l'enseignement de sa région et s'installe dans la capitale. Ses débuts littéraires datent de 1923. À

[26] La date de sa mort donnée à l'époque soviétique était 1945. En fait, comme pour beaucoup d'intellectuels finno-ougriens, on ignorait tout de son sort jusqu'au début des années 1990 : nous savons maintenant que les deux principaux intellectuels ont été fusillés en 1937.

partir de 1926, il se consacre au journalisme, est l'un des collaborateurs du journal permiak *Görys'* (Le laboureur), et passera même trois ans en formation à Moscou, réalisant son rêve d'y étudier à l'université (Pahorukova 1977, p. 33). En 1934, il est admis à l'Union des écrivains de l'URSS, participe au Congrès des écrivains, où il rencontre Gorki (Konin 1976, p. 116). Sa présence à Moscou lui permet d'être particulièrement actif comme collaborateur des Éditions centrales (Centrizdat) et d'avoir des rencontres enrichissantes avec des intellectuels russes (Pahorukova 1977, p. 34).

Lihačev avait l'expérience de la collecte du folklore de sa région et celle-ci lui sera utile dans le travail littéraire qu'il entreprendra. Malheureusement, ses collections, comprenant des contes, des chansons et des devinettes, ont été perdues, sans doute dans la tourmente des répressions des années 1930 (Tyris… 1981, p. 2). Mais les effets se font sentir dans ses œuvres, et ce tout d'abord au niveau de la langue, qui est riche, idiomatique, et qui abonde en expressions imagées venues du terroir, en comparaisons, en verbes expressifs (Bojko 1993, pp. 182-187, Pahorukova 1975, pp. 70-73).

Ses premières œuvres sont des poèmes, mais il se consacre bientôt à la prose et devient le premier prosateur et romancier permiak. Il publie dans le journal dont il est collaborateur habituel, non seulement des articles journalistiques, mais des textes littéraires en prose (Istomin 1996, p. 2). De plus, son travail de journaliste lui permet de se familiariser avec la vie rurale et urbaine à son époque, avec l'industrie du bois, et lui donne des matériaux qu'il réutilisera dans ses œuvres littéraires (Pahorukova 1975, p. 66). Ses écrits sont accueillis avec enthousiasme, et il apparaît bien comme la première personnalité littéraire et intellectuelle de l'*okrug*.

Il est surtout l'auteur du premier roman en permiak : *Menam zon* (*Mon fils*), publié en 1936, sur lequel il a travaillé trois ans (*id.*, p. 65). C'est un roman historique, présentant la vie des Komis avant la Révolution (mais les critiques le soupçonnent d'avoir voulu présenter, sous couvert de personnages du passé, des personnalités du présent). Il est ainsi à mettre dans la série des œuvres de la même époque et traitant du même thème chez

d'autres Finno-Ougriens (et sans doute pas seulement) : *Joug pesant* (*Śekyt zibet*) le premier roman oudmourte de Kedra Mitrej, publié en 1928, *Elnet* de Sergej Čavajn chez les Maris, publié en 1937, donc quasiment contemporain du roman permiak. Les héros sont des paysans pauvres, Miroš et sa mère – on voit dans ce personnage, central dans le roman, l'influence du roman de Gorki, que Lihačev avait traduit – et Miroš, sous l'effet des injustices qu'il voit autour de lui, devient révolutionnaire. Le roman donne à l'auteur l'occasion de montrer la campagne permiake et ses coutumes avec une précision d'ethnographe ; la deuxième partie du roman relate les péripéties de la guerre « impérialiste » et de la Guerre civile (Pahorukova 1977, pp. 74-75). En même temps, le roman illustre le postulat de la lutte des classes, puisque les « pauvres » sont opposés aux « koulaks » : la mère de Miroš est séduite et abandonnée par le fils du koulak, elle est chassée de partout, et instinctivement choisit le parti des rouges dans la guerre civile et refuse de trahir les partisans que son fils a rejoints (*id.*, pp. 66-67). Miroš, qui a dix ans au début du roman, n'est pas seulement témoin du vieillissement précoce de sa mère, il doit subir les injustices du koulak pour lequel il travaille : ce roman est également un *Bildungsroman*, qui suit le mûrissement du jeune homme en révolutionnaire – comme le voulait l'époque (*id.*, p. 67-68).

Ce roman reste l'œuvre la plus marquante de Lihačev, qui est cependant extrêmement prolifique et publie, entre 1929 et 1936, dix ouvrages (sans compter les œuvres parues dans la presse) : des recueils de poèmes et des récits, sans compter les manuels (*id.*, p. 34). De plus, Lihačev est l'un des traducteurs les plus actifs : parmi les auteurs qu'il a traduits en permiak, notons Pouchkine, Gorki (des récits et *La mère*), Nekrasov, Ostrovski (Krivoščekova 1967, p. 120[27] ; Pahorukova 1977, p. 34).

[27] À noter qu'en 1967, les traductions sont citées, mais sans précision du nom du traducteur ; dix ans plus tard, il est envisageable pour Pahorukova de mentionner Lihačev, qui n'est plus frappé par l'ostracisme des répressions staliniennes.

À la fin de sa vie, Lihačev travaille au Comité exécutif de l'*okrug* sur les questions de recherche et enseigne la littérature komie à l'école normale de Kudymkar, où il organise un cercle littéraire, travaillant en russe et en komi, et où, d'après les souvenirs des survivants, il avait établi une atmosphère de respect et de confiance (Vavilin 1981, p. 2 ; Tyris 1981, p. 2)

Andrej Nikoforovič Zubov – Piťö Öńö (Verh. In'va 1899 - Kudymkar 1937[28]*)*

Lui aussi, comme Lihačev, est d'origine paysanne. Mais après avoir fait dans son village des études primaires, il est formé à l'école de Jurma et devient télégraphiste à la fin de ses études. En 1919-22, il s'engage dans l'armée rouge ; il se retrouve d'abord à Syktyvkar, puis à Kudymkar. À Syktyvkar, en 1922, il travaille aux Éditions komies et suit des études à « l'Institut komi ». Il y noue sans doute des liens qui lui permettront de faire éditer le premier recueil permiak. De retour dans son pays, il se lance dans l'enseignement de sa langue maternelle et compose une grammaire (Konin 1976, p. 125). Il est conscient qu'il n'est pas linguiste, mais il n'y a personne pour faire ce travail, et il décide de se jeter à l'eau : « Advienne que pourra. Peut-être que quelqu'un lira cette grammaire, la comprendra, et améliorera mon travail… » (Pahorukova 1977, p. 21).

Son activité littéraire commence avec le premier recueil de poèmes en permiak, en 1923, et dans les années qui suivent, il continue son activité didactique, enseigne à Kudymkar et publie un manuel et une grammaire (respectivement en 1925 et en 1928 à Moscou). À partir de 1923, avec d'autres intellectuels (F.G. Tarakanov et F.A. Tupicyn), il organise les « soirées komies » (*komi ryttez*), dont les initiateurs composent eux-mêmes le programme, avec conférences, chansons, poèmes et mises-en-scène, dont la première a lieu à Egva – en 1929 Savin lui-même y participera. Zubov y est actif, il chante et joue (Komi-permiackij… 1962,

[28] La situation est ici la même que pour Lihačev : sa mort a été longtemps présentée comme remontant à 1945.

p. 39 ; Konin 1976, p. 125 ; Pahorukova 1977, p. 19). D'ailleurs, au début des annés 1920, il se produit souvent sur scène, par exemple à la 1e exposition agricole de l'URSS au « pavillon des peuples du Nord ». Il chante des chansons qu'il compose lui-même et qui s'inspirent du style populaire (Pahorukova 1993, p. 178). En plus, il travaille sérieusement en tant qu'acteur : en 1926, il joue le rôle principal dans une pièce de Savin (*id.*, p. 177). Certains auteurs soulignent que ses œuvres sont marquées par le caractère oral : elles sont conçues pour être chantées ou écoutées plus que pour être lues. D'ailleurs, la langue qu'il utilise est très proche de la langue orale de communication. Une de ses œuvres les plus populaires date de 1923 : il y aborde pour la première fois le thème du coucou, qu'on va retrouver dans un certain nombre de ses poèmes (*Kökö gorttöm*, *Gorttöm kök*, le coucou sans domicile). Dans ces textes, il chante le désespoir de la femme permiake qui se lamente sur son sort à la veille de son mariage (Pahorukova 1977, p. 29). Les figures de femmes chez Zubov sont frappantes et reflètent un aspect du « féminisme » caractéristique des années 1920, où la question de l'émancipation féminine est un thème très présent dans la société et donc dans la littérature. Ces textes sont devenus des chansons populaires non seulement chez les Permiaks, mais aussi chez les Zyriènes du sud. De plus, Zubov a des poèmes politiques, qui évoquent la figure du poète éveillant le village (*id.*, p. 32).

En 1923, il va suivre des cours universitaires à Perm' et à son retour en 1926, prend la direction du bureau de recherche du pays komi-permiak (Komi-permiackij… 1962, p. 40).

C'est en 1926 que paraît son premier recueil personnel de poèmes (*Öndža*, « Quelque chose »), qui est suivi par un long poème (« Sur la nouvelle voie ») en 1933. En 1935, il écrit une pièce intitulée *À travers les ténèbres* (*Pejmyt oj pyrjöt*), qui sera jouée à Kudymkar, et la même année paraît un recueil de contes populaires (Konin 1976, pp. 125, 126). Ce recueil est le résultat du travail qu'il a mené en 1934-35 avec des informateurs, et de son travail de mémoire : il a noté des contes qu'il avait entendus, quand il était enfant, en 1908-1910.

Comme certains autres auteurs, à l'image de ce qui se faisait dans l'*oblast'* komie, Zubov écrit sous pseudonyme : il prend son

nom komi *Öńö* (équivalent d'Andrej) et « le nom de son père, qui en russe est Nikifor, mais en komi était *Piťu* » (Pahorukova 1977, p. 8). C'est l'une des méthodes les plus naturelles pour trouver un nom de plume, qui est d'utiliser le nom suivant les principes du nom komi (cf. Fedina dans ce recueil, p.97).

En tant que traducteur, il traduit Gogol (Pahorukova 1993, p. 177).

En écrivant ces lignes sur Zubov, je ne puis m'empêcher de comparer son profil et son sort à celui du chef de file de l'intelligentsia oudmourte, Kuzebaj Gerd. Comme Gerd, Zubov était un homme de scène (il y en a d'autres : Ńobdinsa Vittor chez les Zyriènes et Jyvan Kyrlja chez les Maris en sont des exemples), qui avait un excellent contact avec le public. Lui aussi avait écrit dans toutes sortes de genres – poésie, prose, théâtre, recherche – et avait une personnalité charismatique. Et leur sort est similaire : si Gerd est le premier des intellectuels « nationaux » frappé, il entraînera dans son sillage pratiquement tous les autres non seulement en Oudmourtie, mais aussi dans les autres régions finno-ougriennes.

En effet, les répressions touchent douloureusement le pays permiak : non seulement parce qu'elles font disparaître physiquement les principaux intellectuels – et tant d'autres personnes ! – mais aussi parce qu'avec eux disparaissent aussi leurs œuvres. Lihačev est arrêté à l'été 1937. Zubov était déjà détenu dans les geôles du NKVD. Accusés d'être membres d'une organisation contre-révolutionnaire et subversive, ainsi que d'espionner pour la Finlande et pour l'Estonie, ils sont condamnés à mort le 13 octobre et fusillés le jour de l'anniversaire de Lihačev, le 4 novembre 1927 – trois jours après que Kuzebaj Gerd a été fusillé dans les bois de Carélie (Istomin 1996, p. 3). J'ai eu la possibilité de participer à une cérémonie de la mémoire en novembre 1995 dans le cimetière de Kudymkar, où se trouvent les fosses communes qui ont accueilli les victimes de la folie meurtrière de novembre 1937. Des survivants ont évoqué la flamme de l'auto-da-fé : tous les livres, les manuels de Zubov et de Lihačev ont été brûlés. D'ailleurs, dans les bibliothèques publiques de Kudymkar, je n'ai pas pu mettre la

main sur des originaux de leurs œuvres… En tout cas, l'enseignement de la littérature komie permiake disparaît des programmes en 1937-38 : les auteurs ayant tous été discrédités, leurs noms rayés de l'histoire, il n'y avait plus rien à enseigner…

III.6. La situation linguistique entre la II^{e} Guerre mondiale et les années 1990

Comme ailleurs, la réforme de l'école en 1958, sous prétexte de laisser le libre choix aux parents (cf. article sur les Komis, p. 19), porte le coup de grâce à l'école en komi ; cette tendance est accentuée par la politique d'élimination des « villages sans perspectives », qui sont justement les villages habités par les Permiaks permiakophones. C'est ainsi que dans les années 1960 les écoles nationales sont toutes fermées et que l'enseignement passe entièrement au russe (Šabaev 1994, p. 7). Au début des années 1990, toutes les 196 écoles fonctionnaient en russe, le permiak n'étant présent comme l'une des matières que dans 87 d'entre elles, dont une dans la capitale (Lallukka 1992, p. 18).

On peut lire, dans un ouvrage de vulgarisation[29] sur la région datant de 1985, des phrases très flatteuses sur l'usage abondant de la langue et sur le développement de la littérature originale, du théâtre et des traductions (Komi-permiacko… 1985, p. 5). Même si on peut avoir des doutes sur la correspondance de ce discours et de la réalité, il reflète les valeurs de l'époque et sans doute le fait que dans la population permiake, qui vivait relativement compacte, le permiak fonctionnait effectivement.

Mais l'absence de la langue vernaculaire dans les écoles, qui a des conséquences dramatiques partout dans le monde finno-ougrien, façonne de manière plus générale le mode de pensée de la population adulte : pour faciliter l'intégration de leurs enfants dans le monde moderne, pour leur donner plus de chances de réussite, ils laissent de manière générale de côté leur propre langue et

[29] Terme euphémistique pour ne pas dire « propagande ». Ces ouvrages sont intéressants aujourd'hui pour nous indiquer quel était, à chaque période, le discours dominant.

choisissent de ne leur transmettre que le russe. Ainsi le permiak, comme bien d'autres langues de l'Union, cesse au début des années 1960 d'être généralement accepté comme l'élément porteur de la culture nationale (Šabaev 1998, p. 39). Notons que paradoxalement, c'est au moment où la Russie sort du stalinisme, où les victimes sont réhabilitées et où le dégel rétablit une sorte de marge de manœuvre pour la pensée et pour l'expression, que les décisions les plus assassines pour les cultures minoritaires sont adoptées.

On le voit bien avec la position de la langue comparativement en 1959 et en 1989 : en quarante ans, la part de ceux qui se disent Permiaks parlant effectivement la langue a chuté de 92 % à 70,1 % (Šabaev 1994, p. 8).

Le pays komi permiak a fait l'objet, au début des années 1990, d'intérêt de la part des chercheurs du monde finno-ougrien. En 1992, Jurij Šabaev publie un sondage sur l'utilisation de la langue, qui avait été réalisé en 1989. La préservation de la langue comme langue de communication orale restait relativement élevée

Première langue	**Population urbaine**	**Population rurale**
Permiak	43,8 %	79,2 %
Russe	48,6 %	16 %

Šabaev 1998, p. 38

Mais il y a une différence considérable avec l'utilisation de la langue de culture, la langue écrite – lecture et écriture : plus de la moitié des Permiaks interrogés avoue avoir des difficultés à utiliser le permiak écrit. La grande majorité d'entre eux à l'écrit préfère utiliser le russe. Seules les personnes âgées se rappellent avoir montré jadis une préférence pour le permiak : mais ce sont celles qui l'ont appris à l'école et qui étaient donc familières de cette forme particulière de la langue, et même elles avouent l'avoir oublié (*ibid.*).

	Ville	Campagne
Sans difficulté	17	60
Mal	21	7
Comprend	36	17
Ne comprend pas	27	16

Šabaev 1998, p.38-39

Enfin, la différence entre ville et campagne est significative : le dernier tableau l'illustre éloquamment.

IV. DÉVELOPPEMENTS RECENTS

Avec les années 1990, un mouvement de revitalisation s'est amorcé, notamment avec la création, en avril 1990, d'une association qui se donnait pour tâche de promouvoir la langue et la culture : en 1992, *Jugör* avait une centaine de membres. Mais il fallait commencer par rectifier le regard porté par les Permiaks eux-mêmes sur leur langue et leur culture. Le fait que la population russe habitant en milieu permiak dédaigne le permiak ne fait que confirmer cette perception : seuls 3,7 % des Russes de la région connaît le permiak comme deuxième langue (Šabaev 1994, p. 19). Au-delà même des questions de reconnaissance officielle, le premier obstacle à franchir est le complexe d'infériorité qui caractérise les Permiaks par rapport aux Russes, en matière de langue comme sur tous les autres points.

On peut dire à l'heure actuelle que cette tentative a débouché sur un échec : un programme a été lancé en 1990 pour promouvoir le permiak, mais il est vite retombé ; et l'idée de faire du permiak une langue officielle, lancée par l'intelligentsia permiake, a été mise à mal en 1992 par l'assemblée locale, composée en majorité de Permiaks (Šabaev 1994, p. 13 ; Šabaev 1998, pp. 39-40 ;

Lallukka 1992, p. 20). À d'autant plus forte raison, les Permiaks ayant quitté leur région natale et habitant Perm' (11 000 d'après Šabaev) n'ont gardé aucune attache avec leur culture, et n'ont donc pas pu servir de lobby auprès des autorités régionales[30] (Šabaev 1998, p. 40).

Le film montrera très clairement l'état de la langue dans la région aujourd'hui et cette question y est abondamment discutée. Malgré la tradition qui s'est mise en place, certains estimaient que la langue komie permiake n'est pas encore totalement formée (Turkin 1996) citant une intervention de la chercheuse de Perm' Lobanova). Notons seulement qu'aujourd'hui, le discours komi permiak est parsemé de mots russes, ce qui facilite le passage insensible d'une langue à l'autre (code-switching) (Šabaev 1998, p. 39). Dès le début des années 1990, certaines formes linguistiques avaient été totalement oubliées et étaient en général dites en russe – comme les nombres par exemple (Šabaev 1994, p. 16)

L'autonomie

Certains chercheurs, notamment Sébastien Cagnoli, soulignent volontiers et à juste titre les parallélismes entre la situation créée au lendemain de la révolution de 1917 et celle dans la période qui suit l'écroulement de l'URSS (Cagnoli 2010). Beaucoup des problèmes posés sont analogues. Mais les réponses apportées ne le sont pas forcément.

La question de l'autonomie des Permiaks avait été une pierre d'achoppement au début des années 1920. Finalement, c'est Moscou qui avait eu le dernier mot. Moscou avait eu satisfaction et avait réussi à endiguer les ambitions de l'*oblast'* komie sur le reste des terres komies. Le prix à payer, dans les conditions de l'époque, avait été de donner aux Permiaks une compensation, un territoire qui, tout en restant lié à Perm', gardait un niveau d'autonomie considérable et, dans le chaos qui a suivi l'écroulement de l'URSS,

[30] Comme par exemple les Estoniens de Saint-Pétersbourg avant l'indépendance de l'Estonie, au début du XX^e^ siècle.

avait réussi à devenir un sujet de la Fédération, et donc d'avoir une double allégeance, à Perm' et à Moscou.

Encore une fois, Moscou est intervenue, avec un peu de retard par rapport aux bouleversements – les Permiaks n'avaient en fin de compte eu leur autonomie qu'en 1925… Ici, c'est en 2002 que Moscou a pris en main la question de l'autonomie. Les raisons sont bien sûr différentes : aujourd'hui, le centre est intéressé à rattacher les régions les plus pauvres, qui grèvent le budget de l'État, à des régions plus riches qui les prennent en charge. Les enjeux culturels ont cessé d'être pertinents : dans les années 1920, la politique nationale était l'une des grandes stratégies des maîtres de la Russie pour s'assurer des alliés et pour asseoir leur pouvoir. Aujourd'hui, cette question a perdu de sa pertinence. C'est ainsi que l'autonomie des Permiaks a été ouvertement mise en cause. Aujourd'hui – le film abordera également cette question – l'autonomie permiake a vécu. Mais comment cette autonomie était-elle perçue par la population ?

En préparant cet article, j'ai retrouvé un exemplaire du journal komi permiak en russe, *Parma*, consacré à l'anniversaire de l'autonomie en 1995. En interrogeant la population de l'*okrug*, le journal relève un certain nombre d'opinions intéressantes. Il ne précise certes pas quelle est la nationalité des 22 personnes qui répondent, mais on peut constater trois types d'attitude : ceux qui considèrent que le choix de « donner » l'autonomie aux Permiaks était juste (ils sont clairement en minorité), ceux qui ne se sont jamais posé la question, et ceux pour qui l'autonomie était une décision inutile, un gaspillage d'énergies, une manière de diviser la population de l'Union. Cette dernière position, dont les partisans ont aujourd'hui triomphé, est mise particulièrement en relief : telle est la première opinion qui se présente aux yeux du lecteur. En fait, il y a deux raisons principales qui amènent la plupart des interrogés à se prononcer contre l'autonomie. Une partie des ennemis de l'autonomie se comptent parmi les Russes, et cela apparaît dans certaines formulations : « Que les Komi permiaks portent leurs costumes traditionnels et qu'ils apprennent leur langue, mais pourquoi se distinguer par l'autonomie ? » (*Parma* 1995, n°39-40, p. 3). D'ailleurs, l'idée que la mise en avant de l'élément national peut être dangereuse pour l'unité de la Russie est largement

partagée : « On n'est pas citoyen de la grande Russie, on est Oudmourte, Juif, Komi permiak. Eh oui, les jeunes. Dans les eaux troubles de la haine nationale, il est plus facile de pêcher ses poissons… Va savoir dans l'intérêt de qui. » Telle est la dernière opinion présentée par le journal. En même temps, toutes les nombreuses opinions hostiles à l'autonomie ne s'expliquent pas de la même manière ; pour beaucoup, l'autonomie a été inutile, et n'a eu comme effet que de nourrir une pléthore de fonctionnaires.

Donc, une autonomie qui n'a pas réellement fonctionné ? En tout cas, ce qui s'est passé avec l'*okrug* komi permiak mérite d'être suivi de près : les idées d'autonomie culturelle, qui ont été exprimées par le ministère de la culture, celles qui visent à réduire le nombre de sujets de la Fédération en regroupant les entités non rentables avec d'autres, économiquement plus viables. C'est là une mesure qui inquiète par exemple vivement la République marie. Ces dispositions, si elles devaient se réaliser, pourraient bien contenir une menace pour des cultures qui nous sont chères…

ANNEXE[31]

Les manuels du komi permiak

Выддисьны-гижны вевӧтчан, Syktyvkar 1921.

A.N. Zubov et M. Lihačev, *Вум-дор-чача* (Le perceneige) *Выддьыны-гижни вевӧтчан книга* , Syktyvkar 1925, 72 p.

A.N. Zubov, *Виль-ован* (*Nouvelle vie*, 2e livre de lecture), Moscou 1925 196 p.

A.N. Zubov, *Виль туй* (Nouveau chemin, Abécédaire) Moscou 1925, 160 p.

Pitjö Ön'ö (A.N. Zubov), *Выддьыны вевӧтчан* (Livre d'exercices), Moscou 1925.

A.N. Zubov, *Задачник* (Livre d'exercices), Moscou, 102 p.

M. Lihačev, *Шонді югӧр* (*Rayon de soleil*, Abécédaire), Moscou 1926, 116 p.

[31] Source : Komi- permiackij… 1962, pp. 36, 38.

M. Lihačev, *Виль овантинь* (Vers une nouvelle vie, abécédaire pour adultes), Moscou 1928, 48 p.

Pit'ö Ön'ö (A.N. Zubov), *I Ступень школаын велотчислӧ. Коми грамматика одзза юкот*, Moscou 1928, 54 p.

M. Lihačev, *Удж бердӧ. Малограмотнӧй ыджыт йӧзлӧ велӧтчан книга*, Moscou 1928, 185 p.

M. Lihačev, *Шыпассэз* (Abécédaire), Moscou 1928.

M. Lihačev, *Виль оланлань* (*Vers une nouvelle vie*, Abécédaire pour adultes), 1929, 72 p.

C.F. Zubov et M.P. Lihačev, *Мича асыв – лыггысьны-гижны велӧтчан книга* (*Matin clair, livre pour l'apprentissage de la lecture et de l'écriture*), Moscou 1929.

M. Lihačev, *Виль оланлань*, Moscou 1930, 70 p.

Pitjö Ön'ö (A.N. Zubov), *Виль олан. Школаын лыддысян книга 3-öт во велӧтчиссезлӧ* (*Vie nouvelle, livre d'étude pour la 3e année*).

M. Lihačev, *Вил оленлань. Гырысь коми йӧзӧз велӧтны букварь*, Moscou 1932.

M. Lihačev, *Виль оланлань* (Vers une nouvelle vie. Abécédaire pour adultes), Moscou 1935, 65 p.

M. Lihačev, *Малограмотнӧйезлӧ гижны велӧтчан книга* (Exercices d'orthographe pour les adultes), Moscou 1931, 56 p.

S.P. Zubov et d'autres, *Коллективӧл – Посны челядло букварь бӧрсянь медоддва лыддьӧтан книга* (Premier livre collectif après le syllabaire), Moscou 1931.

Les grammaires du komi permiak

Zubov S.P., *Основы грамматики пермяцкого наречия языка коми (научно-методической комиссей при жентриздате, допущена для школ нового типа)* (Fondements grammaticaux du dialecte permiak du komi), Moscou 1931.

Zubov F.E., *Коми кыв грамматика. Медоддзо шилялӧ 1ся да 2 к ветлӧчан во*, 1933, 76 p.

Zubov F.E. Коми кыв грамматика 3-*öти 4-öт ветлӧчан во* (Grammaire komie) Moscou 1933, 140 p.

Nečaev T.A., Zubov A.N., *Грамматика Мед одзза гор. Морфология. Шӧрӧг пкола понда велӧтчан книга* (Grammaire. Manuel pour l'école secondaire. 1. Morphologie), Moscou 1933, 116 p.

Zubov F.E., *Коми кыв грамматика, учӧт грамотна школаэз понда велӧтчан книга* (Grammaire komie), Moscou 1933 , 86 p.

Gribanov S.P., *Коми-пермяцкӧй орфографическӧй словарь II издание* (Dictionnaire orthographiqu du komi permiak, 2e édition), Kudymkar 1955, 199 p.

Mošegova A.T., *Коми кыв грамматика. Начальнӧй школа I–ӧт да II- к классэз понда* (Grammaire komie), Kudymkar 1959, 95 p.

Mošegova A.T., *Коми кыв грамматика. Начальнӧй школа III -ӧт да IV -ӧт классэз понда* (Grammaire komie), Kudymkar 1958, 95 p.

Sporova A.M., Raspopova Z.B., Boteva E.B., *Коми-пермяцкӧй кыв грамматика ч I Фонетика да морфология* (Grammaire du komi permiak, partie 1, Phonétique et morphologie), Kudymkar 1959, 110 p.

Karavaeva M.P., Sporova A.M., *Коми-пермяцкӧй кыв грамматика ч II семилетнӧй да среднӧй школа* (Grammaire du komi permiak, partie 2), Kudymkar 1958, 160 p.

Kanina G.A., Raspopova C.B., *Грамматика коми-пермяцкого языка для педучилища I Фонетика и морфология* (Grammaire du komi permiak, partie 1, Phonétique et morphologie), Kudymkar 1961.

BIBLIOGRAPHIE

BAČEV 1975 = Бачев, Г.Т., *Коми-пермяцкий национальный округ. Краткий справочник*, Кудымкар.

BAČEV 1993 = Бачев, Г.Т., « История развития родного языкам письменности и просвещения на края », *История и культура коми-пермяцкого народа в школьной программе*, Кудымкар, стр. 77-81.

BOJKO 1993 = Бойко, В.Н., « Фольклорные традиции в произведениях М.П. Лихачева », *История и и культура коми-пермяцкого народа в школьной программем Кудымкар*, стр. 182-187.

CAGNOLI, Sébastien, 2010, « Résonances entre les périodes post-impériale et post-soviétique dans la création dramatique komie », Université Paris 3 – CIEH, à paraître.

ČUGAEV 1960 = Чугаев, М.А., « Первый окружной съезд советов », *Наш край (Материалы для изучения)*, вып. 2, Кудымкар, стр. 21-25.

DMITRIKOV 1993 = Дмитриков, М.П., « К вопросу о консолидации коми », *История и культура коми-пермяцкого народа в школьной программе*, Кудымкар, стр. 88-91.

DOBÓ, Attila, 1997, « Das Komi – als einheitliche Literatursprache », *Die sprachliche Situation bei den uralischen Völkern*. Specimina Sibirica T. XII, Szombathely, pp. 47-50.

EPILIN 1993 = Епилин, В.Н., « Малоизвестные страницы истории объединения коми-зырян и коми-пермяков », *История и культура коми-пермяцкого народа в школьной программе*, Кудымкар, стр. 13-19.

ISTOMIN, 1996 = Истомин, Федор, « Расстрелян в днем рождения », *Парма*, 2.11.1996.

KOMI-PERMIACKIJ 1962 = *Коми-пермяцкий язык (введение, фонетика, лексика и морфология)*, под ред. и при соавторстве В.И. Лыткина, Кудымкар.

KOMI-PERMIACKO 1985 = *Коми-пермяцко-русский словарь*, сост. Баталовя, Р.М., Кривощекова-Гантман, А.С., Москва.

KONIN 1976 = Конин, Геннадий Константинович, *Памятники истории и культурии коми-пермяцкого национального округа*, Кудымкар.

KON'ŠIN 1995 = Коньшин, А.Е., « Спецполеки (или к вопросу о трудовом перевоспитании бывших кулаков) », *Наш край (Материалы для изучения)*, вып. 7, Кудымкар, стр. 20-25.

KRIVOŠČEKOVA 1967 = Кривощекова, Т.З., « Из истории развития коми-пермяцкой письменности и литературного языка », *Наш край (Сборник статьей)*, вып. 3, Кудымкар, стр. 116-122.

LALLUKKA, Seppo, 1992, « Perämaan peräkylillä – Kierros Permin Komissa », *Kieliposti*, 1992/2, s. 15-21.

LALLUKKA, Seppo, 1995, *Komipermjakit – perämaan kansa. Syrjäytyminen, sulautuminen ja postkommunismin murros*, Helsinki.

LYKIN, Vasilij I., 1962, « Über die Geschichte der syrjänischen Literatur », *Ural-Altaische Jahrbücher* Band XXXIV, Heft 1-4, pp. 214-210.

MAJSHEV 1940 = Майшев, И.И., *Грамматика коми-пермяцкого языка*, Москва-Ленинград.

NEČAEV 1934 = Нечаев, « Латинизация у коми-пермяков Уральской области », in *Алфавит Октября. Итоги введения нового алфавита среди народов РСФСР*, Под ред. Н. Нурмакова, Москва-Ленинград, стр. 99-103.

NIKITINA 1995 = Никитина, Людмила Алексеевна, « К.Ф. Жаков о коми-пермяках », *Наш край (Сборник статьей научно-популярных и краеведческих)*, вып. 7, Кудымкар, стр. 25-27.

PAHORUKOVA 1977 = Пахорукова, Вера Васильевна, *Пути и проблемы развития коми-пермяцкой прозы*, Ленинград.

PAHORUKOVA 1993 = Пахорукова, Вера Васильевна, « Питю Öньö и коми-пермяцкая культура », *История и культура коми-пермяцкого народа в школьной программе*, Кудымкар, стр. 177-181.

PONOMAREV 1970 = Пономарев, С.И., « Проблема автономии коми-пермяцкого народа и ее разрешение », *Наш край (Сборник статьей)*, вып. 4, Кудымкар, стр. 34-46.

PONOMAREV 1970a = Пономарев, С.И., « Создание национальной государственности коми-пермяцкого народа и ее поль в социалистических преобразованиях края », *Труды Московского государственного историко-архивного института* т 28, Москва, стр. 420-437.

POPOV 1894 = Попов, Е., *Выддьöм пермякъ понда*, Пермь.

RÉDEI, Károly, 1996, « Die sprachliche Situation une die Probleme der Schriftsprache bei den Syrjänen », *Die sprachliche Situation bei den uralischen Völkern, Specimina Sibirica* T. XII, Szombathely, pp. 127-134.

ROGOV 1869 = Рогов, Николай, *Пермяцко-русский словарь*, Санкт-Петербург.

ŠABAEV 1993 = Шабаев, Ю.П., « Современные этнокультурные ориентации коми-пермяков », *Труды Института языка, литературы и истории Коми научного центра УрО РАН* вып. 56, стр. 83-91.

ŠABAEV 1994 = Шабаев, Ю.П., « Этноязыковые процессы у у коми-пермяков », *Финноугроведение* 1994/2, Йошкар-Ола, стр. 3-21.

ŠABAEV, Juri, 1998, « Ei-maa ja suolakorva-Permjakki », *Ison karhun jälkeläiset*, Helsinki, s. 24-43.

TOULOUZE, Eva, 1997, « Les alphabets des langues finno-ougriennes de Russie et l'expérience de la latinisation », *Études finno-ougriennes* XXIX, pp. 47-83.

TOULOUZE, Eva 2004, « Mission et école dans la région de la Volga au XIXe siècle : l'œuvre de Nikolaj Il'minskij », *Études finno-ougriennes* N° 36, pp 7-46.

TUPICYN 1935 = Тупицын, Ф.А., *Самоучитель коми-пермяцкого языка*, Кудымкар.

TYRIS… 1981 = « М.П. Лихачевлö тырис 80 год », *По ленинскому пути*, 14/11/1981, стр. 2.

TURKIN 1996 = Туркин, Адольф, « Конференция, посвященная хринстианизации коми края », *Linguistica Uralica* XXXII, Tallinn 1996/4, l. 310-312.

VAVILIN 1981 = Вавилин, М., « Велöтись и гижись », *По ленинскому пути*, 14/11/1981, стр. 2.

VAVILIN 1993 = Вавилин, М., « К вопросу о первых шагах национальной государственности коми-пермяков », *История и культура коми-пермяцкого народа в школьной программе*, Кудымкар, стр. 11-13.

RÉSUMÉS

Permikomid – peaaegu unustatud rahvas

Artikli eesmärgiks on pakkuda väljaandega kaasas oleva filmi vaatajale vajalikku tausta filmi paremaks mõistmiseks. Seega keskendun 1925. aastal Vene NFSV raames autonoomia saanud permikomide ajaloole ja kultuurile. Meenutan permikomi alade koloniseerimist ja seda, et soome-ugri rahvastest on nad ainsad, kes Stroganovite alamatena on tundnud pärisorjust. Kui pärast 1917. aasta revolutsiooni püüdsid komi rahvuskommunistid ühendada Komi autonoomse oblasti rüppe kõiki komisid, kaasa arvatud permikomid, pani Moskva sellele projektile veto ja pakkus selle asemel permikomidele eraldi autonoomiat. 1920. aastatel arenes sürjakomist eristatuna ka permikomi kirjakeel, mille põhjal hakati üles ehitama oma kirjakultuuri. Tolle aja väiksearvuline haritlaskond pidi kõigega ise hakkama saama: keelt normeerima, seda õpetama, õppematerjale koostama, ise kirjutama nii publitsistikat kui ka ilukirjandust, kirjutama ja lavastama nätendeid ja isegi neid mängima. Sellele protsessile tegid lõpu Stalini-aegsed repressioonid, mis selle põlvkonna lihtsalt hävitasid. Pärast sõda oli Permikomi ringkond soome-ugri põlisaladel ainus, kus põliselanikud olid veel enamuses: ala oli liiga vaene, et ligi meelitada tööjõudu. Võrdlemisi hästi säilinud keel hakkas kaotama ühiskondlikku prestiiži ning koolireform, mille tulemusel lapsevanemad said valida, mis keeles nende laps õppima hakkas,

nõrgestas veelgi märkimisväärselt permikomi keele positsiooni. 2002. a saabus pöördepunkt selle ala ajaloos: peamiselt majanduslikest kaalutlustest lähtudes ühendati permikomi ala Permi kraiga, kaotades autonoomia föderatsiooni tasandil. Seda küsimust ning permikomi keele ja kultuuri ellujäämise väljavaateid käsitleb Indrek Jäätsi film «Permi–komi sügis», mis on sellele raamatule lisatud.

Коми-пермяки: почти забытый народ

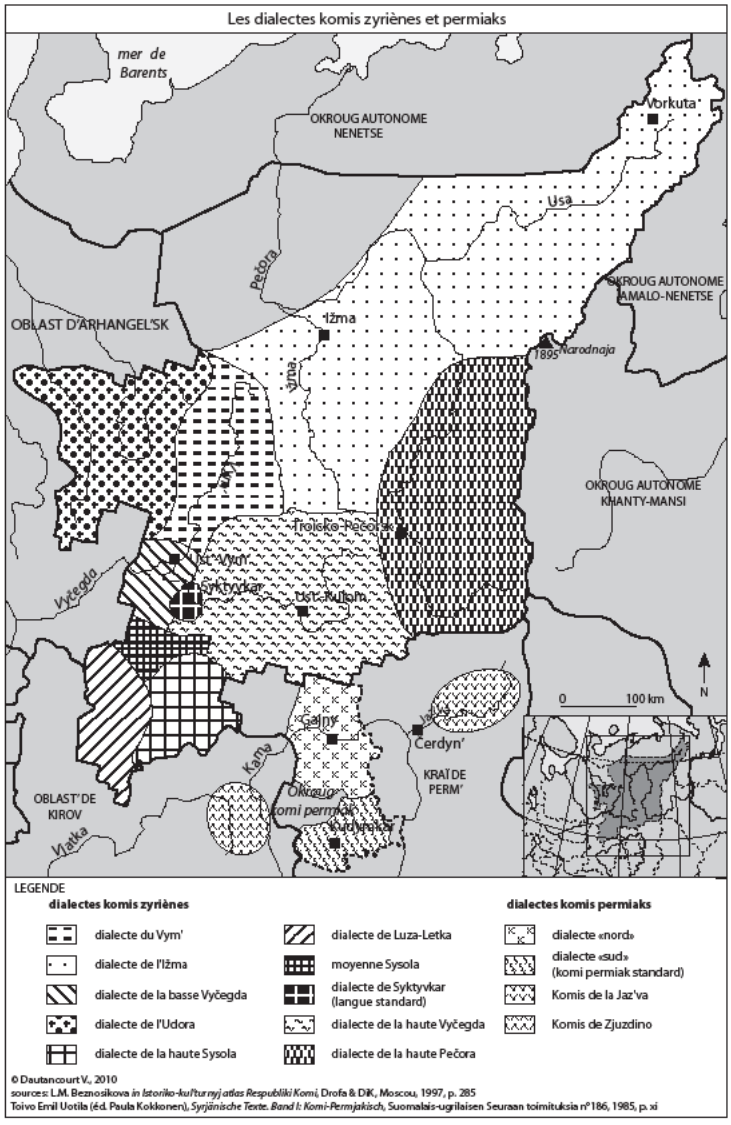
Цель этой статьи – создать необходимый фон для лучшего понимания фильма, прилагаемого к книге. Я остановлюсь на истории и культуре коми-пермяков, которые получили автономию в 1925 г. в СССР. Сначала я напомню о колонизации коми-пермской территории и о следующем историческом факте: жители этой территории были единственными из финно-угорского сообщества крепостными Строгановых. Когда после 1917 г. коми коммунисты, боровшиеся за коми идеалы, попытались объединить коми, в том числе и пермяков, в Коми автономную область, Москва категорически отказала и предложила пермякам их собственную автономию. В течение 20-х гг. XX века пермяки разработали письменный язык, отличный от языка их северных родственников, и начали развивать свою собственную культуру на его основе. Перед интеллигенцией была поставлена огромная и важнейшая задача: кодифицировать язык, учить ему, подготовить учебники, развивать письменность, как журналистику, так и художественную литературу, писать театральные сценарии, ставить театральные постановки и даже играть в них. Этот процесс был прерван сталинскими репрессиями, которые почти ликвидировали целое поколение. После Второй Мировой войны Коми-пермская область была единственной среди финно-угорских административных единиц, где коренное население по-прежнему было большинством: район был слишком беден, чтобы привлекать рабочую силу извне. Язык, оказавший достаточно хорошое сопротивление, начал терять социальный престиж, и школьная реформа, предоставившая родителям возможность выбора языка для своих детей, еще больше ослабила его позиции. 2002 год был переломным в истории Коми-пермской территории: в основном по экономическим причинам территория была объединена с Пермской областью, и на государственном уровне автономия была потеряна. Эта проблема, а также перспективы коми-пермского языка и культуры, широко

обсуждаются в фильме Indrek Jääts «Коми-пермская осень», который прилагается к этой книге.

Коми-перым: пöшти вунöдöм войтыр

Тайö статьялöн мог – лöсьöдны колана подув небöг дорö содтана киносö бурджыка гögöрвоöм вылö. Ме сувтла коми-перым войтырлöн, кодъяслы вöлі сетöма СССР-ын автономиясö 1925 воын, история да культура вылö. Медводз ме уськöда тöд вылö коми-перым мутас колонизируйтöм да историяын öти лоöмтор йылысь: тайö мутасын олысьяс вöліны став фин-угор войтыр пиысь öтиöн Строгановъяслöн крепостнöйясöн. Кор 1917 во бöрын коми идеалъяс вöсна тышкасьысь коми коммунистъяс кöсйисны öтувтны комияссö, тшöтш и коми-перым, Коми автономнöй областьтö, Москва чорыда сувтіс паныд да вöзйис коми-перым войтырлы аслыныс автономия. XX нэмся 20-öд воясö перым войтыр лöсьöдісны ассьыныс гижöд кыв, коді торъяліс войвывса рödвуж войтырысь, да кутісны сöвмöдны сылöн подув вылын ассьыныс культура. Интеллигенция водзын вöлі сувтöдöма зэв ыджыд да тöдчана мог: кодифицируйтны кыв, велöдны вöдитчыны сійöн, дасьтыны велöдчан небöгъяс, сöвмöдны гижöд, журналистика да художествоа литература, гижны театрын пуктöм вылö сценарийяс, пуктыны театрын ворсöмъяс да весиг ворсны сэні. Тайö процессыс вöлі дугöдöма сталинскöй репрессияясöн, кодъяс бырöдісны пöшти дзонь кölена. Мöд Мировöй война бöрын Коми-перым областьт став фин-угор административнöй юкönъясысь вöлі ötиöн, кöні вужвойтырыс колис важ ногöн вевтыртанаöн: мутасыс вöлі вывті гöльöн, медым сэтчö воисны бокысь уджалысьяс. Бура водзсасьны вермысь кывйыс кутіс воштыны социальнöй коланлунсö, а школьнöй реформа, коді сетіс бать-мамлы позянлун бöрйыны кыв, нöшта на вынтöммöдіс сійöс. 2002 во лоис вужвыйöн вежанаöн Коми-перым мутаслöн историяын: ёнджыкасö экономика помкаяс вöсна мутасыс вöлі öтувтöма Пермскöй областькöд, да канму тшупöдын автономияыс вöлі воштöма. Тайö мытшöдыс, а сідзжö коми-перым кывлöн да культуралöн аскиалуныс, паськыда видлавсьöны Indrek Jääts-лöн «Коми-перым ар» киноын, мый содтысьö тайö небöг дорас.

LANGUE



© Dautancourt V., 2010
sources: L.M. Beznosikova *in Istoriko-kul'turnyj atlas Respubliki Komi*, Drofa & DIK, Moscou, 1997, p. 285
Toivo Emil Uotila (éd. Paula Kokkonen), *Syrjänische Texte. Band I: Komi-Permjakisch*, Suomalais-ugrilaisen Seuraan toimituksia n° 186, 1985, p. xi

Bibliothèque finno-ougrienne N°18
Les Komis

Indrek JÄÄTS

DE MULTIPLES DIALECTES À UNE LANGUE D'ÉTAT
Le changement de statut de la langue komie (zyriène) entre le milieu du XIX^e^ siècle et les années 1930

*Cet article présente un bref aperçu de la manière dont les dialectes zyriènes du komi ont pu donner une langue littéraire, devenue l'une des langues officielles de la région. Une langue littéraire komie émergea dans les années 1920 sur la base des expériences de l'époque tsariste. Dans l'*oblast' *autonome, le komi avait, à côté du russe, le statut de langue officielle et il était largement utilisé dans l'administration.*

La politique nationale soviétique changea à la fin des années 1930. En même temps, avec l'arrivée massive de main d'œuvre russophone, les Komis se retrouvèrent peu à peu en minorité. Après la Deuxième Guerre mondiale, les fonctions sociales de la langue komie ne cessèrent de diminuer et son prestige baissa considérablement. Aujourd'hui, le komi n'est plus langue d'enseignement dans les écoles. Son statut officiel à côté du russe demeure plutôt formel. La vie publique est dominée par le russe, le komi comme langue orale de communication s'est préservé surtout dans les zones rurales. En même temps, il se trouve toutefois dans une situation meilleure que bien d'autres langues finno-ougriennes dans la Russie d'aujourd'hui.

INTRODUCTION

Les Komis se divisent en deux groupes principaux. Les Permiaks, qui sont aujourd'hui environ 125 000, vivent surtout dans le nord-ouest du *kraj* de Perm'. Les Zyriènes, près de 300 000 à l'heure actuelle, résident pour la plupart dans la République komie, qui fait partie de la Fédération de Russie et dont la capitale est Syktyvkar. Dans cet article, je vais montrer comment les dialectes du komi zyriène sont devenus langue d'État. Je finirai par évoquer le sort de la langue komie zyriène après la Deuxième Guerre mondiale.

LES KOMIS À LA FIN DE L'ÉPOQUE TSARISTE

Au XIX^e^ siècle les Komis zyriènes occupaient au nord-est de la Russie d'Europe un territoire non moindre que celui de la France d'aujourd'hui. Mais l'habitat y était fort espacé. À la fin du siècle, ils étaient, dans l'Empire russe, près de 150 000. Il s'agissait pour la plupart de paysans illettrés, qui parlaient leur dialecte. La langue officielle, dans leur région, était le russe. Le russe était ainsi la langue de l'administration, de la justice, de l'Église et de l'école. Le komi n'avait alors aucun statut officiel, mais comme la plupart des Komis ne connaissaient pas le russe, les autorités locales étaient obligées de permettre dans une certaine mesure l'usage des dialectes komis. Ainsi le komi pouvait-il être utilisé à l'école au cours de la première année, si l'instituteur le connaissait. De même, bien des annonces officielles étaient traduites en komi. Le komi s'écrivait fort peu. Des prêtres d'origine komie avaient traduit dans leur langue maternelle un peu de littérature ecclésiastique orthodoxe. Des savants avaient établi les premiers dictionnaires et les premières grammaires. Il n'existait guère à l'époque de langue littéraire komie homogène, les textes étaient écrits en différents dialectes et chacun notait la langue comme il le jugeait bon. L'opinion publique russe avisée était d'avis que les Komis n'allaient pas tarder à se fondre dans la communauté russe et que leur langue était vouée à disparaître. C'était également l'objectif de la politique nationale de l'époque – pour autant qu'elle s'intéressât aux Komis en particulier.

Or le milieu du XIX^e^ siècle avait vu apparaître les premiers intellectuels komis porteurs d'une idéologie nationale (principalement Georgij Lytkin et Ivan Kuratov). Ils n'entendaient pas se résigner à voir leur langue maternelle disparaître et se mirent à agir pour la préserver.

Avec leurs poèmes en langue komie, ils essayèrent de jeter les bases d'une littérature komie. À l'époque, publier ces poèmes n'était pas simple, car le pouvoir tsariste considérait qu'une littérature komie n'avait pas d'utilité. Certains poèmes de Kuratov parurent dans la presse russophone et ils y étaient présentés comme

des œuvres de folklore. Mais la plus grande partie de son œuvre resta à l'état de manuscrit, elle fut oubliée pour n'être redécouverte qu'au XX^e^ siècle. Il n'y avait pas non plus de presse en langue komie. La principale forme d'existence légale de l'écrit en komi était la littérature ecclésiastique orthodoxe. Georgij Lytkin utilisa ce canal très efficacement pour développer la langue littéraire komie. Dans ses moments de loisir, il traduisait des textes religieux en komi et beaucoup de ses traductions parurent avec l'aval des autorités ecclésiastiques. Lytkin utilisait les dialectes zyriènes et permiaks de manière à aller dans le sens d'une langue littéraire commune, qu'il avait comme objectif à plus long terme de créer. Les autorités politiques ne partageaient pas cet objectif et ses tentatives de diffusion de ses livres et de ses idées dans les écoles se heurtèrent à la ferme opposition du ministère de l'éducation. Mais pour une nouvelle génération d'intellectuels imprégnés d'idéologie nationale, l'héritage de Lytkin et de Kuratov sera d'une importance inestimable.

LES ANNÉES 1920 ET 1930

Les bolcheviks qui avaient pris le pouvoir en Russie en octobre 1917 s'opposèrent d'emblée à l'ancien régime, entre autres sur les questions de politique nationale. La Russie tsariste apparaissait comme la prison des peuples, où les populations non russes étaient rudement oppressées et russifiées. C'est pourquoi, d'après les bolcheviks, beaucoup de peuples non russes, dont les Komis, étaient en retard sur les Russes dans leur développement et le nouveau pouvoir avait pour mission de liquider ce retard rapidement. Les leaders bolcheviks (Lénine, Staline) étaient d'avis que le meilleur moyen de liquider le retard économique et culturel des peuples non russes était d'associer les intellectuels à l'entreprise et d'utiliser les langues vernaculaires. Les plus influentes de ces communautés obtinrent une autonomie territoriale. C'est en 1921 que vit le jour l'*oblast'* autonome komie (zyriène). Une grande partie des intellectuels komis suivit les bolcheviks, en qui ils voyaient la possibilité de réaliser leurs aspirations sociales et de promotion du peuple komi. En même temps, on vit émerger un

groupe très actif de communistes très attachés aux intérêts des Komis. Après la Guerre civile, le pays était appauvri, mais les intellectuels se mirent à œuvrer pour le développement de leur petit peuple et de leur langue avec beaucoup d'enthousiasme et fort efficacement. Une langue littéraire fut bientôt mise en place sous la direction de Vasilij Molodcov : son écriture était fondée principalement sur l'alphabet cyrillique, mais des lettres latines étaient également utilisées. D'emblée, de nombreux manuels furent publiés et le komi devint langue d'enseignement dans les écoles primaires. L'introduction du komi dans les lycées fut plus difficile et prit davantage de temps, parce que le pays manquait d'enseignants. Une presse komie vit le jour – avec des journaux et des revues. Des écrivains se mirent à écrire, créant une littérature et un théâtre en langue komie.

D'après le recensement de 1926, les Komis représentaient 92 % de la population de leur territoire autonome. L'*oblast'* autonome komie avait deux langues officielles : le komi et le russe. Dans la deuxième moitié des années 1920, on commença à organiser le passage au komi du travail des organes de gestion locale. La tâche n'était pas facile, bien que la grande majorité des responsables locaux et des fonctionnaires fussent komis. Le fait est que la population n'était pas encore totalement alphabétisée et ceux qui avaient reçu une instruction à l'époque de l'ancien régime l'étaient uniquement en russe. Grâce à l'enthousiasme des communistes komis et des intellectuels, il fut possible de faire en sorte, à l'aide de cours de langue et de matériaux d'enseignement, que la langue de la justice et du maintien de l'ordre devienne le komi, de même que celle des organes représentatifs et exécutifs. Pour les Komis d'aujourd'hui, cela peut sembler une utopie, mais à l'époque la promotion active des langues locales autres que le russe était une part de la politique nationale des autorités centrales (*korenizatsija*, indigénisation). En résumé, on peut dire que, dans les années 1920-1930, le komi fonctionnait effectivement comme langue officielle.

Or dans les années 1930, le climat politique en URSS allait devenir peu favorable aux aspirations des communistes komis et, dans la deuxième moitié des années 1930, les intellectuels furent frappés par une vague de répressions. Bien des communistes qui avaient occupé des postes à haute responsabilité, ainsi que des

écrivains et des enseignants komis périrent au *GULag*. Mais sur le principe, la politique nationale et linguistique n'avait pas changé. Le komi restait langue d'enseignement dans les écoles (surtout primaires) et le nombre de livres publiés en komi était supérieur à ce qui se publie à l'heure actuelle. En 1936, le niveau d'autonomie des Komis fut élevé d'un cran, l'*oblast'* autonome devint République socialiste soviétique autonome. Mais la première constitution (1937) ne mentionne plus le komi comme langue officielle. La consolidation du komi comme langue littéraire fut également gênée par les réformes de l'alphabet de la fin des années 1930. Pour commencer, le komi passa à l'alphabet latin dans le cadre d'une campagne de latinisation, puis, quelques années plus tard, à l'alphabet cyrillique[1]. Les changements brutaux d'alphabet furent accompagnés de la destruction massive des ouvrages antérieurement publiés et devenus inutiles. Ceux qui protestaient contre les réformes de l'alphabet risquaient le *GULag*.

C'est dans la deuxième moitié des années 1930 que commença également une exploitation industrielle intense du pays komi – mines de charbon, industries du bois et du papier, exploitation pétrolière, construction de voies ferrées), accompagnée d'un abondant flux migratoire de main-d'œuvre surtout russophone. En même temps, l'idéologie soviétique se mit à glorifier le « grand peuple russe » et le rôle dirigeant de la langue russe en Union soviétique.

APRÈS LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

La réforme administrative menée à bien en Union soviétique en 1958-1959 remit en cause le principe selon lequel les enfants devaient recevoir une formation élémentaire dans leur langue maternelle. Désormais, la langue de l'enseignement était laissée au choix des parents et les nouvelles orientations de la politique nationale soviétique (le rapprochement *sbliženie* et la fusion

[1] Pour plus de détails, cf. en français dans les *Études finno-ougriennes*, Toulouze 1997 (NdR).

slijanie) ont fait que l'enseignement est passé progressivement au russe pour beaucoup de peuples non russes (dont les Komis). Aujourd'hui, on ne trouve plus le komi dans les écoles qu'en tant que matière parmi d'autres, et tous les enfants komis ne l'étudient pas, loin de là. La publication de littérature en komi a elle aussi reculé, et l'édition de livres en komi a considérablement baissé si on la compare à celle d'avant-guerre. Aujourd'hui, les Komis ne représentent plus qu'un quart de la population de la République éponyme[2]. Souvent, les immigrants, de langue russe, avaient à l'égard des Komis et de leur langue une attitude hautaine voire hostile, attitudes qui se rencontrent aujourd'hui encore. Depuis la fin des années 1930, le prestige du komi a baissé aux yeux des Komis eux-mêmes. En ville, bien des Komis préfèrent parler exclusivement russe à leurs enfants, car ils voient le komi comme inutile voire nuisible dans leur vie future. Or la langue est l'unique marqueur social collectif qui distingue les Komis des Russes. L'assimilation (russification) est relativement facile pour les Komis – il leur suffit de changer de langue. La culture, la religion, le type physique ne posent aucun problème. Beaucoup de Komis d'aujourd'hui ne parlent pas komi ou le parlent mal. Ils continuent à se considérer comme Komis par une certaine inertie liée aux origines, qui est probablement vouée à disparaître à la prochaine génération. Dans les rues des villes du pays komi, on n'entend guère parler komi, alors que dans beaucoup de villages la langue perdure. Surtout en tant que langue orale. À l'écrit, elle ne fonctionne plus correctement. La plupart des Komis préfèrent écrire et lire en russe. Certes, la langue komie a toujours, en République komie, le statut de langue officielle à égalité avec le russe, mais il s'agit d'un statut plutôt formel. En réalité, la vie publique en pays komi est dominée de nouveau par le russe. En même temps, on peut affirmer que la position du komi est aujourd'hui nettement meilleure que celle de bien d'autres langues finno-ougriennes de Russie – elle est meilleure que celle du

[2] Ce chiffre est issu des recensements, seule donnée statistique dont nous disposions. Il ne représente donc que les citoyens qui se déclarent « Komis » *avant tout* (NdR).

mordve, du carélien ou du permiak, sans parler des langues ayant moins de locuteurs. Le statut du komi ressemble considérablement à celui de l'oudmourte ou du mari.

BIBLIOGRAPHIE

CYPANOV, Evgenii, 2001, « Language and Ethnic Mobilization among the Komi in the Post-Soviet Period », *Nationalities Papers*, Vol. 29, No. 1, pp. 109-128.

HISTOIRE 2004 = *История Коми с древнеиших времен до конца XX века*. В двух томах. Сыктывкар: Коми книжное издательство.

JÄÄTS, Indrek, 2005, « Left Outside. Komis and the Il'minskii's system », *Studia Slavica Finlandensia. Tomus XXII Prerevolutionary Kazan: Missionary Education and Study of the Volga Native Peoples.* Helsinki, Venäjän ja Ida-Euroopan Instituutti, pp. 28-50.

JÄÄTS, Indrek, 2009, « Building a State in a State. Drawing of the Borders of Komi (Zyrian) Autonomous *Oblast* in the 1920s », *Anthropological Journal of European Cultures*, Vol. 18, No 1, Spring 2009, pp. 69-89.

JÄÄTS, Indrek, 2009, « The birth of Komi natsionalism: Prelude, 1800-1850s », *Defining Self: Essays on emergent identities in Russia Seventeenth to Nineteenth Centuries*. Compiled and edited by Michael Branch. Helsinki, Finnish Literature Society, pp. 534-558.

JÄÄTS, Indrek, 2009, « The Komi, Ethnic Stereotypes, and Nationalities Policy in Late Imperial Russia », *The Russian Review* 68 (April 2009), pp. 199-220.

LYTKIN 1996 = *Зырянский край при епископах пермских и зырянский язык. Пособие при изучении зырянами русскаго языка*. Составил Г.С.Лыткин, преподаватель С.-Петербургской шестой гимназии. СПб. 1889. (Réédition)

TOULOUZE, Eva, 1997, « Les alphabets des langues finno-ougriennes de Russie et l'expérience de la latinisation », *Études finno-ougriennes* XXIX, pp.47-83.

RÉSUMÉS

Murretest riigikeeleks. Komi (sürjani) keele staatuse muutumine

Artiklis antakse põgus ülevaade sellest, kuidas sai (sürja) komi murretest kirjakeel ning piirkondlik riigikeel. Esimesed rahvuslikult meelestatud komi haritlased hakkasid kohalikest murretest kirjakeelt vormima 19. sajandi II poolel. See polnud lihtne, sest nende püüdlused olid vastuolus Tsaari-Venemaa rahvuspoliitikaga. Olukord muutus peale bolševike võimuletulekut Venemaal (1917). Mitte-vene keelte kirjakeelteks arendamine ning nende sotsiaalsete funktsioonide laiendamine oli osa nõukogude rahvuspoliitikast 1920.-1930. aastatel (*korenizatsiia*). Tänu komi haritlaste ja rahvuskommunistide entusiasmile loodi 1920. aastail tsaariaegsele alusele tuginedes kiiresti ühtne komi kirjakeel. Haridus (eeskätt algharidus) muudeti komikeelseks, anti välja komikeelseid raamatuid, ilmus komikeelne ajakirjandus. Komi Autonoomses Oblastis oli komi keelel, kõrvuti vene keelega, kohaliku riigikeele staatus ning seda kasutati ulatuslikult ka valitsemiskeelena.

1930. aastate lõpul nõukogude rahvuspoliitika muutus. Suur osa senisest komi eliidist saadeti GULAGi. Hakati rõhutama vene rahva ja vene keele juhtivat rolli Nõukogude Liidus. Samas saabus seoses industrialiseerimisega Komimaale massiliselt venekeelset tööjõudu ning tasapisi jäid komid oma asualal vähemusse. Peale II maailmasõda on komi keel sotsiaalsed funktsioonid järkjärgult ahenenud ning keele prestiiž on langenud, ka komide endi silmis. Komi keel ei ole enam õppekeeleks kohalikes koolides. Ta on säilinud vaid õppeainena ja sedagi ei õpi kaugeltki mitte kõik komi lapsed. Komi keele toimimine kirjakeelena on tänapäeval üsna piiratud. Suur osa komidest eelistab kirjakeelena kasutada vene keelt. Vene keele kõrval on komi keelel riigikeele staatus ka tänases Komi Vabariigis, ent see staatus on üsna formaalne. Komimaa avalikus elus domineerib vene keel. Komi keel on säilinud eelkõige kõnekeelena maapiirkondades. Samas on komi keele olukord siiski parem kui paljude teiste soome-ugri keelte olukord tänapäeva Venemaal.

От диалектов к государственному языку. Изменения в статусе коми (зырянского) языка с середины XIX в. до 1930-х гг.

В данной статье кратко дается обзор того, как зырянский диалект коми языка стал литературным, одним из официальных языков региона. Первая коми интеллигенция с этнической чувствитель-

ностью приступила к созданию литературного языка на основе диалектов во второй половине 19 века. Это была непростая задача, ведь их стремления противоречили официальной национальной политике царской России. Ситуация изменилась после захвата власти большевиками в 1917 г. Развитие литературных нерусских языков и расширение их соиальных функций были частью советской национальной политики в 1920-х и 1930-х гг. (коренизация). Благодаря энтузиазму коми интеллигенции и коммунистам литературный язык был создан в 1920-е годы на основе предыдущих попыток. Образование, особенно начальное образование, стало появляться в Коми; книги, газеты и журналы стали публиковаться на коми языке. В Коми автономной области коми языку придали статус официального – как и русскому – и это было широко использовано в повседневной общественной жизни.

Советская национальная политика изменилась в конце 1930-х гг. Значительная часть коми элиты была выслана в ГУЛАГ. Советское правительство поддерживало позиции русского народа и лидирующую роль русского языка в Советском Союзе. В то же время индустриализация привела к прибытию на Коми землю многочисленной русскоговорящей рабочей силы, и коми стали меньшинством на своей собственной территории. После Второй Мировой войны социальные функции были значительно сокращены и престиж языка снизился даже для самих коми. Коми больше не являлся языком образования. Он до сих пор в учебных программах, хотя не все коми дети учат его. Язык также функционирует как литературный язык, но в ограниченной форме: больншинство коми предпочитают писать на русском языке. В Республике Коми коми язык сохранил статус официального, но это носит в основном формальный характер. В общественной жизни доминирует русский язык, и коми в основном сохраняется как язык устного общения в сельской местности. Тем не менее, он еще в лучшем положении, чем некоторые другие финно-угорские языки в современной России.

Сёрнисикасъяссянь канму кывйӧдз. Коми (зыран) кывлӧн статусын вежьӧмъяс XIX нэм шӧрсянь 1930-ӧд воясӧдз

Тайӧ статьяын дженьыда видлавсьӧ, кыдзи коми кывлӧн зыран сёрнисикас лоис литературнӧйӧн, регионын канму кывъясысь ӧтиӧн. Медводдза коми интеллигенция сьӧлӧмсянь босьтчис лӧсьӧдны литературнӧй кыв сёрнисикасъяс подув вылын 19 нэмся мӧд юкӧнын. Тайӧ вӧлі сьӧкыда олӧмӧ пӧртана мог, сы вӧсна мый налӧн

водзмöстчöмъясыс паныд мунiсны сардырся Россиялöн официальнöй национальнöй политикалы. Ситуацияыс вежсис большевикъясöн 1917 воын власьт босьтöм бöрын. Абу роч литературнöй кывъяс сöвмöдöм да налысь социальнöй уджмогъяс паськöдöм вöлi советскöй национальнöй политикалöн юкöнöн 1920 -öд да 1930-öд воясö (коренизация). Коми интеллигенциялöн да коммунистъяслöн зiльлун отсöгöн литературнöй кыв лои лöсьöдöма 1920-öд воясын воддза пондылöмъяс вылö мыджсьöмöн. Велöдöм, торйöн нин медводдза классъясын велöдöм, кутiс сöвмыны Комиын; небöгъяс, газетъяс да журналъяс кутiсны йöзöдны комиöн. Коми автономнöй областьтын коми кывлы сетiсны официальнöй, канму статус – кыдз и роч кывлы – и тайöн паськыда вöдитчисны быдлунъя йöзкотыр олöмын.

Советскöй национальнöй политика вежсис 1930-öд вояс помын. Коми элиталöн ыджыдджык юкöныс вöлi мöдöдöма ГУЛАГö. Советскöй правительство сулаliс роч войтыр дор да Советскöй Союзын роч кывлöн медся тöдчана ин дор. Тайö жö кадö индустриализация вöсна Коми муö воис уна роч кывъя уджалысь, да комияс лоисны ас му вылын этша лыда войтырöн. Мöд Мировöй война бöрын коми кывлöн социальнöй уджмогъясыс тöдчымöна векнялiсны да кывлöн коланлуныс ичöтмис весиг аслыныс комияслы. Коми кыв эз ло велöдан кывйöн. Сiйö öниöдз велöдчан уджтасъясын, кöть оз став коми челядьыс велöд сiйöс. Кывйыс лоö литературнöйöн, но дзескöдöм формаын: унджык комиыс гижöны роч кывйöн. Коми Республикаын коми кыв колис канму кывйöн, но ёнджыкасö сöмын формальнöя. Йöзкотыр олöмын вевтыртö роч кыв, а коми ёнджыкасö кольö сиктса инъясын вомгора сёрнитан кывйöн. Но сы вылö видзöдтöг, сылöн бурджык положениеыс öнiя Россияса öткымын мукöд финн-угор кыв серти.

Bibliothèque finno-ougrienne N°18
Les Komis

Marina FEDINA

REFLETS DE LA MENTALITÉ DES KOMIS ET DE LEURS REPRÉSENTATIONS TRADITIONNELLES DANS LA LANGUE

Chaque langue ethnique est indissolublement liée à l'histoire et à la perception du monde du peuple qui en est porteur, c'est le moyen essentiel d'expression des sentiments, des valeurs morales du peuple. Voilà pourquoi il est si important de regarder les phénomènes linguistiques non seulement en soi mais également en lien étroit avec les représentations traditionnelles, résultats d'une évolution séculaire. Dans cet article, j'essaye de démontrer cette position sur la base de quelques exemples empruntés à divers domaines de la langue komie : l'anthroponymie, qui reflète les liens de familles dans la communauté, les verbes de mouvement, qui illustrent la vision du monde dynamique de chaque peuple, font partie du fonds lexical de base de toutes les langues et remontent à la protolangue, reflétant la conception qu'a chaque peuple du mouvement et de l'orientation dans l'espace. Je m'arrêterai également sur les notions abstraites, notamment celles qui expriment les émotions humaines, sur le redoublement, une formule structurelle fixe, et notamment avec ses évolutions dans le temps, le changement de son rôle. Les répétitions les plus intéressantes sur ce plan sont les répétitions rimées. Les exemples komis seront rendus plus transparents par la comparaison avec des exemples tirés d'autres langues.

Toute langue vernaculaire est indissolublement liée à l'histoire et à la vision du monde du peuple qui la parle ; elle représente le principal mode d'expression de ses émotions, de ses valeurs éthiques et « aucune autre manifestation d'ethnicité, aucune autre constante n'est en mesure de rivaliser avec elle en perfection, en universalité, et rien ne sert aussi bien de support à tout ce qui a caractérisé le peuple concerné au cours des siècles voire des millénaires » (Tarlanov 1995, p. 7). C'est pourquoi il est important d'examiner les phénomènes linguistiques non seulement en soi,

mais en lien étroit avec les représentations traditionnelles, séculaires de leurs locuteurs. C'est cet axiome que j'entends démontrer à l'aide de quelques exemples empruntés à la langue komie et à certains de ses domaines.

Le système anthroponymique de la langue reflète les liens de parenté existant dans la communauté qui la parle. En komi, le nom traditionnel, nom de « clan », consiste en une énumération de noms d'ancêtres, seul le dernier désignant la personne elle-même :

> *Вань Педöр Васьтрöш* = Trophime fils de Basile, fils de Théodore, fils de Jean.

Plus le nom de « clan » est long, plus son porteur est respecté, puisque, comme le fait noter Kallistrat Žakov, « tout Zyriène qui se respecte, comme tout noble russe, doit connaître ses ancêtres jusqu'à la septième génération ». Mais dans la société contemporaine (notamment dans la société rurale) le nom complet ne s'utilise que dans des circonstances particulièrement solennelles, alors que le nom employé dans la vie quotidienne se compose en général de deux, plus rarement de trois, éléments. Il faut noter un fait particulièrement intéressant : le nom de clan peut contenir des noms d'ancêtres femmes si leur statut et leur reconnaissance sociale étaient supérieurs à ceux des hommes de la même génération, ou bien au cas où la famille n'aurait pas été complète.

Par ailleurs, en komi, ce nom ne comprend pas de nom de famille, qui est obligatoire dans un nom russe officiel. Rappelons, à titre de comparaison, que les noms finnois ne comportent pas de patronyme, alors que les noms turcs reflètent le statut social de la personne.

La vision dynamique du monde de chaque peuple se reflète avant tout dans les verbes de mouvement. Ceux-ci font partie du fonds lexical de base de toute langue et remontent à des formes de la protolangue, exprimant la perception de l'orientation et du mouvement dans l'espace. En komi, les principaux verbes de mouvement sont *lokny* et *munny* « aller », qui permettent de noter la direction du mouvement, par exemple : *lokny gortö* « arriver à la maison », *munny gortö* « aller à la maison (en partant d'ailleurs) »,

mais, contrairement au russe, ils ne font pas référence au moyen du déplacement, par exemple : *munny podön* « aller à pied » et *munny mašinaön* « aller en voiture ». À titre de comparaison, « en exprimant l'idée de mouvement, le russe met l'accent sur le moyen de déplacement, alors que le français exprime prioritairement la direction du déplacement : *Listnickij pošel na vtoroj ètaž* (Šolohov) – Listnickij monta au premier » (Gak, 2000, p. 49). Dans ce cas, la traduction komie sera plus proche de l'approche française : *Listnickij kajis möd sudtaö*, où ce qui est actualisé, c'est le mouvement vers le haut.

Prenons encore un exemple dans une couche plus récente du lexique, c'est-à-dire parmi les lexèmes exprimant des concepts abstraits, notamment les émotions humaines. Par exemple, la notion d'amour en komi est rendue par deux mots *muslun* et *raďejtćöm*. Le premier est un mot ancien, le deuxième est un emprunt à l'ancien russe, au verbe *radet'* qui veut dire « vouloir, désirer ». Ils se distinguent par leur contenu et par leur combinatoire. Le mot *muslun* provient de *mus* « foie ». En komi, les termes dérivés de ce lexème s'emploient pour rendre compte d'émotions profondes : *musa* « cher, bien aimé », *mustöm* « non aimé », *musukaśny* « éprouver un amour réciproque, spirituellement et physiquement » *mus zyrtny* est un phraséologisme « ennuyer fortement ». La langue montre que le mot *mus* pour les Komis s'identifie avec l'organe qui, chez l'homme, élabore l'énergie vitale, le sang ; ainsi la vision komie se distingue-t-elle de la vision russe, qui accorde cette fonction au cœur.

Un autre trait caractéristique du komi est la présence de divers types de répétitions. La répétition, qui existe dans toutes les langues comme l'un des principaux mécanismes de développement d'une idée, se présente de manière particulière et originale dans chaque système linguistique, et se trouve en rapport étroit avec la perception et la vision du monde de ses locuteurs. La répétition en tant que formule structurelle est fort stable, alors que ses fonctions changent et évoluent au cours des temps. Les types les plus intéressants de répétitions de ce point de vue sont les répétitions rimées. On trouve des doubles mots rimés pratiquement dans toutes les langues du monde, bien qu'ils se distinguent de par leur structure phonétique et les fonctions qu'ils remplissent ; par

exemple : en français, *pêle-mêle* ; en allemand, *kuddel-muddel* « *kogel'-mogel'* », jaune d'œuf battu au sucre ; en russe, *nacija-macija, tancy-mancy* ; en oudmourte, *kylem-mylem* « les restes » ; en komi permiak, *ćižu-vižu* « une femme qui parle fort » ; en komi, *kaľa-maľa* « une bavarde, une pipelette », *ćirći-birći* « une coquette », *örly-görly* « un homme grand, un escogriffe » etc.

En komi, le nombre de répétitions est exceptionnellement élevé, surtout dans la langue orale. L'analyse de plus de mille constructions sur le thème de l'homme montre qu'il s'agit la plupart du temps de termes où la dénomination s'accompagne étroitement d'éléments connotatifs. De plus, dans l'opposition universelle +/– (le sien et l'autre, la norme et le rejet de la norme), la majorité absolue de ces termes exprime une appréciation négative. Quelqu'un qui est vu comme enfreignant les normes est désigné par les caractéristiques suivantes : bavard, cancanier, fainéant, menteur, frivole, inutile, décadent, veule, passif, etc. Il faut noter la multiplicité de mots divers signifiant « bavard, radoteur, fanfaron » et « échevelé, hirsute, les cheveux en désordre ». Par nature, les Komis sont plutôt laconiques, estimant, à juste titre, que « *kön una śorńi, sen ečadžyk udž* » (plus on parle, moins on fait) et que « *kyv bertömnad kynömyd oz pöt* » (la parlote ne nourrit pas). Le rude milieu de vie du Nord impose la réserve sur le plan affectif comme sur celui de l'expression. De plus, il est bien connu que, dans les représentations komies traditionnelles (Konakov 1996, p. 130), le trait défini par « échevelé, hirsute, les cheveux en désordre » renvoie à des forces étrangères, méchantes et hostiles à l'homme – esprits de l'eau, de la forêt, diables etc. Parmi les actes désignés par une expression double rimée prévalent les actes de parole et ceux qui détruisent et opèrent physiquement sur un sujet – comme jeter un charme, être inconstant dans ses décisions, se quereller etc.

Les désignations d'actes divergeant des normes acceptées d'usage de la parole (bavardage, chuchotements, commérages, usage de lexique vulgaire) et la désignation de l'acte lui-même par ce procédé sont révélatrices. Ce qui est en cause, ce n'est pas l'importance du discours pour l'homme, mais le fait que pour les Komis, cette importance est accrue par les possibilités concrètes d'effets indésirables de la parole sur l'homme (par l'intermédiaire

de la puissance magique de celle-ci) et de protection par rapport à ceux-là, dans la mesure où chaque parole a sa matérialité, elle a du poids. Les Komis, à la différence d'autres peuples chrétiens, considéraient et considèrent toujours l'usage de jurons comme un moyen particulièrement efficace de protection contre les forces de l'au-delà, une sorte d'apotropée verbale. Par exemple, lors de travaux de terrain, des Komis âgés ont expliqué la rareté des rencontres avec des forces surnaturelles à l'heure actuelle par les abus de langage grossier par la jeunesse. Le fait de collecter des restes de nourriture, ou de ramasser des objets derrière quelqu'un était également un acte non anodin : les restes de nourriture ou les objets que quelqu'un laisse derrière soi sont porteurs d'une parcelle de leur possesseur, et par leur intermédiaire il est également possible d'opérer directement et efficacement. C'est pourquoi les personnes qui ramassaient ce que quelqu'un d'autre avait laissé ont toujours été mal acceptées par les Komis. Les Komis étaient également opposés à toute action physique sur une autre personne : il convient ici d'évoquer les principes éthiques d'éducation des enfants, lesquels étaient très tôt, dans la mesure de leurs moyens, associés au travail de la famille, et traités de manière similaire aux adultes, sans favoritisme ni gâteries ; il faut également mentionner l'extrême rareté des châtiments corporels, dont témoignent bien des proverbes comme « *Ćeľaďtö kolö burön veləndy, ľokön ńemtor on bośt* » (Les enfants doivent être instruits avec gentillesse, on n'obtient rien en criant ou en levant la main sur eux). Il faut noter ici les dénominations des actions visant à détruire ou à abîmer quelque chose, qui sont vues d'une part comme l'anéantissement des résultats d'un travail difficile et méticuleux, et d'autre part comme une violence exercée contre le milieu environnant, vivant ou non. Or, nous savons bien que chez les Komis, l'environnement était dans son ensemble animé, il était habité par bien des êtres dotés de raison, entre autres par des esprits. Relevons le sous-groupe bien particulier des dénominations des phénomènes surnaturels vus comme partie intégrante de l'environnement : « dans la vision du monde traditionnelle de différents peuples du monde existait une conception mythologique d'après laquelle à côté du monde réel sur terre, il y en avait un autre, situé dans un continuum spatio-temporel, habité par une foule d'esprits de toute sorte. Chez

les différents peuples, chaque système d'êtres surnaturels avait ses traits propres, mais de manière générale le monde des esprits représentait une réalité non moins objective que le monde terrestre ordinaire. Ces univers existaient parallèlement, chacun avait ses lois propres, mais en même temps ils étaient interpénétrables » (Konakov 1996, p. 63). Il est bien connu que l'organisation traditionnelle de l'univers chez les Komis était tripartite : le monde supérieur, celui des forces supérieures, le monde du milieu, celui des gens, et le monde d'en bas, celui des forces démoniaques inférieures dans la hiérarchie. Notons l'usage de termes neutres pour désigner les esprits « bienveillants », autrement dit ceux du monde d'en haut (*olyśa, suśedko*, esprits de la maison ; *vasa*, esprit de l'eau ; *vörsa*, esprit de la forêt), alors que les esprits mauvais, hostiles à l'homme et agissant délibérément contre lui, les forces du monde d'en bas, sont désignés par un hendiadys, par exemple : *Kokľa-mokľa*, un esprit aux fonctions obscures, habitant dans la forêt dans les huttes de chasse. Le nom de cet esprit est glosé par les auteurs de la *Mythologie komie* par « être aux grandes pattes tordues » et ils le comparent avec d'autres noms d'esprits : *ćukľa-mukľa*, *ćukyľ-mukyľ* « tordu, borgne », et aussi *dži makľa* (personnage de chansons pour enfants). « Il s'agit peut-être d'un emprunt au russe. Cf, p.ex, Vologda *hohla, hohla-mohrja, hohla-mahrja* – esprit méchant, dont on menaçait les enfants < russe. *mohor* – touffe de laine, de plumes ; *hohol* – touffe de laine, de poils, de plumes sur la tête ; *hohlik* – diable, démon, impur » (Mifologija 1999, p. 198) ; *Virök-varök* oud/. – diable, démon; *Kuťi-koťi* VV.– méchant esprit de Noël ; *Kuťi-muťi* NV.– méchant esprit de Noël, « dangereux surtout pour les enfants, mais aussi pour les adultes » (Mifologija 1999, p. 219) ; etc. Dans ce cas, il est possible que la langue komie ait utilisé consciemment des constructions doubles en tant que signe de refus de la norme, en tant que signe de danger.

Ainsi, ces exemples montrent les liens entre la langue, la culture traditionnelle, la vision du monde et le mode de pensée des Komis. Tout ce qui entoure l'homme (le réel et le non réel) se trouve reflété dans la langue : la vision du monde linguistique de chaque peuple reflète son univers mental. J'espère avoir réussi à montrer ici une toute petite partie de la spécificité culturelle et linguistique des Komis.

BIBLIOGRAPHIE

GAK 2000 = Гак В.Г., « Русская динамическая языковая картина мира », *Русский язык сегодня*, М.

KONAKOV 1996 = Конаков Н.Д, *Традиционное мировоззрение народов коми: окружающий мир, пространство и время,* Сыктывкар.

MIFOLOGIJA 1999 = *Мифология коми Энциклопедия*. М.

TARLANOV 1995 = Тарланов З.К., « Этнический язык и этническое видение мира », *Язык и этнический менталитет*, Петрозаводск, pp. 3-12.

RÉSUMÉS

Отражение в коми языке менталитета и традиционных представлений народа коми

Любой этнический язык неразрывно связан с историей и мироощущением этноса, он является основным средством выражения чувств, моральных ценностей народа, поэтому так важно рассматривать языковые явления не столько сами по себе, сколько в их неразрывной связи с традиционными, веками сложившимися представлениями народа. В данной статье предпринята попытка демонстрации данного положения на нескольких примерах из разных областей коми языка: антропонимики, которая отображает существенные родовые связи в данном человеческом сообществе; глаголов движения, которые отображают динамическую ментальную картину мира каждого народа, входят в основной словарный фонд любого языка и восходят к формам праязыка, отражая восприятие данным народом понятий динамики и ориентации в пространстве; абстрактных понятий, в том числе выражающих эмоции человека; и редупликации, структурная формула которой весьма устойчива, в то время как ее функции с течением времени изменяются, модифицируются. Наиболее интересными в этом отношении являются рифмованные повторы. Для наглядности примеры из коми языка сопоставлены с примерами из других языков.

Коми кывйын коми йӧзлӧн мӧвпалансям да традиционнӧй видзӧдласъяс петкӧдчӧм

Быд этническӧй кыв зэв топыда йитчӧма этнослӧн историяӧн да аскылӧмӧн, сійӧ лоӧ войтырлысь сьӧлӧмкылӧмъяс да мораль петкӧдлан шӧр средствоӧн, та вӧсна зэв тӧдчанаӧн да коланаӧн лоӧ видлавны кыв явлениеяссӧ абу торйӧн, а войтырлӧн традиционнӧй, нэмъясӧн лоӧм видзӧдласъяскӧд ӧтвылысь. Уджын петкӧдлӧма коми кывлысь да коми йӧзлӧн мӧвпалансямлысь да традиционнӧй видзӧдласъяслысь йитӧдсӧ разнӧй тшупӧда видлӧгъяс вылын: антропонимикаын, кӧні петкӧдчӧны войтыр котырын тӧдчана да медматыс рӧдвуж йитӧдъясыс; ветлан-мунан кадакывъясын, кодъяс петкӧдлӧны быд войтырлысь аслыссяма мирлысь динамическӧй ментальнӧй серпассӧ, пыröны шӧр кыв фондӧ да лоӧны подув кыв формаясӧн; абстрактнӧй понятиеясын, на лыдын и мортлысь сьӧлӧмкылӧмъяс петкӧдлӧмын; да кыкпӧвстаалӧмъясын, тэчасыс кодъяслӧн зумыд, а функцияяыс вежсьӧны кад, олӧм да мортлӧн вежӧртӧм вежсьӧмкӧд тшӧтш. На пиын медся интереснӧйӧн лоӧны муртӧса кыкпӧвстаалӧмъяс. Коми кывйысь видлӧгъясыс орччӧдӧма муköд кывъясысь босьтӧм видлӧгъяскӧд.

ORALITÉ ET LITTÉRATURE

Bibliothèque finno-ougrienne N°18
Les Komis

Nikolaj Ivanovič NADEŽDIN

LA POÉSIE POPULAIRE DES ZYRIÈNES (1839)

Nikolaj Ivanovič Nadeždin (1804-1856), ami de Pouchkine, était le rédacteur en chef de la revue moscovite Le Télescope *lorsque celle-ci publia, dans son numéro 15 d'octobre 1836, les* Lettres philosophiques *de Čaadaev, qui provoquèrent un énorme scandale. Pouchkine lui-même en fut choqué. Čaadaev, déclaré fou par Nicolas I^er^, fut interné et gardé sous surveillance médicale. Nadeždin fut envoyé en exil à Ust'-Sysol'sk, principale ville du pays komi, où il demeura de 1836 à 1838, découvrant ce peuple fort peu connu sinon complètement ignoré de ses contemporains. En 1838, à la suite de démarches d'amis influents, il fut amnistié. Dès son retour, il publia cet article dans la revue* Utrennjaja zarja *(*L'Aube [du matin]*).*

Né à Nižnij Beloomut dans une famille d'ecclésiastiques, Nadeždin entre d'abord au séminaire de Rjazan', puis à l'Académie spirituelle de Moscou. En 1824, de retour à Rjazan', il enseigne au séminaire de cette ville la littérature, le latin et l'allemand. En 1826, il est précepteur chez la noble famille des Samarin à Moscou, signe des articles critiques, des vers et des œuvres romanesques dans Le Messager de l'Europe*. En 1830, il présente une thèse en latin sur la poésie romantique et est nommé professeur à l'Université. C'est en 1831 qu'il fonde avec Belinskij* Le Télescope*. Surtout philosophe, dans les premiers temps très influencé, comme une grande partie de l'intelligentsia russe de l'époque, par Schelling, mais aussi ethnographe, historien, géographe et linguiste, ses compétences seront utilisées largement à son retour d'exil, d'abord à Odessa où l'invite son ami Knjaževič (*Almanach d'Odessa*) avec lequel il visite les Balkans (dans* La force de la liberté. Souvenirs d'un voyageur*, il combat l'idée de panslavisme, très à la mode à l'époque en Russie, en faisant observer que la plupart des peuples slaves des Balkans vivent très paisiblement au sein de l'empire austro-hongrois), ensuite au Ministère des Affaires intérieures dont il dirigera la Revue (géographie, ethnographie, statistique) de 1843 à sa mort. Il est en particulier chargé*

d'une enquête sur les minorités religieuses de l'Empire russe et des pays limitrophes[1].

« Quoi, de quoi parlez-vous ? – La poésie ? de qui ? – pardon – répétez, je vous prie !

– Des Zyriènes, Messieurs, des Zyriènes.

– Les Zyriènes ? Et qui sont ces bêtes-là ? S'agit-il des sauvages que les frères Lander viennent de découvrir aux sources du Niger, ou des enfants trouvés du capitaine Ross sur la terre baptisée Brasserie de Londres ?[2]

– Il n'en est rien. Ne vous donnez pas la peine d'aller si loin : les Zyriènes sont des gens de chez nous, nos compatriotes. Ils sont compris dans les bornes de l'immense empire russe, composé de trente pays, habité par trente peuples. Ce sont nos frères, non frères de sang, certes, mais demi-frères, et cette demi-parenté est très ancienne, elle remonte à presque 400 ans. Les Zyriènes étaient les vassaux de Moscou à l'époque où Moscou payait tribut aux Tatares. Moscou leur envoyait, à plus de mille verstes, des intendants et des percepteurs, tandis qu'à l'opposé, à 70 verstes de

---

[1] Le département d'ethnographie de la Société impériale de géographie fondée par Dal', l'auteur du célèbre dictionnaire de la langue russe, fit distribuer dans les différents gouvernements « plus de 7 000 exemplaires d'un programme établi par Nikolaj Ivanovič Nadeždin pour la collecte d'informations ethnographiques sur le peuple russe » (Lorraine de Meaux, *La Russie et la tentation de l'Orient*, Fayard, 2010, p. 123).

[2] Richard et John Lander (1804-1834 et 1807-1839), explorateurs anglais, descendirent le Niger jusqu'à son embouchure. John Ross, accompagné de son neveu James Clark Ross, découvrit le 28 mai 1831 le pôle magnétique. Son expédition de 1828 à bord du navire le Victory avait été financée par un brasseur anglais du nom de Felix Booth, passionné, contre les préjugés de l'époque, par l'utilisation de la vapeur pour la navigation, et en l'honneur de qui l'une des terres découvertes fut nommée « presqu'île de Boothia » et une autre « Felix-Harbor » (et non « Terre de la brasserie de Londres »). Au cours des quatre hivers qu'il passa aux environs du pôle, il se lia d'amitié avec les Esquimaux et se familiarisa avec leurs mœurs (NdT).

Moscou, se trouvait la frontière ennemie des Lituaniens. Leur amitié fraternelle se marquait par une constante fidélité aux tsars blancs, attestée par de nombreux diplômes, que, notons-le, les Zyriènes jusqu'à présent n'ont pu lire parce que, dans ces 400 années, non seulement ils n'ont appris ni l'archéologie ni la paléographie mais ne sont même pas arrivés à parler russe.

» Il est étonnant que vous n'ayez jamais entendu parler des Zyriènes. Eux se donnent tant de mal pour nous prouver leur existence, ils nous *mettent en bouche* tant de faits irréfutables qu'aucun Niebuhr[3], à supposer qu'il en ait le goût et l'estomac, n'oserait les considérer comme des mythes. Vous aimez l'alléchant saumon, cette aurore aux doigts de rose, avant-coureur avenant du déjeuner ? Il est pêché pour vous par les Zyriènes. Quelle table digne de ce nom peut se passer des gélinottes parmi lesquelles la première place revient à ce qu'on appelle les *kedrovik*[4] ? Eh bien, les *kedrovik*, ce sont les Zyriènes qui les chassent. Mais le plus scandaleux, c'est que le public des lecteurs ne connaisse pas les Zyriènes. À notre époque, les livres et brochures de Pétersbourg règnent en maîtres sur la lecture, seuls circulent revues et journaux de Pétersbourg. Et qui fabrique ces livres et ces brochures, qui imprime ces journaux et ces revues ? Toujours eux, toujours les Zyriènes…

– Ta, ta, ta. Voilà bien de grands personnages. L'imprimerie – ce sont toujours les Zyriènes !… Nous comprenons ce sarcasme fielleux. Mais parlons sans détours rhétoriques. Certes nous avons en littérature style et langue variés ; toutes sortes de peuples en suffisance, mais tout est avéré, à part vos Zyriènes. Mais comment les Zyriènes peuvent-ils écrire et imprimer puisque, d'après vos propres mots, ils ne savent pas du tout le russe ?

– Il n'y a là aucune impossibilité… D'ailleurs les Zyriènes n'écrivent pas, ils se contentent d'*imprimer*…

---

[3] Niebuhr (Barthold Georg, 1776-1831), historien allemand, auteur d'une grande *Histoire Romaine*, modèle reconnu de critique historique (NdT).

[4] Les *kedrovik* sont un genre de gélinottes qui vivent dans les forêts de cèdres (*kedr*) (NdT).

– Mais encore ?

– Les Zyriènes impriment, c'est-à-dire font marcher des machines d'où sortent des feuilles et des feuillets imprimés. Dans les ateliers typographiques de Pétersbourg ce sont les meilleurs imprimeurs. Et pour cela point n'est besoin de savoir lire et écrire, c'est même plutôt nuisible. Un curieux peut s'oublier à lire ce qu'il imprime, et la main d'un autre, plus consciencieux, va trembler après la lecture – mais la feuille ne sortira pas à temps…

– Ah ! ça, c'est une autre affaire ! Mais, il me semble que vous vouliez parler de poésie…

– Justement, de poésie, et de poésie non imprimée, et même non écrite, d'une poésie qui n'est pas liée à la lecture, qui n'est pas vendue en librairie, qu'on n'achète pas dans les revues, mais pour cela n'est pas livresque, n'est pas le produit, à la sueur du front, d'une inspiration forcée, n'est pas faite de phrases saisies au vol, sonores mais plates, fruit complaisant d'un caprice passager ; une poésie simple, affranchie des règles, naturelle, qui n'a ni raideur scolaire, ni coquetterie de salon, ni perruque classique, ni barbiche romantique, et pourtant a de la vie, de l'expression, un charme magique, ensorceleur. Ce qui est le cas, toujours et partout, de la *poésie populaire* ! »

Le plus grand des poètes publiés a dit à juste raison que toute poésie ne peut être pleinement comprise que sur son propre sol. C'est particulièrement juste pour la poésie populaire. Mais je vois votre sourire moqueur. Je vois qu'il dit éloquemment : « Où veut-il nous entraîner ! » Je peux vous assurer qu'il ne m'est pas venu à l'esprit de vous inviter personnellement en pays zyrième. Au contraire, si jamais vous songiez à décider un tel voyage, je vous en dissuaderais. La route est longue, et fort ennuyeuse ! Lors de l'attribution des terres aux différentes races humaines, les Zyriènes reçurent en partage la terre la plus hostile qui soit au monde. Ils vivent au fin fond des régions du nord, au milieu de forêts épaisses, de marais bourbeux, dans des froids à pierre fendre. Nos aïeux, qui certes n'étaient point enfants gâtés de la nature, eux-mêmes enfants du nord et de la nuit, bercés par les tourmentes de neige, considéraient le pays des Zyriènes comme une prison où avaient été enfermés les maudits Gog et Magog, précurseurs de l'Antéchrist. Non ! Dieu vous garde du plaisir d'entendre les chants de la

Philomèle zyriène dans son nid originel. Et pour vous, voici ce que j'ai fait : j'ai entendu une quantité de ces chants et je suis prêt maintenant à en transmettre les échos conservés dans ma mémoire. Je vous demande seulement une attention bienveillante, indulgente.

Donc… Mais d'abord il n'est pas inutile de raconter comment j'en suis arrivé à découvrir la poésie des Zyriènes. De fait ce fut une véritable *découverte*. Si j'avais un peu plus de vanité, je pourrais me prendre pour un petit Christophe Colomb.

Vivant au milieu des Zyriènes, je ne voyais d'autre moyen de m'occuper que d'*étudier* ceux avec qui je vivais. Occupation salutaire qui tenait mon âme dans une activité ininterrompue, inépuisable et infatigable. Grâces soient rendues au destin : elle n'a pas fait de moi un poète ni un philosophe ! Poète – comment aurais-je pu nourrir mon inspiration dans un pays où la nature est sans visage et sans forme, où, sans parler de son développement, elle n'a même pas eu le temps de se former, où on en est encore au troisième jour de la création, où la terre n'a pas tout à fait émergé des eaux, où la végétation constitue encore l'unique luxe de la vie, l'unique touche pittoresque du pinceau divin ? Philosophe – qu'aurais-je pu approfondir, à quoi chercher des causes et trouver des lois, que soumettre aux analyses et conduire à la synthèse ? Je voudrais convoquer ici les plus grands sages de l'Antiquité, les poètes les plus furieux de notre siècle actuel. Le divin Platon et le satanique Byron, je vous assure, seraient devenus fous s'ils n'avaient pris les devants en fuyant les souffrances de cette vie.

Bienvenue à l'*étude* silencieuse et modeste ! J'aurais bien voulu dire « érudition », mais je crains que ce mot aujourd'hui ne soit prématuré… Étudiant les Zyriènes, je me suis rapproché d'eux, avec eux je me suis lié d'amitié. Ils ont constitué pour moi une communauté, toujours plus vivante et donc plus grande et plus vivifiante que la compagnie des livres morts qui fait de nous des livres ambulants. Mais par bonheur cette société n'avait pas les faiblesses habituelles des sociétés vivantes – contrainte, méfiance, raffinement excessif. Peut-être faisaient-ils pour moi une exception, et s'il en est ainsi, je leur suis redevable du titre de savant, titre justement qui dans toute autre société m'aurait anéanti. Le peuple zyriène est merveilleux. Non seulement on ne s'y effraie pas de l'érudition mais on y nourrit à son égard une particulière

vénération. Il est tout à fait vraisemblable que ce soit chez eux le reste d'une ancienne superstition païenne. Les Tchoudes du nord vénéraient tous dans le passé les ours, ces ermites poilus dont les tanières solitaires furent incontestablement le prototype des cabinets de savants reclus. Quoi qu'il en soit, les Zyriènes m'accueillirent avec grande joie, me permirent volontiers de les étudier et se soumirent à mes observations avec une indulgence que n'ont certes pas les héritières de la Fornarina quand elles posent devant les Raphaël qui louent leurs services.

J'organisai mon étude systématiquement : c'est ma faiblesse ! Il va de soi que ma seule source était l'expérience. Je m'en tenais aux faits, aux seuls faits. Ce que je ne pouvais éprouver par mes sens, vérifier par des observations personnelles, je le recevais pour vrai de témoins, mais de témoins dignes de foi, selon toute la rigueur des lois de la critique historique. Je profitais au maximum de l'expérience de trois remarquables connaisseurs de la vie des Zyriènes, qui demeuraient dans la même ville que moi, capitale du pays zyriène : il s'agissait d'un assesseur du *zemstvo*, d'un sacristain de la cathédrale et d'un avoué du district. Le premier, pour les nécessités de son service, parcourait tout le pays zyriène en long et en large, de la Pečora à l'Udora, de l'Ižma à la Luza : c'était pour moi une encyclopédie vivante dans le domaine de la statistique et de la géographie. Le second, à l'exemple de nos ancêtres, exemple malheureusement oublié chez nous, continuait avec tout son zèle les antiques chroniques du pays, remontant au temps de saint Étienne qui instruisit les Zyriènes dans la foi chrétienne : il me procura des renseignements historiques et archéologiques. Enfin le troisième, ne suivant que son inclination intérieure, se plongea dans l'océan encore inexploré de la philologie zyriène et non sans raison se rendit célèbre par la science des mystères les plus secrets de cette langue dans ses dialectes multiples et variés. Autorités, apparemment, suffisantes ! Leur chaleureuse assistance m'a permis de réunir rapidement une riche moisson de faits. Mais pour éviter de m'égarer dans la diversité, je me suis fixé à l'avance un ordre systématique, je me suis constitué des catégories logiques où j'ai rangé suivant leur domaine les faits rassemblés. C'est en effet ce qu'on m'avait appris à l'école. Et comme je ne cherche pas à passer pour un retardé,

endurci dans les préjugés scolastiques, je ne pouvais pourtant en aucune façon m'éloigner de cette méthode, aujourd'hui persécutée avec tant d'acharnement et tombée en disgrâce sous les noms de « spéculation, transcendentalisme, construction logique » etc. Je ne sais pas ce qu'il en adviendra mais, cette fois, elle m'a apporté un profit évident, irrécusable. En remplissant peu à peu ces catégories, je vis avec étonnement que l'une d'elles restait entièrement vide, lacunaire. C'était celle destinée à la poésie des Zyriènes. Rien ne venait la meubler. Finalement je perdis patience.

« Dites-moi, s'il vous plaît, demandai-je tout soucieux à mon assesseur, quand celui-ci vint un jour chez moi prendre une tasse de thé, est-il possible que vous n'ayez pu retrouver aucune trace de poésie chez les Zyriènes ?

– Des traces, répondit-il, visiblement troublé. Nous n'avons reçu aucune prescription des autorités à ce sujet. Mais pardonnez-moi, puis-je me permettre de vous demander de répéter le nom de la personne. Y a-t-il longtemps qu'elle a disparu ?

– Il ne s'agit point d'une personne, continuai-je. Je vous parle de la poésie, – vous entendez ? Il ne peut se faire que les Zyriènes n'aient point eu de poésie !

– De poésie, répéta lentement l'assesseur, reprenant assurance après la première impression. De poésie ? Peut-être, d'après vous – si je peux me permettre – n'est-ce pas le nom qu'on donne à l'épicéa, ou au mélèze…

– Hé non ! encore une fois, ce n'est pas cela, coupai-je avec dépit. Vous ne me comprenez pas ? Est-ce possible ? La poésie, c'est la capacité d'invention, le génie créateur, la faculté d'imaginer… »

Je m'arrêtai à court de mots.

L'assesseur restait pensif.

« Comme il vous plaira, reprit-il enfin en hochant la tête : je connais les Zyriènes comme les dix doigts de la main. J'ai été partout personnellement et aux monts Brusjan et Tölpoz. Et quant à la poésie – c'est bien ainsi que vous avez bien voulu l'appeler ? – j'ose déposer en conscience et sous serment : semblable chose n'existe pas dans le district. »

Voyant qu'on n'arriverait à rien, je m'adressai à l'historiographe et archéologue qui avait l'habitude de courir chez moi après la messe.

« Mon ami, lui dis-je, le lendemain de la conversation avec l'assesseur : toi, au moins, tu comprends certainement ce qu'est la poésie, c'est-à-dire la versification, le poème, la poétique…

– Dieu rend sages les aveugles, répondit le sacristain avec une hautaine humilité, tout en lissant sa large barbe. Bien que je n'aie pas fait mes études au séminaire, j'ai été conduit à certaines sciences par ma propre raison. La poésie – que Dieu me donne mémoire – vient après les syntaxes… et de la poésie elles conduisent à la rhétorique… C'est bien cela, n'est-ce pas ? Notre père le diacre, a été exclu de la poésie – il n'est pas allé plus loin, à cause de son grand-âge et de son inaptitude. De la rhétorique viennent les rhéteurs, et de la poésie les poiëtes[5]…

– Eh bien, oui, c'est cela, c'est tout à fait cela. Je l'interrompis avec plaisir, voyant qu'on était arrivé à quelque chose qui avait un semblant de sens. Dites moi : est-il possible que les Zyriènes n'aient rien de la sorte, de la poiëtique, de la versification.

– Miséricorde ! s'écria-t-il avec un rire méprisant. Voyez-vous, selon un rapport que j'ai fait, c'est un peuple aveugle, obscurantiste, embourbé dans les ténèbres de l'ignorance, des gens installés dans le pays de l'ombre et de la mort. Composer des poèmes ? atteindre la poésie ? Si au moins ils apprenaient par cœur l'alphabet qui a été composé pour eux. Mais non. Rien de tout cela ! C'est en vain qu'a travaillé le juste.

– Pourtant, continuai-je : ils ont bien, par exemple, des contes, des chants…

– Des chants, s'exclama le digne ecclésiastique en fronçant les sourcils. Des chants ! À dire vrai, le peuple pécheur se plaît à divertir le démon par des chansons et des danses, et toutes sortes de bouffonneries sataniques. Comme si c'était notre faute ! Nous ne favorisons pourtant pas la tentation : nous exhortons et nous menaçons et nous interdisons. Les vieillards, il n'y a pas à dire,

[5] Le sacristain emploie ici le vieux terme *piit*, d'où notre orthographe (NdT).

sont dociles, se tiennent à l'écart des assauts du diable ; quant à la jeunesse, impossible d'en venir à bout…

– Ainsi, votre zèle vertueux n'a pas tout détruit ? Il reste encore des chants…

– Hélas, répondit-il avec un soupir navré. L'ennemi du genre humain est puissant. Le mal est diligent, ce n'est pas comme le bien. Voici par exemple ce qui figure chez un de mes chroniqueurs : quelqu'un a transposé en langue zyriène différents versets d'église : on les a chantés dans les monastères, à Votča, à Ul'janovo, sur la Pečora. Où sont-ils aujourd'hui, ces cantiques inspirés par Dieu, qui réconfortaient même les anges ? Tout a péri… La gloutonnerie démoniaque est toujours intacte… »

Un rayon d'espoir illumina mon âme. Je pris congé de l'historiographe et m'en fus directement chez le philosophe-avoué. Lui devait connaître les chants qui avaient tenté le pieux sacristain.

« *Abu* », me répondit-il calmement.

Chez les Zyriènes, *abu* est une particule de négation extraordinairement expressive – c'est un *niet* superlatif – *nietissimo*, selon l'orthographe moderne.

« Est-ce possible, Vonipatij Pilipyč ! continuai-je, déformant son nom chrétien selon la prononciation zyriène pour flatter l'amour propre du philologue qu'envoûtait la "zyrianité". Un peuple si vivant, si joyeux, si mélodieux. Vous-même m'avez vanté ces *jeux* (*igriša*), ces fêtes joyeuses où la jeunesse ne fait que danser et chanter.

– Oui, certes, c'est ainsi, me répondit-il en remuant son tabac dans sa tabatière. Mais en même temps je dois vous avertir que les chants qu'ils chantent ici sont tous russes, complètement russes, en pur dialecte de Russie. Les nôtres n'en comprennent pas un mot mais chantent fort et avec assurance. C'est un phénomène, un véritable phénomène… »

Et il aspira lentement dans son nez une prise de tabac afin de me donner le temps de comprendre toute la force du mot, deux fois répété par lui avec une expression significative.

« Est-il possible qu'il n'y ait rien dans la langue maternelle des Zyriènes ? dans cette langue si belle aux douces sonorités, si riche, si pittoresque ?… »

Et je détachai chaque mot, l'accentuant avec une animation croissante, sachant que chaque accent trouverait un doux écho dans le cœur de l'honorable zyrianophile.

« Il y a des traductions de chansons russes, et des traductions, je peux le dire, réussies. Par exemple, si vous le voulez, je vous lirai en zyriène "Est-ce dans le jardin, dans le verger". J'y ai fait çà et là quelques corrections personnelles. La traduction est en dialecte de la basse Vyčegda ; vous comprendrez… »

J'écoutais machinalement la lecture pour ne pas offenser Vonifatij Filippovič. Il m'expliqua la force expressive de chaque mot et de chaque tournure. Enfin triomphalement il prononça en conclusion : « Vous voyez ! Bien que les Zyriènes n'aient pas leurs propres chants, ce n'est pas un "peuple muet" comme il est dit dans un vieux livre et comme le répète notre annaliste barbu, Karlam Štepanov ! »

C'était le nom du sacristain. L'historiographe et le philologue n'étaient pas d'accord entre eux. Je souris mais revins chez moi tout triste.

La curiosité scientifique, comme tout autre passion, a ses inquiétudes, ses souffrances, ses tourments. L'absence de faits à elle seule ébranlait mon esprit qui avait décidé *a priori* que les Zyriènes devaient avoir une poésie. Comme Ixion, je tournais sur la roue du syllogisme :

> – Tout peuple doit avoir sa poésie
> Les Zyriènes sont un peuple. *Ergo* –
> Les Zyriènes doivent avoir leur poésie

Quelques jours plus tard on m'invita pour une soirée dans une maison amie. J'y vins et asssistai à des *jeux*. Des jeunes filles s'étaient réunies chez leurs amies, les filles des maîtres de maison. Sans cesse elles formaient des rondes tout en chantant. De fait toutes les chansons étaient russes, bien que parmi les chanteuses il y en eût tout au plus deux ou trois qui connussent le russe.

"La civilisation, me disais-je en moi-même – c'est toute la civilisation ! N'en est-il pas ainsi chez nous quand dans nos soirées

on *imite les partitions* d'arias italiennes et de romances françaises !…"

« Nos divertissements vous plaisent-ils, demanda l'une de celles qui parlaient russe, une jeune fille toute mignonne, fort belle et que j'aurais appelée *beauté zyriène* si je ne craignais pas de rappeler la bienheureuse mémoire de la beauté russe.

– Beaucoup, répondis-je avec une politesse décente. Mais pourquoi ne chantez-vous pas en zyriène ? Cela serait encore mieux – c'est plus intéressant pour moi.

– C'est qu'il n'y a pas de chants zyriènes.

– Comment non ? continuai-je, m'accrochant à cette planche de salut. Eh bien, par exemple, lors d'un mariage… lors d'un mariage vous chantez aussi en russe ?

– Tout en russe. Dans les mariages il n'y a que *les pleurs* qui soient en zyriène. »

Je me récriai : « Les pleurs ! Comment les pleurs ? »

Ce mot fut pour moi la pomme de Newton.

« *Les pleurs* – ce n'est pas que réellement on pleure… Mais – vous voyez – avant même qu'on mène la fiancée à l'église, qu'elle reçoive la couronne, elle prend congé de son père, de sa mère, de ses parents, de tous ; et les jeunes filles chantent la tristesse de la pauvre petite malheureuse, le bien qu'elle a reçu de ses père et mère, de ses frères, de ses sœurs… Tout cela est si triste que les chants sont réellement arrosés de larmes. Moi-même plus d'une fois j'ai sangloté.

– *Eureka* ! *eureka* ! m'écriai-je avec l'enthousiasme d'Archimède. J'ai trouvé ! j'ai trouvé ! »

De fait, c'est à ce hasard que je dois la *découverte*, l'*invention* de la poésie des Zyriènes, leur poésie propre, naturelle, innée, qu'ils n'ont empruntée nulle part. Maintenant on peut s'en prendre au *systématisme*, se moquer des « constructions logiques ». Sans elles les Zyriènes seraient restés jusqu'à présent un « peuple muet », comme les appela un jour Jurij Tarogovič, cet empirique sans aucune trace de spéculation.

Il va de soi que j'écoutais avidement en transcrivant aussitôt les sons au fur et à mesure qu'ils s'évanouissaient. Il n'était pas nécessaire pour cela d'imaginer un nouvel alphabet. Je ne disposais même pas des gribouillages que le sacristain-archiviste faisait

passer, sous serment, pour des caractères inventés pour les Zyriènes. Notre alphabet russe est si riche que toutes les notes et les modulations de la voix zyriène peuvent être exprimées par ses signes. Et voici un exemple de ces monuments de la poésie populaire zyriène dont je fis la première découverte :

КОМИ НЫВЪ-СЕТАХЪ БЭРДЪ-КЫВЪ

Mais j'oublie que tout le monde ne sait pas le zyriène. Je propose une traduction la plus fidèle possible, presque mot-à-mot – avec cependant cette dérogation que dans l'original les prépositions se trouvent après les noms comme l'exigent l'esprit et le caractère propre de la langue zyriène :

LES LARMES DE LA JEUNE FIANCÉE ZYRIÈNE

Vous le Sauveur et l'Immaculée
bénissez, bénissez !
Ô Dieu, bénis
en grenier plein !
Ô Père, bénis
en pleine corbeille de blé !
Vous les Cieux, bénissez
en étoile du matin !
Toi la Terre, bénis
en herbe verte !
Toi l'Eau, bénis
en poisson de la rivière !
Vous les Forêts, bénissez
en oiseau de la forêt ! –
Selon Dieu, j'étais
dans un lieu pur.
Selon les hommes, j'étais
dans un lieu de joie :
Sous mes pieds, où j'étais
il y avait un escabeau ;
Sur ma tête, où j'étais,
il y avait un voile ;

Grande pierre, j'étais
immobile !
De poix, j'étais
indécollable.
Oh ! si je pouvais ne jamais m'arracher :
Les tenailles jamais me déclouer !
Un homme, fils de son père, est arrivé :
Sa langue douce m'a déclouée
Sur la montagne, si j'y vais:
elle se mine
Sur le sable, si j'y vais:
il s'éboule
La rive solide
ne tient plus
La rive sableuse
peut-elle tenir ?
De la Sysola
à la Vyčegda il me portera
De la Vyčegda
à la Dvina il me portera
De la Dvina
dans la mer il me portera.
Dans la mer tomber,
toute la vie nager,
Copeau, par les vagues rouler
Ne pas voir les bords
Me voici sur un tourbillon,
me tiens solidement
Comme un sapin, je suis,
tout desséché ;
comme un bouleau, je suis,
tout blanchi ;
comme un tremble, je suis,
tout jauni ;
comme un pin, je suis,
tout ébranché ;
Oh ! Ce jour d'aujourd'hui
on a courbé l'arbre mouillé

L'arbre mouillé
a craqué, s'est cassé !
Oh ! Ce jour d'aujourd'hui
la liberté de vierge a disparu :
Un beau soleil,
la liberté de la jeune fille !

Pas pire que les autres, je pourrais me lancer dans une suite d'exclamations : quelle simplicité ! quel pittoresque ! quelle musique !… Suivant la bonne tradition universitaire, je pourrais montrer que dans la poésie zyriène s'unissent et l'antiphonie orientale et le rythme classique et la rime romantique ! Mais je préfère présenter encore un extrait de cette lamentation poétique de la fiancée zyriène.

БЭРДЪ-КЫВЪ ВОК-ЛЫ

c'est-à-dire :

LAMENTATION À MON FRÈRE

J'avais encore ici ou là
un frère chéri !
De la prairie le meilleur champ,
frère chéri !
Du champ le meilleur coin de terre
frère chéri !
De l'aire la meilleure gerbe
frère chéri !
de la gerbe la meilleure poignée
frère chéri !
de la poignée le meilleur épi
frère chéri !
de l'épi le meilleur grain

frère chéri ![6]

Ici je précise seulement qu'au refrain *frère chéri* s'adjoint aujourd'hui encore une appellation flatteuse, honorable, celle de « *boyard russe* ». Ce qui signifie que pour les Zyriènes, nous, Russes, servons l'idéal le plus haut de la perfection humaine.

Vraiment je peux paraître ridicule, mais je le reconnais, quand j'ai entendu par la suite réellement cette lamentation, chantée par des voix plaintives, mélancoliques, accompagnée par la scène dramatique d'une authentique bénédiction d'adieu, quand j'ai vu comment sous ces airs tristement solennels, un frémissement convulsif agitait la toilette toute parée de la fiancée, comment de lourds sanglots soulevaient son voile asiatique, comment les visages décrépits des vieillards qui la bénissaient s'entaillaient de rides vives et profondes , comment les joues pleines et roses des beautés qui chantaient étaient réellement inondées du flot de larmes virginales jusqu'alors refoulées, je l'avoue, j'ai éprouvé alors sur moi l'envoûtement de la magie poétique, j'ai été séduit par une sympathie irrépressible, je me suis trouvé plongé dans un attendrissement sincère, comme n'en avaient produit en moi ni les soupirs ni les gémissements ni les déchaînements de la poésie élégiaque contenue dans les livres…

Riez si vous voulez, riez. Mais je ne me lasserai jamais de répéter la thèse dont la défense ne m'a jamais fait obtenir le titre de docteur :

« *Où il y a la vie, il y a la poésie !* »

[6] On trouvera des variantes de ces chants dans *Зырянский край при епископах пермских и зырянский языкъ*, Санкт Петербург, 1889, pp. 175 et 183.

Bibliothèque finno-ougrienne N°18
Les Komis

Yves AVRIL

IVAN KURATOV

Ivan Kuratov, le premier des poètes komis, naquit en 1839 au bourg de Kebra, appelé aujourd'hui Kuratovo. Comme son grand-père, son père et ses frères, on pensait qu'il était destiné au sacerdoce. Pourtant, conscient du grand danger que couraient les traditions et la langue de sa patrie et craignant leur disparition définitive, il décida de consacrer toute sa vie à les défendre et les illustrer. À la fin de ses études au séminaire, il fut envoyé à Ust'-Sysol'sk, capitale de la patrie komie, où il enseigna aux écoliers les langues et littératures russes et komies ; puis en Asie intérieure où il s'occupa d'enquêtes judicaires pour l'administration militaire. Il mourut en 1875 à Alma-Ata, à l'âge de 36 ans. Bien qu'il excellât dans tous les genres littéraires, de ses œuvres, poésie lyrique et épique, satires, histoire, grammaire et traductions, seuls cinq de ses poèmes furent publiés de son vivant.

« *Тырмас узьны, коми йӧзӧй !* »
(« Assez dormi, peuple komi ! »)

L'œuvre d'Ivan Kuratov se comprend dans le contexte du grand mouvement auquel est attaché le nom de l'Allemand Gottfried von Herder (1744-1803), qui orienta les esprits et les cœurs des écrivains européens vers les traditions et la littérature des peuples auxquels ils appartenaient. Mouvement apparemment opposé à la tradition classique puisqu'à l'universel on substituait le particulier mais en réalité la rejoignant puisqu'il s'agissait de retrouver les sources de cette tradition et d'en illustrer l'évolution. C'est sans doute ce qui explique aussi le puissant intérêt du XIX^{e} siècle pour le Moyen Âge. Herder, avec la publication de ses *Volkslieder* (1778-1779), des *Stimmen der Völker in Liedern* (1807), incita des peuples mal connus ou enfouis dans de grands ensembles plus ou moins assimilateurs comme la Prusse, l'Empire austro-hongrois, la

Russie ou l'Empire ottoman, mais aussi la France, l'Angleterre ou l'Espagne, à retrouver leurs origines, les fondements de leur être propre et à créer, avant de former des nations, une littérature nationale et parfois une langue littéraire. Ainsi Herder fit-il connaître non seulement le folklore de l'Allemagne, mais aussi, entre autres, la poésie populaire de peuples finno-ougriens comme les Estoniens ou les Lapons.

Ivan Kuratov est ainsi le contemporain du Finlandais Elias Lönnrot(1802-1884) et du *Kalevala* (1836 et 1849), de l'Estonien Friedrich Reinhold Kreutzwald (1803-1882) et du *Kalevipoeg* (1857-1861), du Hongrois Mihaly Vörösmarty (1800-1855) et de *La Fuite de Zalán* (1825), de Vuk Karadžić (1787-1864) et de ses *Chants populaires serbes* etc.

Dès 1839, le Russe Nikolaj Ivanovič Nadeždin (1804-1856), exilé à Ust'-Sysol'sk (aujourd'hui Syktyvkar), avait publié un article sur « La poésie populaire des Zyriènes » (1839)[40]. Et Ivan Kuratov fut précédé par ses compatriotes Pjotr Fostir'evič Kločkov (1813-1853), fils de sacristain, dont une seule des poésies (« *Mysa bördan, musa nylö* » « Pourquoi pleures-tu, fille chérie »), nous est parvenue, Georgij Stepanovič Lytkin (1835-1907), linguiste, critique et poète en langue komi, et par son propre frère, Vasilij Kuratov (1820-1861) qui est vraiment le premier poète komi.

Ivan Kuratov est né le 6 (18) juillet 1839 à Kebra, aujourd'hui Kuratovo (depuis 1940 pour le 100e anniversaire de la naissance), dans le district d'Ust'-Sysol'sk (devenue Syktyvkar, dont une des grandes rues porte, également depuis 1940, le nom de l'écrivain), région de Vologda. C'est le neuvième enfant d'une famille attachée au service de l'Église : le père, Aleksej Petrovič Kuratov, qui meurt alors qu'Ivan n'a que six ans, est diacre, son grand-père est prêtre. La mère, d'origine paysanne, mourra en 1874, un an avant Ivan.

Ivan se prépare à la prêtrise. Il obtient une bourse d'État et en 1850, avec sa mère, se rend à pied, pour y faire ses études, au petit séminaire de Jarensk, distant de 400 km. Ses frères sont aussi sémi-

[40] Cet article, traduit en français par Yves Avril, est reproduit dans le présent volume en page 107 (NdR).

naristes. Vasilij compose des vers en komi et traduit la littérature spirituelle. Vonifatij, Nikolaj et Afanasij deviennent prêtres ou diacres. C'est là, qu'à l'exemple de Vasilij, Ivan commence à écrire des poèmes dans la langue de son peuple. Dès 1856, il adopte, pour beaucoup de ses compositions, le pseudonyme de Gugov (du komi *gug* : « l'envers, l'inverse », mais aussi « la face cachée de qqch. ») dont il usera jusqu'à la fin de sa vie. Il lit beaucoup et traduit.

En 1854, il termine le petit séminaire et se rend au grand séminaire de Vologda où il fait de bonnes études. Il y apprend le latin, le grec, l'allemand et le français. C'est en 1857 qu'il écrit « *Komi kyv* », qui figure maintenant dans tous les recueils qui lui sont consacrés et qui est le premier poème connu composé pour la défense de la langue komie.

КОМИ КЫВ	LA LANGUE KOMIE
Коми кыв, ме тӧда,	Le komi, point ne l'ignore,
Ыджыдтор оз шу на,	Ne dit pas de grands mots ;
Тӧда ме и сійӧ –	Mensonge et vains propos,
Оз и сӧр на уна.	Il ne les sait encore.
Тайӧ кыв мем дона,	Cette langue m'est un don,
Небыд, мича, гора –	Douce, belle et sonore –
Вунӧдас Ен мыжӧс,	Dieu donnera son pardon
Кодыр сійӧн кора!	Si en ses mots on l'implore.
Тайӧ муса кылӧн	En cette langue chérie
Чой-вок сёрнитӧны,	Parlent les frères et sœurs,
Тайӧ кылӧн меным	En cette langue de douceurs
Ай-мам бурсиӧны!	Père et mère m'ont béni !
Тайӧ кыв ме кывлі	Cette langue fut chantée
Аслам люлю дінын,	Tout près de mon berceau,
Сійӧ менам вунас	Elle ne sera oubliée
Сӧмын дзебанінын!	Qu'au fond de mon tombeau !

Тайӧ кывлысь мичсӧ	Cette langue et ses beautés
Сьӧлӧмӧн ме кылі –	Ont tôt touché mon cœur –
И ме медводз сыӧн	Premiers mots que j'ai chantés
Ньӧжйӧника сьылі…	Dans une douce langueur…
Тайӧ кылӧн муköд	En cette langue bientôt
Гораджыка сьылас –	On chantera bien plus haut,
Сё кызь сюрс пель сэки	Alors cent vingt mille oreilles
Уна буртор кылас!	Goûteront mieux ses merveilles !

Au printemps 1860, il est autorisé à se présenter à l'Académie spirituelle de Moscou, mais il échoue à l'examen d'entrée. Il se rend néanmoins en août 1860 à Moscou, aidé financièrement par ses frères, et y séjourne jusqu'en avril 1861. Il revient ensuite dans son pays natal où il obtient à Ust'-Sysol'sk un poste de professeur à l'école paroissiale. Il compose à cette époque des poésies sur l'histoire et les destinées de son pays, sa langue et son histoire. Et dans ses carnets il note tout ce qui peut lui paraître intéressant dans différents domaines : littérature, philologie, histoire, philosophie, économie et géographie, folklore. Il a l'ambition de composer un dictionnaire et une grammaire de la langue komie. Il loge alors chez une certaine Ekaterina Alekseevna Kazarinova, dont la nièce Aleksandra Popova, fille d'un pope, orpheline hébergée chez sa tante, devient son amie et presque sa fiancée. Il lui dédiera plusieurs de ses poésies et son départ ne sera pas une totale rupture car elle demeurera pour lui une source d'inspiration.

ТОМ НЫВ	LA JEUNE FILLE
Александра ив. Поповалы	*(à Aleksandra Ivanovna Popova)*
Шондібанӧй,	Mon petit soleil,
Бур таланӧй,	Ma bonne étoile,
Муса, мича ныв!	Belle et tendre fille !
Ошкӧм ӧкты,	Reçois mes éloges,
Зон моз йӧкты,	Danse comme un garçon
Вильшась, серав, сьыв!	Gamines, ris, chante !

Юрас думсö,
Вомас юмсö
Петкöд том мортлысь!
Мед та бöрысь
Гажмас пöрысь,
Сьöлöм гажöдысь!

Югыд шонді!
Долöд, шонды
Став енвевтувсö!
Мича нылö!
Мыччыв милы
Кокньыд олöмсö!

Mets le sourire aux lèvres
Et l’esprit dans la tête
Du jeune homme
Qu’ensuite
Se réjouisse le vieillard,
Dans la joie de son cœur !

Clair soleil !
Réjouis, réchauffe
Tout l’univers !
Jolie fille !
Rends-nous
La vie légère !

Август. 1865 *août 1865*

САНДРА, СЬÖЛÖМШÖРÖЙ…

Сандра, сьöлöмшöрöй!
Сьöкыд менам висьöм,
Быд лы разьсьöм, торъя,
Куйла, кыдзи киссьöм.

Сандра, сьöлöмшöрöй!
Дöзмöді и тенö:
Сьöкыд оні-й тэныд
Мусавнытö менö.

SANDRA, CŒUR DE MON CŒUR !

Sandra, cœur de mon cœur !
Ma maladie est pénible,
Vois mes os disloqués,
Vois mon corps écroulé…

Sandra, cœur de mon cœur !
Que d’ennui je t’ai causé !
Qu’il t’est difficile aujourd’hui
De m’aimer.

1867 *1867*

МЫЖ

Сьöкыд мыж эм лолöй вылын,
Öти мыж и эм!
Дзик чöв олі, кор «тэ муса»
Сійö шуис мем.

FAUTE

J’ai dans mon âme une lourde faute,
Une seule faute
Quand elle m’a dit « Je t’aime »
Je suis resté muet.

1865 *1865*

ЭГ ЛӧСЯВЛӧ

Сюрс кӧкъямыссё квайтымын витӧд воӧ,
Августын дас нёльӧд лунӧ, коймӧд часын,
Этшаника лӧгасьлім ми мусаköд.
Сійӧ воӧ жӧ, сы тӧлысьын, сы лунӧ
И сы часын, быдса кык минутӧн сёрджик,
Вӧлись бара морта-морткӧд бурасим!

BROUILLE

L'an mille huit cent soixante cinq
En août, le quatorze de ce mois, à trois heures,
Ma chérie et moi avons eu quelques mots.
La même année, le même mois, ce même jour
Cette même heure, deux minutes plus tard,
Nous nous sommes réconciliés.

Avait-il provoqué les soupçons des autorités indisposées par son combat pour la défense de la langue et des traditions komies ? Dans la Russie de l'époque, on pouvait se méfier des propos, des écrits, des enseignements ou simplement des attitudes d'un homme qui semblait sceptique dans le domaine religieux et plutôt libéral dans le domaine social et politique.

КОДЫР БИБЛИЯ МЕ ЛЫДДИ…	COMME JE LISAIS LA BIBLE…
Кодыр библия ме лыдди,	Comme je lisais la Bible
Сюртӧм дявӧл ангел пыдди	Un diable sans cornes, et non un ange,
Орччӧн меköд пукалігӧн	À mes côtés prit place
Сераліс пыр ньӧжйӧникӧн.	En souriant tout doucement
Кор роман Гюголысь лыдди,	Comme je lisais un roman de Hugo
Мича ангел дявӧл пыдди	Un ange superbe, et non un diable,
Орччӧн меköд пукалігӧн	À mes côtés prit place
Ышлолаліс ньӧжйӧникӧн.	En respirant tout doucement

Me Organum Novum босьті,	Je pris le *Novum Organum*
Сійöс паськыда ме восьті –	Je l'ouvris largement –
Найö сыö видзöдлісны	Lui jetant un regard,
И кыкнанныс ылöдсисны.	Ils prirent tous deux la fuite.
1860. Москва	*Moscou. 1860*

ВЕЛÖДÖМЫС ТÖДСА…	SON ENSEIGNEMENT…
Велöдömыс тöдса,	Son enseignement est connu,
Сы понда и мустöм.	Et, pour ce, point aimé.
Рай пыр сылöн пöдса,	Son paradis est toujours fermé,
Ад отторъя кустöм.	Son enfer ne cesse de brûler.
1865	*1865*

A-t-il vraiment subi les persécutions des gens qu'il cite dans son poème d'adieu ? En tout cas, le 3 octobre 1865, il doit quitter Ust'-Sysol'sk et partir pour Kazan, où il devient élève de l'École des « auditeurs militaires ». Il ne reviendra jamais dans sa patrie et dans sa capitale qu'il quitte avec une certaine amertume. C'est en russe qu'il écrit ce poème vengeur.

УСТЬСЫСОЛЬСК	UST'-SYSOL'SK
Город пошлый, город грязный	Ville vulgaire, ville de boue !
Заместил твои концы	Te voici envahie
Сбор какой-то безобразный,	Par une ignoble racaille
Подлецы все да глупцы!	D'imbéciles et de gredins !
Из грязи без сквернословья	De la boue, impossible sans jurer,
Ног ну вынеш! Пять домов,	De dégager son pied ! Cinq maisons,
Храм один, а все сословья	Une église, et la société entière
Ходят в 20 кабаков!	Se retrouve dans les 20 cabarets !
Не дотронешься рукою,	On ne peut te toucher de la main,
Словно ты харчо, нечист;	Comme un soulard, un esprit impur ;
Над большою над рекою	Au-dessus du fleuve majestueux
Стал ты мал и неказист!	Petite et vilaine, tu t'es dressée !

На твоих домах старинных	Dans tes maisons vieillotes
Гриб растет, и шаг так скользк	Pousse le champignon, et le pas glisse
На мостках твоих бесчинных…	Sur tes ponts mal bâtis…
Это – баба Устьсысольск!	Voilà la vieille Ust'-Sysol'sk !
Погрязай в рутине вечной,	Croupis dans ta boue, ta routine éternelle,
Город сплетен и клевет!	Ville de cancans et de calomnies !
Град пустинный, град увечный,	Ville déserte, ville estropiée
Град – презренная предмет!	Ville, objet de mépris !

Сентябрь 19. 1865 *19 septembre 1865*

À Kazan, il se lance dans l'étude des langues finno-ougriennes et particulièrement du tchérémisse (mari). En 1866, cinq de ses poèmes sont publiés sous le pseudonyme de K., dans *Les nouvelles du gouvernement de Vologda* : « *Zon* » (« Le garçon »), « *Tom nyv* » (« La jeune fille », août 1865), « *Göl' zon* » (« Le garçon pauvre » 1864-1865), « *Pöryś mort* » (« Le vieillard », 1859), « *Ponköd* » (« Avec un chien », 1862). Ce sont ses premières publications littéraires et d'ailleurs les seules qui parurent de son vivant. Il commence *Jag Mort* (« L'homme de la forêt de pins »), un grand poème épique inspiré de la mythologie et des traditions populaires. Dans ce poème ambitieux, dont ne nous sont parvenus que quelques fragments, Jag Mort, le géant représente les forces de la nature contre lesquelles il faut lutter, le Mal mais aussi le Bien. Kuratov raconte les origines et l'histoire du peuple komi, il décrit son combat contre les éléments, sa situation au sein de l'empire russe.

Яг Морт *(Из первого прибавления к й песпи Ягморта)*	Jag Mort *(extraits de la première addition au poème)*
13	13
Азияса лек йöз кежис	Les méchants Asiates se tournèrent
Войвылö, и войвылыс	Vers le Nord et le Nord changea
Регыд русö налысь вежис.	Vite leur ardeur guerrière,
Регыд вир тан дэбаліс,	Là le sang bien vite s'attiédit.
Этша выв̈ті нин – и понмысь	En peu de temps, le chien
Лоис кукань, пöчö – зонмысь…	Se fit veau, et le gars, vieille femme.

14
Ми сэк лоим рамӧсьджик.
Туйысь мудзмысть Сыктыв дінӧ
Пуксалім ми ньӧжйӧник.
Мукӧд коми мукӧдінӧ
Вештысисны; Удора
Восьтім ми и Печора…

15
Сэсянь кызмырдӧн ми няньӧс
Татысь пондім перйыны.
Пыр жӧ вӧлімӧ ми шаньӧсь…
Ми эг кужлӧ гусясьны,
Воас йӧз и миян пачысь
Шыд-рок кыскавлывлис ачыс!

16
Миян вӧли – лӧсьӧдлӧн
Ас ен, кодлы-й юрбитлімӧ.
Миян енмӧй тӧдлывлӧм,
Мый ми уна шогсьсывлімӧ;
Сэк, мед оз вӧч аслыс шог,
«Йӧзӧдз? – шуис –
мый мем мог?»

17
И Степан мӧд енмӧс вайис
Коми муӧ. Медбур ен!
Миянлы и коліс тайӧс.
Мукӧд Печораӧ сэн
Пышйисны бур енмысь! Пама
Ачыс сэтчӧ пышйис рама!

14
Alors nous devînmes plus doux.
Fatigués par les routes, la Syktyv
Nous offrit peu à peu le repos.
D'autres Komis en d'autres lieux
Se retirèrent ; pour nous, ce fut l'Oudor
Qui nous prit, et la Petchora….

15
C'est par la force autrefois
Que nous gagnions notre pain.
Mais la bonté fut toujours en nous,
Nous ne connaissions pas le vol.
Aux hôtes imprévus, notre four
Donnait le chtchi et la kacha.

16
Nous avions – bien établi –
Notre dieu, que nous priions pieusement.
Notre dieu connaissait bien
Tout ce que nous avions souffert,
Mais pour échapper au malheur,
« Qu'ai-je à faire, disait-il,
avec les hommes » ?

17
Et Stepan apporta un autre dieu
En terre Komi. Le meilleur dieu !
Nous en avions bon besoin
Devant ce dieu bon, en Petchora
Les autres alors s'enfuirent! Pam
Lui-même discrètement prit la fuite !

À l'issue de ses études, en novembre 1866, il est affecté à Semipalatinsk (frontière est du Kazakhstan) où il séjourne jusqu'en novembre 1867, puis gagne Vernyj (Alma-Ata) où il finira sa vie. Il y est employé par les services de l'administration militaire et s'occupe comme juge d'instruction d'affaires de corruption et d'exploitation de la population. Dans ces années son activité litté-

raire est toujours importante. Non content de composer poèmes et traductions (Horace, Schiller, Goethe, Heine, Béranger) il s'intéresse aux langues et à l'histoire des Kazaks, Kirghizes, Tadjiks et Finno-Ougriens, il traduit en komi la poésie kirghize et le poète persan Rudaki (IX-X^{e} siècles), de Samarcande/Boukhara.

Il loge alors chez Nadežda Čukreeva (on l'accuse de concubinage) et emploie tous ses revenus à aider financièrement ses neveux. La malaria et tuberculose, dont il souffre depuis un certain nombre d'années, ont raison de sa santé. Il meurt le 29 octobre 1875 à Vernyj dans la maison de Nadežda Čukreeva.

DESTINÉES DE L'ŒUVRE DE KURATOV

(d'après Johanna Laakso : *Komin kansan ensimmäinen runoilija*)

Ses manuscrits sont répartis entre ses frères, mais Vonifatij, prêtre au village de Troicko-Pečorsk, ne garde rien sauf les livres religieux, non plus que Nikolaj, vicaire, à Voča. Afanasij, prêtre à Mežador, confie sa part à son fils Nikolaj, qui avait été aidé financièrement par son oncle Ivan. Après la mort d'Afanasij, c'est Stepan, le second fils d'Afanasij (les manuscrits confiés à Nikolaj disparurent à Tobol'sk), qui conserva ce qui restait de l'héritage littéraire de Kuratov.

C'est le Finlandais Yrjö Wichmann qui prit en charge cet héritage. Il avait rencontré à Pétersbourg les écrivains komis Kallistrat Žakov et surtout Georgij Lytkin qui avait connu le poète et correspondu avec lui. En 1901 il se rend à Vizinga où Stepan Kuratov exerçait son ministère. De retour chez lui, il publie en 1903, dans le périodique de la Société finno-ougrienne, « Brefs commentaires sur une expédition scientifique chez les Komis en 1901-1902 » où pour la première fois le monde scientifique est informé de l'existence de Kuratov. La même année, il publie une petite brochure sur la langue zyriène où figurent « *Vodźö* » (« En avant ») et « *Komi kyv* » (« La langue komie »), premières poésies komies éditées à l'étranger.

Kallistrat Žakov et Pitirim Sorokin traduisent alors les manuscrits confiés par Stepan et, en 1923, après le mariage du linguiste

A.S. Sidorov avec Ljudmila, fille de Stepan, ceux-ci convainquent ce dernier d'en autoriser la publication.

En 1923, Vasilij Lytkin publie un article sur Kuratov, « Poètes komis oubliés », et A.S. Sidorov « Kuratov écrivain komi inconnu », tandis que Sidorov et sa femme préparent une édition académique (1926 à 1936). Mais en 1937 Sidorov est arrêté et emprisonné ainsi que Vasilij Lytkin et Stepan Kuratov dont toute la bibliothèque et aussi les manuscrits, sont confisqués et détruits.

En 1938 T.E. Uotila publie *Syrjanische Chrestomathie mit grammatischem Abriss und etymologischem Wörterverzeichnis* avec des poèmes de Kuratov. En 1939, malgré l'opposition de certains apparatchiks pour qui Kuratov était un « agent et chien fidèle du tsarisme », à l'occasion du 100e anniversaire de la naissance de l'écrivain, la grande édition en deux volumes préparée par Sidorov voit le jour mais sans le nom de l'éditeur.

Après la création d'un prix littéraire « Kuratov » annuel, c'est un arrière petit-neveu de Kuratov, Gennadij Fjodorov (1909-1990) qui en est le premier lauréat pour son roman *Vostym* (*Éclair de chaleur*), consacré à la vie de Kuratov à Ust'-Sysol'sk.

Enfin, en 1969, un Musée Kuratov est ouvert, à l'endroit où l'écrivain demeurait dans les années 1860.

Kuratov laisse l'impression d'un homme extrêmement attaché autant à son pays, à la défense duquel il a consacré toute sa vie d'écrivain, qu'à sa famille, comme le prouve le beau poème qu'il dédia à sa mère (« *Mam* ») et la générosité avec laquelle il s'occupa intellectuellement et financièrement de l'éducation de ses neveux. Sa vie, sans être tragique, fut souvent sombre : il sentit autour de lui les ténèbres s'épaissir, ténèbres spirituelles et morales mais aussi physiques : une vue qui s'affaiblissait (d'où cette présence récurrente, dans sa poésie, des aveugles – voir en particulier le long poème des dernières années de sa vie, « *Pasjas śintömlön* », « Notes de l'aveugle »), une santé fragile qui très tôt lui fit entrevoir la mort, mort qu'il acceptait avec courage et même avec cet humour qui fut aussi un des traits de son caractère.

СО БАРА ПЕМЫД ЛОЛЫН ЛОИС…

Со бара пемыд лолын лоис,
Со бара сэтшӧм кад мем воис,
Кор му, код вывті ветлӧдла,
Мем сьӧкыд югыд синмӧс ёрӧ,
Кӧть кага гаж ме серала,
Кор лолӧй ачыс шогъяс корӧ,
Кор кӧсъя бырны югыдкӧд,
Кор мувежӧмсӧ меным колӧ
Зэв аддзывны, кор ставыс рӧд
Мед кулас эськӧ, мый на олӧ,
Му вешъяс кокъяс улысь пыр,
Мед шонді меч моз мунас ылӧ
И енвевт киссяс юръяс вылӧ,
И войтыр енлы кевмигтыр
Мед ляпкалас кыдз налькйын шыр;
Кор йӧзыскӧд тшӧтш сэтчӧ сюрас
Став лёкыс налӧн и став бурыс,
Кор ловъя коляс ӧтнас ен
Мӧд югыд вӧчны коркӧ сэн!

1865

TÉNÈBRES

Voici que revient dans mon âme la ténèbre
Voici qu'est revenu le temps
Où la terre s'alourdit sous mes pas,
Où le jour aveugle mes yeux
Même au sourire joyeux d'un enfant,
Où mon âme même appelle les malheurs,
Où je veux disparaître avec la lumière
Où je veux voir la terre transformée,
Que de toute espèce vivante
Meure ce qui existe encore,
Que la terre manque sous les pieds,
Que le soleil comme un ballon s'envole,
Que la voûte du ciel s'effondre,
Que les hommes suppliant Dieu
Soient écrasés, souris prises au piège ;
Quand alors de tous les hommes ensemble
Seront découverts tout le mal et tout le bien,
Dieu seul restera en vie

Pour créer là un jour un autre univers !…

Ust'-Sysol'sk, 1865

ВИСЬӦМ	MALADIE
Сьӧкыд мем кывджын нин шуны, Висьӧмӧй морӧсӧс личкӧ… Морӧсӧс му личкас : нуны Ковмас и сэки тай кыдзкӧ !	Même un demi-mot m'est pénible de dire, Mon mal m'écrase la poitrine… Que la terre écrasera : il faudra L'y porter d'une façon ou d'une autre !
Сентябрь 22. 1865	*22 septembre 1865*
ТА ПЕЛЬӦСӦ РЕГЫД…	« DANS CE COIN-LÀ BIENTÔT… »
Та пельӧсӧ регыд Сувтас менам горт; Кывлытӧм и тӧдтӧм Йӧзлы вӧлис морт.	Dans ce coin-là bientôt S'élèvera ma demeure ; Sans être écouté ni connu Des hommes a vécu un homme.
Ньӧжйӧникӧн олас, Кулас ньӧжйӧник; Ас морт оз ло; бордын Нинӧкодлы дзик.	Discrète fut sa vie, Discrète sera sa mort ; Il n'existe plus ; point de pleurs Pour lui, de personne.
Горт гӧгӧр – Laus Deo – Лоас шынитӧв; Сыбӧр лоас кыдзи Морт ни горт эз вӧв…	Tout autour – Laus Deo – Ce sera le grand silence ; Comme s'il n'y avait eu Ni homme ni demeure.
1875. Алма Ата	*1875, Alma-Ata*

Ces ténèbres ne l'empêchaient d'avoir foi dans l'avenir. Poète modeste et désintéressé, il revendiqua fièrement son indépendance dans une de ses œuvres les plus célèbres, signé de son pseudonyme Gugov, « *Menam muza abu vuza…* » (« Ma muse n'est pas à vendre… ») :

МАТЫССЙ КОЛЯН ЛУН И МАТЫССА ВОАН ЛУН	HIER ET DEMAIN
Ог зэв тэрмась, мед не мудзны.	Point de hâte, évitons la fatigue.
Судзӧда, мый позьӧ судзны.	J’obtiendrai ce qu’il est possible d’obtenir.
Велӧдны тай поньыдджык	Instruire tout doucement
Коми йӧзӧс ньӧжйӧник	Le peuple komi, lui apprendre peu à peu
Лыддьысьны да гижны рама	À lire et à écrire, sans bruit, humblement
Аслым сетi ме программа.	Voilà le programme que je me suis fixé.

1864 *1864*

СЬЫЛАН МЕНАМ, СЬЫЛАН…	MA CHANSON, MON CHANT…
Сьылан менам, сьылан,	Ma chanson, mon chant,
Мича авъя пиӧ!	Modeste et bel enfant,
Долыда ме тэнӧ	Je t’ai pris, dans l’allégresse,
Босьтли мелi киӧ.	Dans mes mains de tendresse.
Сьӧлӧм шӧрын кӧсйи	Au cœur de mon cœur
Тэнӧ быдтыны ме; –	J’ai voulu te nourrir,
Со тай быдтор ми сидз	Nous nous étions promis
Вӧчны кӧсйысьлiмӧ.	De tout faire ainsi.
Уна на тэд колӧ,	Il te manque encore beaucoup
Мый эг сетны эшты,	Car je n’ai pu tout donner
Сӧмын олӧмтӧ тай	J’ai seulement fait que ta vie
Вунӧдӧмысь вешти.	Fût tirée de l’oubli.
Кытчӧ тэнӧ лэдза?	Où te laisser partir ?
Кодкӧ босьтас-ӧ мӧд?	Qui va t’accueillir ?
Тыдовтчас бур йӧзлы	Les bonnes gens verront-ils
Кыдзи мыччысьӧмыд?	Comment tu es apparu ?
Еннога поп лёка	Le prêtre zélé sur toi
Видзӧдлас тэ вылӧ;	Jette un regard noir.
Уна тӧдысь-кужысь	De toi le savant érudit

сералö нин, кылö…	Rit déjà, paraît-il…
Крестьянин оз идрав Лолас тэнö, пиö; Вötасьö вот йылысь Лун-вой, коньöр, сійö!	Le paysan ne t'accueille pas Dans son âme, mon enfant ; Il rêve de l'impôt Le pauvre, jour et nuit !
Уна тödысьясöс Найö шензьödасны, Тэнö, коми сьыла, Ылын нимödасны!	Les grands savants devant toi Resteront sans voix, Car toi, ô chant komi, Tu seras connu au loin.
1860	*1860*

МЕНАМ МУЗА *(Гугов тетрадысь)*	MA MUSE *(des cahiers de Gugov)*
Менам муза Абу вуза :	Ma muse N'est pas à vendre :
Базар вылö виршъясöс ог ыстö,	Je ne tiens pas boutique de mes poèmes,
Ньöбысьясöс виччысьны ог лысьтö…	Je ne veux pas attendre le chaland…
Гусьоникöн Сьывлам кыкöн ; Ичötик фальш ас костын кöть петас,	Dans le secret Nous chantons à deux ; Quelques petites fausses notes entre nous ?
Коді сійö фальшлы нимсö сетас ?	Qui leur donnera un nom ?
Ас кежын ми серавламö сійöс И тетрадьöн дінысь Югыдджыка биöс Öзтылам каминысь…	Entre nous, nous en rions Et nos cahiers Nous donnent un feu plus clair Que nous allumons dans la cheminée…
Регыд видламö и йöз водзын ми киöс, Регыд босьтам ёнджык тема,	Bientôt devant le peuple nous essaierons nos forces, Bientôt nous passerons à de plus hauts sujets :
Мед поэма Петкödлас ханжаöс, Лёка паськыд паськömаöс, –	Que le poème Révèle les tartuffes, Les vêtements trop larges et mal

	ajustés, –
Паразитöс, коді йöзлысь гырысь	Le parasite, qui s'engraisse du peuple,
И код гöрд йöз вирысь, –	Et du sang rouge des hommes –
И бур йöзсö, кодъяс öні	Et aussi les braves gens qui aujourd'hui
Олігасныс кынмöны и тшыгъялöны,	Gèlent et meurent de faim,
И быд шудсö кулöм бöрсьыс виччысьöны…	Qu'après la mort, viendra le bonheur…
Менам муза	Ma muse
Оз ло вуза !	Ne sera pas à vendre !

1866-1867 *1866-1867*

BIBLIOGRAPHIE

BARTENS 1984 = *Käenkukuntayöt. Komien lyrikkaa*. Toimittanut ja suomentanut Raija Bartens. — Suomalaisen kirjallissuden Seuran toimituksia 414, Pieksämäki.

DEMIN et GOLOVINA 1995 = *Энциклопедический словарь школьника. Коми литература*. / Сост. В.Н. Демин, В. Н. Головина. — Сыктывкар.

KURATOV 1951 = И.А. Куратов, *Бöрйöм гижöдчяс*. Сборник подготовил П. Доронин. — Коми Госиздат.

KURATOV 2007 = И. Куратов, *« Моя муза не продажна »*. Избранные стихи. Перевод с коми Юрия Ионова. — Сыктывкар, Издательство « Эском ».

LAAKSO, Johanna (éd.), 1990, *Komin kansan ensimmäinen runoilija. 150 vuotta I. Kuratovin syntymästä*, Castrenianumin toimitteita 36, Helsinki.

VALTON, Arvo (éd.), 1996, *Enne koitu. Soome-ugri luuleklassikat*. Koostanud ja tõlkinud Arvo Valton. Saatesõnad kirjutanud Eva Vingiano de Pina Martins. — Virgela, Tallinn.

RÉSUMÉS

Ivan Kuratov

Ivan Kuratov, primus ex poetarum komi, Kebræ, in vico nunc Kuratovo appellato, 1839-o anno natus est. Ut avus, pater fratresque, primo sacerdos futurus esse existimabatur. Cum tamen mores sermonemque patriæ suæ maximo in periculo esse conscius sibi esset timeretque ne elaberentur, ad ea defendenda illustrandaque totam vitam suam dedere constituit. Studiis in seminario perfunctus, in Ust'-Sysol'sk, caput patriæ Komi, missus est ubi pueros litteras russas komique docuit ; deinde in Asiam Interiorem ut quæstiones judiciaque quæ ad exercitum pertinerent gereret. Diem obiit in urbe Alma-Ata 1875-o anno, triginta sex annos natus. Quanquam omni in genere litterarum excellebat, ex ejus operibus, carminibus lyricis epicisque, saturis, historia, grammatica translationibusque, eo vivo nulla nisi quinque poemata edita sunt.

Иван Куратов

Иван Куратов, первый из коми поэтов, родился в селе Кебра (ныне Куратово) в 1839-ом году. Так же, как его дедушка, отец и братья, должен был стать священиком. Однако, осознав, что традиции и язык родины находятся в большой опасности и боясь, что скоро могут изчезнуть, он решил посвятить свою жизнь их защите, распространению и прославлению. После окончания семинарии, сначала его назначили в Усть-Сысольск, столицу Коми родины, преподавать детям русский и коми языки, а также словесность, затем – в Среднюю Азию, где он занимался судебным следствием в военной администрации. Иван Куратов умер в 1875-ом году, в Алма-Ате в возрасте 36-ти лет. Несмотря на то, что творчество его было обширно и он отличился в различных жанрах словесности : лирической и эпической поэзии, сатирах, истории, грамматике и переводах, при его жизни вышли в свет только пять из созданных им поэм.

Иван Куратов

Иван Куратов, медводдза коми поэт, чужис Кебра сиктын (öні Куратово) 1839 воын. Сідзи жö, кыдз пöльыс, батьыс да вокъясыс, должен вöлі лоны священникöн. Но бура гöгöрвоöмöн, мый йöзкостса традицияясыс да чужан кывйыс ыджыд грöз улын, да

найöс воштыны полöм вöсна сійö шуис сины ассьыс олöмсö найöс дорйöмлы, паськöдöмлы да нимöдöмлы. Семинария помалöм бöрын сійöс индісны уджавны Усть-Сысольскö, Коми мулöн юркарö, велöдны челядьöс коми да роч кывъясö, а сідзжö словесностьö, сы бöрын – Шöр Азияö, кöні сійö уджаліс военнöй администрацияса ёрд следствиеын. Иван Куратов кувсис 1875 воö Алма-Атаын 36 арöсаöн. Сы вылö видзöдтöг, мый сылöн творчествоыс вöлі паськыд и сійö гижис уна жанрын: лирическöй да эпическöй поэзия, сатира, история, грамматика да вуджöдöмъяс, - олöм дырйиыс вöлі йöзöдöма сöмын вит поэма.

Bibliothèque finno-ougrienne N°18
Les Komis

Sébastien CAGNOLI

UN OPÉRA NATIONAL KOMI AU XXI^{E} SIÈCLE

En octobre 2009, un « opéra national komi » a été représenté à Syktyvkar : Kuratov, sur la vie et l'œuvre du poète Ivan Kuratov. Pour la première fois, la langue komie est mise au service d'un opéra sur un sujet komi. Par cette communication, je propose d'expliquer le cheminement qui a conduit à cette création. Après avoir rappelé les grandes lignes de l'histoire, en pays komi, des arts dramatiques en général, et de l'opéra en particulier, je présente les étapes successives de l'élaboration de l'opéra Kuratov : le livret composé par Al'bert Vaneev en 1984, l'adaptation réalisée par le compositeur Serge Noskov en 2008, et la mise en scène d'Ija Bobrakova en 2009. Cette analyse fait ressortir des observations sur le bilinguisme en pays komi et sur le statut de la langue nationale aujourd'hui.

Le 2 octobre 2009, un nouvel opéra a été créé à Syktyvkar : désigné comme le « premier opéra national komi », ce spectacle a pour sujet la vie et l'œuvre d'Ivan Kuratov (cf. Yves Avril, p. 123). La commande d'un « opéra national » en ce début de XXI^{e} siècle n'étant pas une démarche anodine, il me semble intéressant d'en retracer ici la genèse. À cet effet, je commencerai par dresser un panorama général des arts dramatiques au pays komi, puis du genre de l'opéra en particulier, pour évoquer enfin la conception et quelques caractéristiques de l'opéra *Kuratov* tel qu'il vient d'être créé à l'Opéra d'État de Syktyvkar.

I. LES ARTS DRAMATIQUES AU PAYS KOMI

La création dramatique komie se divise en trois grandes périodes, étroitement liées au contexte historique et politique.

I.1. L'essor national

La première période accompagne la naissance d'un État komi. C'est une période d'essor *national*. On y crée des pièces originales en langue komie, sur des sujets locaux, ainsi que des traductions de classiques russes et étrangers (Ostrovski, Goldoni, Shakespeare, Molière…). Les premières pièces en langue nationale sont représentées en 1918 dans les villes du pays komi (Jarensk, Ust'-Sysol'sk) et les villages de la Vyčegda (notamment Pomösdin).

C'est dans le contexte de la Guerre civile (1918-1921) que la langue se normalise et que la littérature komie s'épanouit. Le théâtre amateur se développe en ville et dans les villages, avec bien entendu des enjeux idéologiques, les arts dramatiques étant sans doute le mode de communication le plus universel, puisque ne requérrant pas d'instruction particulière (contrairement à la littérature imprimée). Deux types de « propagande » apparaissent : l'un de sensibilité bolchevique, l'autre nationale (les deux n'étant pas forcément incompatibles).

La Guerre civile aboutit à la formation, en août 1921, d'un État komi bolchevique, avec pour capitale Ust'-Sysol'sk (future Syktyvkar). Pendant les années 1920, une personnalité majeure de la vie littéraire et politique komie, Viktor Savin, contribue à institutionnaliser le théâtre en langue nationale. Il fonde en 1921 le « *Sykomťevćuk* », troupe de théâtre komi de Syktyvkar ; puis, en 1930, le « Théâtre komi instructif itinérant ».

I.2. Les décennies soviétiques

Un changement profond se produit au cours des années 1930. En 1932, de jeunes comédiens komis sont envoyés à Leningrad pour y suivre pendant quatre ans une formation soviétique à vocation nationale. En 1936, ils rentrent diplômés à Syktyvkar, où ils inaugurent le nouveau Théâtre d'État komi (avec une pièce de Gorki). Pendant ce temps, la génération précédente est exterminée. La fin des années 1930 constitue donc une véritable révolution culturelle : éradication d'une génération d'intellectuels, formation d'une nouvelle génération, à quoi vient s'ajouter une réforme de l'alphabet qui rendra difficile l'accès à la littérature antérieure.

L'âge d'or aura été bref. La deuxième période commence avec les répressions de 1936-1937. Puis la nouvelle génération d'artistes *soviétiques* traverse les années de guerre et de stalinisme (1939-1953).

D'un point de vue institutionnel, cette période soviétique décline dans la R.S.S.A. de Komi le même schéma culturel qu'ailleurs en Union soviétique : un Opéra d'État est fondé à Syktyvkar en 1958 ; le premier spectacle qu'on y produit est tout ce qu'on peut imaginer de plus russe, puisqu'il s'agit d'*Eugène Onéguine*. Le reste de ces décennies est consacré au développement et à la promotion d'un répertoire soviétique (partiellement en langue komie, et de plus en plus en russe du fait de la russification forcée de la population).

I.3. Aujourd'hui

Enfin, une troisième période se distingue nettement, consécutive à la désagrégation de l'Union soviétique. La proclamation de souveraineté de la République de Komi en 1990 est suivie de quelques années de flottement avant la ratification, en 1994, d'une constitution qui circonscrit l'autonomie de l'État komi dans la Fédération de Russie.

Au milieu de cette période de transition, Svetlana Gorčakova, metteur en scène principal du Théâtre d'État, quitte ses fonctions pour fonder une nouvelle institution d'État, le « Théâtre du folklore de la République de Komi », avec pour objectif de remettre en valeur le patrimoine national face aux anciennes institutions soviétiques. En 2005, celui-ci est rebaptisé « Théâtre musical et dramatique national » (c'est-à-dire qu'il joue à la fois les rôles de Théâtre et d'Opéra, et qu'il est consacré à la culture nationale, c'est-à-dire komie, et non russe).

II. VERS UN OPERA NATIONAL KOMI

Voilà pour le contexte général des arts dramatiques komis. Voyons maintenant, plus particulièrement, la place qu'y occupe le genre de l'opéra.

II.1. Les premiers pas

Le premier spectacle qui, sans être qualifié d'opéra, commence déjà à ouvrir la voie du genre, est un « drame lyrique » de Nikolaj Frolov (1909-1987) : *Pemyd parmayn* [*Dans la taïga obscure*]. Ce spectacle, qui s'appuie sur le mythe komi de *Šypića*, est créé au Théâtre d'État en 1941 avec une musique originale du compositeur moscovite Boris Terent'ev (1913-1989) (Osipov 1969, ch. V, § « Композитор А.А. Воронцов » ; Uljašev 1999, § 1 : « Литература, театр »).

En 1942, un premier véritable opéra national est sur le point de voir le jour : *Kulömdinsa vosstańije* [*L'insurrection de Kulömdin*], sur un livret komi de Nikolaj D'jakonov et Stepan Ermolin. Le compositeur, Aleksandr Voroncov (Moscou, 1884-1943), est venu faire des collectes dans les villages de la république : dans sa partition, il utilise d'authentiques mélodies traditionnelles (Osipov 1969, ch. V, § « Композитор А. А. Воронцов »). Le sujet est un épisode de l'histoire komie qui se prête bien à l'idéologie soviétique : il s'agit d'une révolte paysanne dans les années 1842-1843, qui avait requis une intervention personnelle du tsar, lequel avait ordonné de faire réprimer le mouvement par l'armée. Mais cet opéra est resté inachevé et n'a jamais pu être monté.

Avec la fondation de l'Opéra d'État, le besoin d'un opéra original dédié à cette nouvelle institution se fait immédiatement sentir, et un chantier est lancé pour y répondre : en 1960 est créé *Groza nad Ust'-Kulomom* [*Orage sur Ust'-Kulom*], avec une musique de Georgij Deht'jarov (né en 1921 à Odessa). Mais le livret de Stepan Ermolin est chanté dans une adaptation russe (*id.*, ch. V, § « Гроза Над Усть-Куломом »).

On constate donc que ces premières tentatives d'opéras komis ne sont guère satisfaisantes : le premier n'est pas un opéra, le second est inachevé, et le troisième n'est pas chanté en komi.

II.2. Le répertoire soviétique

Dans les années 1960-1970, le compositeur Jakov Perepelica (1927-1990) enrichit le répertoire national de l'Opéra d'État avec

un ballet (*Jag Mort*, 1961, d'après une légende mythologique, avec des décors de Vasilij Ignatov) et un opéra chanté en russe (*Na Ilyče* [*Sur l'Ilyč*], en 1971). Ces œuvres sont très marquées par l'esthétique et l'idéologie soviétiques, de même que l'opéra *Domna Kalikova* (1967), sur une héroïne rouge de la guerre civile komie, avec une musique de Boris Arhimandritov (compositeur de Leningrad né à Tbilissi en 1932). On peut mentionner aussi le spectacle musical de Mihail Gercman *Ožereľe Sjudbeja* [*Le collier de Śudbej*], en 1978, d'après un conte d'Aleksandr Klejn, qui aborde des thèmes nationaux en langue russe.

Perepelica donnera encore un ballet soviétique komi en 1987, *Domna Kalikova*. Aujourd'hui, son *Jag Mort*, devenu un classique, est toujours donné régulièrement sur la scène de l'Opéra d'État de Syktyvkar, dans une nouvelle chorégraphie.

III. *KURATOV*

On vient de voir un panorama de l'opéra national komi, ce qui a mis en évidence le fait qu'au début du XXI^e siècle, on n'a toujours jamais vu sur scène un véritable opéra qui soit à la fois chanté en langue komie et qui traite d'un sujet komi. Je vais donc parler maintenant de la genèse et de la création de l'opéra *Kuratov*, qui a pour vocation de combler cette lacune.

Comme point de départ, il fallait un sujet à forte portée idéologique, aussi symbolique en soi que le fait même de concevoir un opéra national komi. Pour cela, rien de tel qu'un « grand homme » du pays : et qui pourrait endosser cette fonction mieux qu'Ivan Kuratov ? D'ailleurs, depuis 1977, sa statue en bronze orne le parvis de l'Opéra, en plein centre de Syktyvkar, le long de l'artère principale. Si l'on se fie à la grandeur et à la situation des monuments de la capitale, Kuratov apparaît donc comme le deuxième « grand homme » de l'État komi — après Lénine, sur la place centrale.

On connaît la vie de Kuratov (cf. Yves Avril, p. 123) : on va voir maintenant en quoi consiste le livret de 1984, puis le nouveau livret établi par Noskov en 2008 et, enfin, la version présentée au public en 2009.

III.1. Le livret de 1984 (Vaneev)

En 1984, Al'bert Vaneev (1933-2001) compose un livret d'opéra intitulé *Parmasa kol'ip* [*Le rossignol de la taïga*]. Vaneev est le principal poète komi du XX^e^ siècle. À l'instar de Kuratov — mais dans une tout autre époque —, il a joué un rôle considérable dans le développement de la littérature nationale. Auteur de nombreux recueils, il a aussi démontré que la langue komie avait le même potentiel littéraire que les « grandes langues » occidentales en traduisant en vers quelques classiques périlleux, notamment des sonnets de Shakespeare, Michel-Ange, Pétrarque…

Ce texte très lyrique — Vaneev l'a composé intégralement en vers komis — n'a jamais été mis en musique ni publié. Le récit se concentre sur l'époque où le poète a vécu à Ust'-Sysol'sk (années 1860). Après ses études supérieures loin du pays komi, Kuratov arrive à Ust'-Sysol'sk pour y enseigner. Il y retrouve un camarade d'études, sa bien-aimée, sa mère… Partisan de la culture komie et de l'enseignement en langue nationale, accusé d'idées révolutionnaires, il entre en conflit avec les chefs locaux — tsaristes et russophiles — de l'éducation, de la police et du clergé.

S'il est un magnifique poème, le livret de Vaneev présente un défaut majeur pour un opéra : il n'offre quasiment pas d'action, mais plutôt des échanges d'idées. En outre, un obstacle technique a longtemps empêché de réaliser ce vieux rêve d'un opéra national komi : on ne trouvait tout simplement pas de compositeur qui eût à la fois une formation musicale suffisante et une bonne connaissance de la langue komie. Enfin, six ans plus tard, l'URSS n'existait déjà plus : les thèmes révolutionnaires et anticléricaux, qui inscrivaient inéluctablement le poème de Vaneev dans une tradition soviétique, devinrent alors inadaptés à la société contemporaine.

III.2. La version de 2008 (Vaneev & Noskov)

C'est au XXI^e^ siècle que l'État komi a finalement retrouvé la trace d'un compositeur komi expatrié : Serge Noskov. Celui-ci est né et a grandi à Syktyvkar, dans une famille komie, puis il a reçu la

formation requise au Conservatoire de Gorki ; il vit à Londres depuis 1992. La commande a été passée en 2007, pour livraison d'une version avec piano en août 2008. La version orchestrée a été remise en avril 2009, en vue d'une création en cette année de célébration du 170^e^ anniversaire de la naissance d'Ivan Kuratov.

Face aux défauts susmentionnés du livret de Vaneev, Serge Noskov, perplexe, a été obligé de procéder à des modifications profondes. Il en résulte un nouveau texte, dont je vais expliquer maintenant en quoi il se distingue de la version initiale.

Pour pallier le manque d'intérêt dramatique, Noskov met en œuvre deux stratégies. D'une part, il étend le récit dans le temps afin de couvrir deux autres lieux et périodes (l'enfance au village et la vieillesse au Kazakhstan) et de diversifier les ambiances. À cet effet, il ajoute un prologue et un épilogue. D'autre part, il introduit deux personnages extérieurs au récit — le Poète et sa Muse — afin de donner du relief (ce Poète « hors du temps », en train d'élaborer le présent ouvrage, peut aisément être identifié à Vaneev en 1984 ou au compositeur en 2008), de rompre la monotonie (par des changements de rythme narratif et de style musical) et d'apporter de la dérision (notamment pour « lubrifier » les scènes révolutionnaires). Il faut souligner que ces deux nouveaux personnages s'expriment en russe. Il y a deux raisons à cela : la première, c'est que Nosksov est vraisemblablement plus à l'aise en russe qu'en komi ; la seconde, c'est que l'usage de la langue russe, dans le pays komi d'aujourd'hui, est une réalité indéniable, et que le public de l'Opéra de Syktyvkar, au XXI^e^ siècle, est plus à l'aise, lui aussi, en russe qu'en komi.

Le bilinguisme était un thème présent dans le livret de Vaneev ; dans le livret de Noskov, il se concrétise aussi sur la scène. Dans cette même démarche, Noskov va plus loin : il traduit même en russe deux passages que Vaneev avait composés en komi. Le premier consiste en des propos dépréciatifs tenus par les russophiles, qui se moquent des Komis et de leurs « danses et hurlements de sauvages », qui affirment que « la langue komie n'a aucun avenir », etc. : Kuratov leur rétorque que la langue komie a bel et bien un avenir, et il chante son fameux poème « *Komi kyv* » [« La langue komie »] (cf. Yves Avril, p. 123). Point culminant du premier acte, ce texte emblématique de Kuratov, pacifiste et porteur

d'espoir, *sur* la langue komie et *en* langue komie, au milieu d'un tableau injurieux chanté en russe, a un effet beaucoup plus percutant que chez Vaneev. Le second passage russifié par Noskov est en fait une rétro-traduction : il s'agit de poèmes révolutionnaires russes que Vaneev avait méticuleusement adaptés en vers komis, et que le compositeur restaure dans leur forme originale. On renonce donc ici à l'unité linguistique au profit d'un bilinguisme plus authentique.

III.3. La création en octobre 2009

Mise en scène par Ija Bobrakova, la création de 2009 s'inscrit *a priori* dans la lignée des opéras soviétiques (Mme Bobrakova travaille à l'Opéra de Syktyvkar depuis sa fondation, et elle y a mis en scène notamment *Orage sur Ust'-Kulom* en 1960). Je ne vais pas entrer ici dans les détails de la mise en scène, mais je souhaite seulement mentionner la nouvelle série de changements apportés au livret à la demande d'Ija Bobrakova (et contre le gré du compositeur).

La première « censure » exercée par la mise en scène relève des « convenances », du bon goût esthétique. À ce titre, par exemple, la Muse ne peut pas être habillée en punk : c'est inconcevable, pour Ija Bobrakova, sur une scène prestigieuse et respectable.

La seconde (auto)censure de la mise en scène affecte directement la structure de la partition : elle permute des scènes et altère la fin du premier acte pour ne pas laisser une impression par trop anticléricale, qui risquerait de froisser l'Église. Il convient de rappeler ici que l'Opéra de Syktyvkar avait programmé une mise en scène du *Pope et son valet Balda* de Chostakovitch en 2006, et que la représentation avait été annulée au dernier moment sous des pressions de l'Église.

Enfin, sur la dernière note, Kuratov s'effondre très matériellement dans son fauteuil, la tête sur la poitrine, au lieu de rester debout et tourné vers le ciel. Cette image extrêmement maladroite laisse aux spectateurs une impression de mort, d'échec (d'autant plus regrettable que Kuratov apparaissait comme le porte-parole, voire comme une véritable allégorie, de la langue komie elle-même), là où la scène finale, avec Kuratov debout accompagné par

tous les solistes et choristes, se prêtait volontiers à un élan vers le haut, vers l'immortalité.

Par ailleurs, il faut signaler la difficulté de trouver des chanteurs qui maîtrisent à la fois le chant et la langue (et qui acceptent de jouer dans un opéra contemporain). Cette considération paraît *a priori* indépendante de la mise en scène (elle affecte avant tout la diction, la pureté de la prononciation, partant l'authenticité), mais elle a tout de même un impact sur celle-ci : en l'occurrence, Kuratov a souvent les yeux baissés sur le carnet où il fait mine d'écrire ses poèmes, le pope sur sa bible, les uns et les autres sur les notes étalées par terre… et tous ont d'autant plus de mal à suivre en même temps les gestes du chef d'orchestre (d'où un autre impact sur la musique).

CONCLUSION

Sous le titre le *Kuratov*, plus que le poète (ou « poète démocrate », selon le livret de Vaneev), il s'avère que c'est *la langue komie* qui est le véritable « héros » de ce « premier opéra national komi ». Les auteurs (Vaneev, Noskov, voire Bobrakova) se servent de la vie — ou de la légende —d'Ivan Kuratov pour mener une réflexion sur le *bilinguisme* en pays komi : le XIX^e^ siècle, époque tsariste où la jeune conscience nationale est confrontée à une élite russophone méprisante qui considère que la langue komie est inadaptée à la civilisation et la modernité et qu'elle est vouée à l'oubli, entre en résonance avec notre XXI^e^ siècle, où il existe un État multinational dont la définition repose sur l'identité du peuple komi et dont le komi est l'une des deux langues officielles, mais où l'on entend encore souvent que la langue nationale n'a pas d'avenir. Pourtant, un siècle et demi après Kuratov, le débat relatif au bilinguisme est à peu près le même, et la langue komie est toujours une réalité.

BIBLIOGRAPHIE

AVRIL, Yves, 2003, « La langue komi » // *Le Porche*, N° 13 (septembre 2003).

AVRIL, Yves, 2006, *Parlons komi*. — Paris : L'Harmattan.

KURATOV 1951 = Куратов Иван Алексеевич, *Бӧрйӧм гижӧдъяс* [*Textes choisis*]. — Сыктывкар: Коми госиздат. 168 p.

KURATOV 2008 = *И.А. Куратов. Судьба. Поэзия. Наследие*. — Сыктывкар. [CD-ROM.]

KURATOV 2009 = Куратов Иван Алексеевич, *Ті кӧть шудаӧсьджык лоӧй!* Кывбуръяс, поэмаяс. — Сыктывкар: Коми Республикаса гижысь котыр. 288 p. [Recueil édité par Vladimir Timin.]

LAAKSO, Johanna, 1990, *Komin kansan ensimmäinen runoilija : 150 vuotta I.A. Kuratovin syntymästä* [*Le premier poète du peuple komi : 150e anniversaire de la naissance d'I.A. Kuratov*]. — Helsinki : Castrenianumin Toim. 36.

MARKOVA 2008 = Маркова Анастасия, « Оперу 'Иван Куратов' композитора из Великобритании оценит худсовет Театра оперы и балета Коми », 25.08.2008 : http://komiinform.ru/news/51292/

OSIPOV 1969 = Осипов Александр, *О коми музыке и музыкантах* [*Musique et musiciens komis*]. — Сыктывкар: Коми книжное издательство. http://foto11.com/komi/art/singing/osipov_book_enter.shtml

PETROVA 2008 = Петрова Анна, « Оперу Сергея Носкова принял худсовет », Газета «Республика», 29.08.2008 : http://www.gazeta-respublika.ru/article.php/11568

ŜERBININA 2007 = Щербинина Марина, « Сергей Носков пишет коми оперу в Лондоне », Газета «Республика» № 236 (3670), 21.12.2007 : http://www.gazeta-respublika.ru/article.php/4808

SOBOLEVA 2007 = Соболева Галина, « Сергей Носков: 'Симфонии в Лондоне нынче никому не нужны' », Газета «Молодежь Севера» № 42 (7321), 18.10.2007. http://www.mskomi.ru/n/article.php/1417

TIRASPOĽSKIJ 1985 = Тираспольский Геннадий Исаакович, *Над рукописями И.А. Куратова*, Сыктывкар: Коми книжное издательство. 112 p.

ULJAŠEV 1999 = О.И. Уляшев. « Мифология в современном искусстве коми », in *Энциклопедия уральских мифологий. Том 1. Мифология коми* [*Encyclopédie des mythologies ouraliennes. Volume 1. La mythologie des Komis*]. Руководитель авторского

коллектива Конаков Н.Д. — Москва & Сыктывкар. http://www.sati.archaeology.nsc.ru/mifolog/myth/45.htm

VANEEV 1984 = Ванеев Альберт, *Пармаса колип – Кык деиствеа опера* [*Le rossignol de la taïga – Opéra en deux actes*]. [56 p. dactylographiées.]

VANEEV & NOSKOV 2008 = Ванеев Альберт, Носков Сергей, *Куратов – Опера в двух актах с прологом и эпилогом* [*Kuratov – Opéra en deux actes, un prologue et un épilogue*]. [42 p. dactylographiées.]

RÉSUMÉS

Коми национальная опера в 21 веке

В октябре 2009 года в Сыктывкаре была поставлена «коми национальная опера» «Куратов», повествующая о жизни и творчестве поэта Ивана Куратова. Впервые на коми языке была посвящена опера коми теме. В этой статье я собираюсь описать путь, который привел к этой премьере.

В первой части статьи дается обзор истории драматического искусства на Коми земле. Следует различать три основных периода: золотой век, начавшийся во время гражданской войны и продолжавшийся в 1920-е гг. (до середины 30-х и ликвидации целого поколения артистов); советский период (Вторая Мировая война, сталинизм, строительство «советской нации», основание советских театральных институтов); и, наконец, возможности, предоставляемые новым статусом Коми государственности в рамках суверенитета Российской Федерации (основание коми национального театра, новое положение языка в многонациональном обществе).

Вторая часть посвящена опере. Первые музыкальные драматические и оперные постановки на территории Коми либо уже ставятся, либо только создаются в 1940-х. В советский период создаются новые институты и формируется новый репертуар опер и балетов, где коми показывают свой вклад в создание «советской нации». Все эти попытки показывают нехватку, на рубеже веков, оперной работы, которая отражалась и в песнях на коми языке.

И в заключении я представляю последовательные версии оперы «Куратов»: оригинальное либретто, созданное Альбертом Ванеевым в 1984 г., адаптацию сделал композитор Сергей Носков в 2008 г., и окончательные изменения внесены режиссером Ией Бобраковой в 2009 г. Этот анализ ясно показывает некоторые наблюдения

относительно двуязычия в Коми и сегодняшнего статуса национального языка: более того, главный герой оперы является выражением коми языка. Что касается двуязычия, современное коми общество не сильно отличается от того, что было 150 лет назад.

Коми национальнӧй опера 21 нэмын

2009 вося октябрын Сыктывкарын вӧлі петкӧдлӧма Иван Куратовлӧн олӧмлы да творчестволы сиӧм «Куратов» коми национальнӧй опера. Медводдзаысь коми кыв вылын вӧлі сиӧма опера коми темалы. Тайӧ статьяын ме кӧсъя петкӧдлыны туйсӧ, мый вайӧдіс тайӧ премьераӧдз.

Статьялӧн медводдза юкӧнын висьтавсьӧ Коми муын драма искусстволӧн история йылысь. Колӧ торйӧдны куим шӧр кадколаст: зарни нэм, мый заводитчис гражданскӧй война дырйи да кыссис 1920-ӧд воясын (30-ӧд вояс шӧрӧдз да артистъяслысь дзонь кӧлена бырӧдтӧдз); советскӧй кадколаст (Мӧд Мировӧй война, сталинизм, «советскӧй нация» лӧсьӧдӧм, советскӧй театр институтъяслы подув пуктӧм); и медбӧрын, Россия Федерацияса суверенитет йӧрышын Коми государственносьтлӧн выль статусӧн сетӧм позянлунъяс (коми национальнӧй театр лӧсьӧдӧм, уна сикас войтыра йӧзкотырын кывлӧн выль статус).

Мӧд юкӧныс сиӧма опералы. Коми мутасын медводдза шылада драма да опера петкӧдчӧмъяс либӧ сӧмын на лӧсьӧдсьӧны, либӧ сувтӧдсьӧны нин 1940-ӧд воясын. Советскӧй кадколастӧ воссьӧны выль институтъяс да дасьтысьӧ опера да балет нырвизьын выль репертуар, кӧні комияс петкӧдлӧны ассьныс пайсӧ «советскӧй нация» лӧсьӧдӧмӧ. Став тайӧ пондылӧмыс петкӧдлӧ нэмъяскостса кадколастӧ опера уджлысь тырмытӧмлунсӧ, мый тыдовтчӧ тшӧтш и коми сьыланкывъясын.

Помас ме петкӧдла сьӧрсьӧн-бӧрсьӧн «Куратов» опералысь версияяс: 1984 воын Альберт Ванеевӧн лӧсьӧдӧм аслыссикас либретто, адптациясӧ вӧчис композитор Сергей Носков 2008 воын, да медбӧръя вежсьӧмъяссӧ пыртіс режиссёр Ия Бобракова 2009 воын. Тайӧ туялӧмыс петкӧдлӧ Коми муын кыккывъялун да национальнӧй кывлӧн ӧнія статус серти ӧткымын видзӧдлас: весиг позьӧ шуны унджык, опералӧн шӧр герой петкӧдлӧ коми кыв. Сёрнитны кӧ кыккывъялун йылысь, ӧнія коми йӧзкотыр оз ёна торъяв сыысь, мый вӧлі 150 во сайын.

RELIGION

Bibliothèque finno-ougrienne N°18
Les Komis

Art LEETE

L'ORTHODOXIE EN PAYS KOMI[1]

Dans cet article, je vais analyser la vie religieuse des Komis aujourd'hui dans le rajon *d'Ust'-Kulom.*

Les Komis ont été évangélisés au XIV^e^ siècle, et la religion orthodoxe russe est devenue peu à peu leur *religion. Aujourd'hui, dans le* rajon *d'Ust'-Kulom, l'orthodoxie est caractérisée par le rétablissement d'églises et par l'arrivée de moines après la fin de la période soviétique. L'évolution principale est la formation d'un noyau de croyants qui participent à la vie de l'église au quotidien. En outre, dans les deux ou trois dernières années, un rapprochement significatif a eu lieu entre le prêtre d'Ust'-Kulom, affilié à l'Église orthodoxe russe (EOR), et l'administration locale.*

On remarque que les tendances actuelles de l'orthodoxie sont les suivantes : faible niveau d'activité de la vie religieuse du rajon *d'Ust'-Kulom, des rapports compliqués de l'EOR avec les mémés, et une orthodoxie populaire par endroits forte et radicale (*burśylyśjas *– « chanteurs de la bonté » ou « bons chanteurs »).*

LA VIE RELIGIEUSE EN PAYS KOMI JUSQU'AU DÉBUT DE L'ÉPOQUE POST-SOVIÉTIQUE – LA SITUATION À UST'-KULOM

J'entends dans cette intervention décrire la vie religieuse des Komis aujourd'hui. Je me concentrerai sur une région, le *rajon* d'Ust'-Kulom. La superficie de ce *rajon* est de 25 000 km² (à peu près comme la moitié de l'Estonie), et il a une population de près

[1] Cette recherche a été financée par l'Union Européenne par l'intermédiaire des Fonds européens de développement régional (Centre d'excellence CECT).

de 30 000 habitants. Les Komis de cette région[2] se considèrent les plus komis des Komis : c'est leur dialecte qui a servi de base à la langue littéraire, de nombreuses personnalités de la culture et de la vie publique en sont originaires. Dans les années 1920, il a même été question de transférer la capitale du pays komi à Ust'-Kulom. L'identité des Komis de cette région représente l'aspiration à être les porteurs d'une komitude véritable, authentique, d'être les Komis types.

Les Komis ont été christianisés à la fin du XIV^e^ siècle. Pour eux, l'orthodoxie est devenue peu à peu leur religion propre, avec une reconnaissance officielle. Certes, différents auteurs, au cours des temps, ont apprécié de manière diverse le degré d'engagement des Komis dans l'orthodoxie, mais il est clair, en tout cas, que c'est là la religion qui leur est la plus proche.

La région d'Ust'-Kulom est habitée par les Komis depuis le milieu du XVII^e^ siècle. C'est là également qu'ont été construites les premières églises. Au cours de la deuxième moitié du XIX^e^ siècle, un monastère fut établi à une vingtaine de kilomètres d'Ust'-Kulom, à Uljanovo.

Pendant les premières décennies de la période soviétique, toutes les églises du pays komi furent fermées. La campagne de fermeture fut achevée en 1940, parce qu'« il n'y avait plus rien à fermer ». La plupart des églises, au fil du temps, sont tombées en ruine, de sorte qu'elles ne pouvaient même plus remplir les fonctions qui leur avaient été attribuées (mais pour lesquelles elles n'avaient pas été conçues) de maisons de la culture ou boîtes de nuit, de conseils de village, d'entrepôts ou de casernes de pompiers.

Après les années 1950, trois églises avaient été rouvertes en pays komi (territoire grand comme la France), mais la structure officielle de l'église orthodoxe y est restée pratiquement inexistante jusqu'à la fin de l'ère soviétique.

Pendant cette période, l'église la plus proche du *rajon* d'Ust'-Kulom se trouvait au village d'Yb, près de la capitale Syktyvkar, et

[2] Il s'agit du groupe ethnique des « Komis de la haute Vyčedga » (NdR).

les fidèles de la zone qu'elle couvrait devaient parcourir, pour s'y rendre, entre 200 et 400 km.

Après l'écroulement de l'URSS, l'Église orthodoxe s'est efforcée de rétablir sa position d'hégémonie dans le paysage religieux komi. Pitirim, évêque de Syktyvkar et de Vorkuta, n'est pas particulièrement intéressé par le dialogue avec les représentants d'autres confessions. Comparée à d'autres organisations religieuses, l'Église russe orthodoxe a obtenu des résultats significatifs. En même temps, les évolutions de l'orthodoxie en pays komi sont aujourd'hui plutôt compliquées, car l'une des tâches principales des prêtres dans les localités est d'inciter les gens à aller à l'église. Or ceci implique de faire des compromis et d'appliquer de manière plus tolérante les règles rigoureuses de comportement religieux.

L'ORTHODOXIE AUJOURD'HUI DANS LA RÉGION D'UST'-KULOM

Le rétablissement des églises et des monastères, l'apparition des prêtres et des moines

J. — *Nos mémés ont organisé un soulèvement. Pour commencer, notre église était vide et notre ancien président du soviet a décidé de faire ici une salle de sports. C'était dans les années 1980. Mais après, nos mémés ont organisé une révolte. Elles ont dit : « Comment peut-on faire d'une église une salle de sport ? » Elles disent qu'il faut rétablir l'église. Le budget a été fait pour une salle de sport, mais quand les mémés se sont soulevées, c'est devenu une église. Voilà.*

Nous avons une mémé, ici, Viktoria Ivanovna, voilà. C'est elle qui a mobilisé toutes les autres, et elles sont venues au soviet du village, et elles se sont mises à discuter et ils ont quand même décidé de rétablir l'église. Avant, dans l'église, il y avait la maison de la culture. On y montait des pièces, il y avait des projections de films, des concerts. Au début, les mémés menaient elles-mêmes les cérémonies, elles étaient les patronnes. Elles ont mis à l'église toutes les icônes qu'elles gardaient à la maison, elles ont tout rangé, tout fait de leurs propres mains. Après, quand le pope est arrivé, il s'est mis à tout restaurer de nouveau. (Myjoldino, 2008)

DP. — Cette église, chez nous, ne fonctionnait pas, mais une femme a entrepris de la rétablir. Elle a fait du porte-à-porte, elle avait comme objectif de passer par plusieurs maisons et elle a collecté 10 roubles par personne. Elle les a apportés avec moi à l'église, cette petite vieille, mais après elle s'est fait tuer, des ivrognes sont entrés chez elle et ont voulu lui prendre l'argent et la clé de l'église. Elle a refusé de les leur donner et ils l'ont tuée. Elle s'appelait Agafia. Avec l'argent que les gens leur donnaient, elles [les mémés] achetaient de la peinture et des planches pour changer le plancher et pour peindre les étagères, elles ont mis des vitres aux fenêtres, elles faisaient des petits travaux dans le genre. Le pope n'est arrivé qu'après. (Ust'-Kulom 2006)

Dans la région d'Ust'-Kulom, après la fin de la période soviétique, l'Église orthodoxe russe a rétabli ses positions. Plusieurs églises ont été reconstruites, quelques unes sont en construction ou en projet. Du point de vue symbolique, c'est la reprise des activités du monastère d'Uljanovo qui représente l'acquis le plus significatif. Bien que la fréquentation des églises de la part de la population reste modeste, on ne saurait sous-estimer l'importance, pour les habitants de la région, du rétablissement de la normalité et de la tradition. Les gens ont enfin la possibilité de se rendre à l'église.

Une autre dimension essentielle est le rapprochement, ces toutes dernières années, de l'Église orthodoxe russe et de l'administration locale. La municipalité soutient clairement les orthodoxes et limite les possibilités d'action des groupes non orthodoxes. C'est pourquoi les perspectives de l'Église orthodoxe russe dans la région d'Ust'-Kulom sont plutôt prometteuses.

En même temps, comme les textes présentés le montrent, les progrès rapides de l'Église orthodoxe au niveau régional doivent beaucoup, du moins dans les deux principaux centres du *rajon*, aux mémés orthodoxes, qui tout au long de la période soviétique ont su préserver la tradition. Et bien que leurs conceptions diffèrent souvent de celles des prêtres, ces derniers doivent s'accomoder, dans une certaine mesure, de leur discours religieux.

La montée du militantisme institutionnel religieux

MATUŠKA. — Pour l'instant, les églises s'en sortent surtout grâce aux dons. Bien sûr, les paroissiens y contribuent. De manière générale chaque église a ses paroissiens réguliers.

BATJUŠKA[3]*. — Oui. Le noyau dur. Nous en avons combien, vingt-cinq ?*

M. — Vingt-cinq, c'est vraiment le noyau dur ! Autrement, les grands services religieux rassemblent entre cinquante et soixante-dix personnes.

B. — Oui. Mais c'est que les gens viennent ici des villages alentour, surtout les jours de semaine, le samedi parfois, nous avons les gens de Kebanjol. Voilà. Kebanjol est là-bas. Et de Pomozdino, ceux de Nosim. Voilà. Ils viennent même à pied, vous les avez peut-être déjà vus. Oui. Voilà. Ils viennent en famille.

LA MÉMÉ X. — Ils viennent à cinq, ils attendent le sixième.

B. — Voilà. Ils attendent déjà le sixième. Eux, ils viennent à pied, ils font trois kilomètres. Voilà. (Ust'-Kulom 2007)

La paroisse d'Ust'-Kulom comporte un noyau de mémés particulièrement actives, qui vont régulièrement à l'église, à l'école du dimanche pour adultes, et qui font du bénévolat pour l'église. Dans l'ensemble, elles ne contestent pas les positions du prêtre. Mais parfois cela leur arrive – par exemple quand elles proposent de remplacer la résurrection, qui est peu vraisemblable et demande une longue attente, par la doctrine de la réincarnation, ou bien quand elles discutent le nombre réel de personnes ayant vécu au paradis et leur comportement sexuel… Mais elles acceptent sans réserves la personne du prêtre.

D'ailleurs ces mêmes mémés sont également proches de la conception populaire de l'orthodoxie comme phénomène allant de soi, sans qu'il faille se casser trop la tête à suivre toutes ses exigences à la lettre.

[3] *Batjuška*, « petit père », est le titre par lequel on appelle le prêtre orthodoxe. L'épouse du prêtre est appelée *matuška*, « petite mère » (NdR).

L'ÉVOLUTION DE LA RELIGIOSITÉ POPULAIRE

L'indifférence

> *UN MOINE. — Quand fêtez-vous la nouvelle année ?*
>
> *TANTE GALJA. — Nous la fêtons plusieurs fois.*
>
> *LE MOINE. — Vous avez tort. Les catholiques fêtent Noël le 24 décembre et la nouvelle année le 1er janvier et chez eux, c'est juste ainsi. Mais chez nous, dès lors qu'on vous sert de l'alcool, on est aussitôt prêt à faire la fête. Une semaine avant Noël il faut jeûner, mais ici à ce moment-là tout le monde boit. Voilà pourquoi le 1er janvier il y a beaucoup de meurtres, les familles éclatent. Cette nuit-là, les sorcières se rendent sur le mont Chauve, et elles y commettent toutes sortes de mauvaises actions. Elles se vantent du nombre de personnes qu'elles ont tuées et du nombre de familles qu'elles ont détruites. (Uljanovo 2007)*

La plupart des habitants d'Ust'-Kulom se considèrent comme non croyants, parce qu'ils ne respectent pas les règles qui font d'une personne un orthodoxe : ils ne vont pas à l'église, ils ne prient pas. En plus, les gens ne savent pas forcément comment mettre des bougies devant les icônes et quelles sont les prières qui demandent une bougie. Comme ils le disent eux-mêmes : « Nous ne savons pas croire. »

En même temps, cette indifférence peut être également vue comme de la confusion dans les esprits. Certains croyants conscients et actifs ne suivent pas forcément toujours l'étiquette vestimentaire des services religieux (les femmes vont à l'église en toque et en pantalon, alors qu'elles devraient en principe porter un foulard et une jupe), tandis que les « non croyants » qui se rendent à l'église pendant leurs loisirs sont beaucoup plus stricts en matière d'habillement. En effet, paradoxalement, la plupart des « véritables croyants » ne se sont convertis que ces quinze dernières années. Alors que le groupe des « non croyants » est celui qui a porté les traditions orthodoxes tout au long de la période soviétique, ce sont maintenant les nouveaux convertis qui ont repris leur position et

ceux-là, même s'ils n'ont pas changé, se sont retrouvés refoulés parmi les « non croyants ».

Mais ce type de foi presque imperceptible est extraordinairement stable.

Rester coi

P. — Comment marque-t-on le souvenir d'un parent mort ?

DP. — On fait des cérémonies. Quand il meurt, le même jour on lui offre du thé. Voilà ce qu'on fait. Certains vont à l'église, mettent des cierges, mais nous n'allumons des cierges qu'à la maison. Seulement à Pâques et aux autres grandes fêtes je me rends à l'église. Mais il y en a qui y vont tous les jours. (2006)

P. — Mais que font les gens au cimetière ?

DP. — On y fait de tout. On boit, on mange, nous allons presque jusqu'à mettre des bonbons sur la croix. Nous faisons une petite croix sur le tertre et nous y mettons des graines pour les petits enfants. Je ne sais pas si c'est bon ou non, mais une femme, son mari lui a dit en rêve : « On n'arrête pas de me gratter la poitrine. » C'est parce qu'ils picorent les graines, voilà pourquoi. Elle l'a vu en rêve. Ils n'arrêtent pas de picorer. Ils grattent la poitrine. Voilà comment on fait avec les morts. (2006)

Ces croyants discrets du *rajon* d'Ust'-Kulom sont loin d'afficher leurs convictions aussi activement que le noyau militant. Mais là aussi il y a des exceptions notables. Par exemple ces « non croyants » ont des exigences beaucoup plus rigoureuses quant aux qualités personnelles et même à l'apparence extérieure du prêtre. Par exemple ils soupçonnent le prêtre d'Ust'-Kulom, qui tend à l'embonpoint, d'interpréter le jeûne de manière libérale, alors que le prêtre de Myjoldino, qui est gringalet, est accusé de s'imposer des privations insensées, car « un homme doit quand même manger comme il se doit ».

Les radicaux : les *burśylyśjas*

Journal de terrain 2008, village de Myjoldino :

Nous sommes entrés dans la cour. La porte de la maison était fermée, mais Sara Petrovna (71 ans) a regardé par la fenêtre et est venue ouvrir la porte. Elle s'est assise sur les marches et nous a demandé qui nous étions et ce que nous voulions. Je lui ai dit que nous venions d'Estonie, que nous étions chercheurs, et que nous voulions lui poser des questions sur la vie des Komis, sur l'histoire de l'Église et d'autres questions de ce genre. Elle nous a déclaré qu'elle n'allait rien nous raconter, mais qu'elle allait nous offrir le thé et elle nous a fait entrer.

Nous sommes entrés. L'intérieur de l'appartement était à l'ancienne, le poêle occupait bien la moitié de l'espace. Dans l'angle sacré il y avait un amoncellement d'icônes, toutes certes en papier, certaines très anciennes et d'autres toutes neuves. Il y avait également une croix en cuivre couverte de papier. Entre les icônes, des branches avec des chatons. Devant les icônes, sur une petite estrade, un peu de nourriture et un cierge, qui n'était pas allumé. Une table se trouvait sous l'angle des icônes.

Dans la maison, Sara Petrovna commença par nous demander si nous étions croyants. Je lui ai répondu que non. Là-dessus elle nous dit : « Si vous n'êtes pas croyants, vous n'aurez pas non plus de thé ! »

Sara Petrovna nous a expliqué qu'il ne fallait jamais dire qu'on n'était pas croyant. Après la mort, il faudrait répondre de ses actes, d'avoir renié Dieu. De toute manière, personne ne voit ce qu'il y a en nous, mais le pire est de déclarer qu'on n'a pas la foi.

SARA PETROVNA. — Où travaillez-vous ?

MOI. — À l'université.

SARA PETROVNA. — Tu renies Dieu. Comment veux-tu que je te croie quand tu dis que tu travailles à l'université ? On ne prend pas à l'université les gens qui renient Dieu. L'université est un établissement qui plaît à Dieu. On y enseigne des choses qui lui plaisent. On n'y enseigne pas des choses qui plaisent à Satan. Comment puis-je croire que tu travailles à l'université ? Ce n'est pas possible.

« Après la mort, on te demandera ta profession de foi et le Notre père. Si tu ne les connais pas, tu devras t'écarter. Et si de ton vivant tu as dit que tu ne croyais pas en Dieu, tu n'échapperas pas. »

Dès la fin de l'époque tsariste avait émergé à Myjoldino un mouvement orthodoxe komi, les *burśylyśjas* (« les chanteurs de la bonté » ou « les bons chanteurs » en komi). Les *burśylyśjas* organisaient des réunions en komi pour discuter de questions religieuses, ils chantaient et priaient en komi. Ils faisaient les enterrements suivant les rituels orthodoxes en komi. Ils diffusaient de la littérature orthodoxe manuscrite en komi, qui est toujours en circulation.

Dans la première partie de la période soviétique, le mouvement s'étendit même à d'autres villages du *rajon* d'Ust' Kulom. Avec les idées des *burśylyśjas*, c'était une résistance passive aux réformes soviétiques qui se diffusait. Encore à la fin des années 1930, le niveau de collectivisation des régions touchées par ce mouvement était si faible que les paysans de ces quelques villages représentaient le quart des agriculteurs non collectivisés de tout le pays komi. Ce sont les *burśylyśjas* qui ont également organisé la révolte des mémés mentionnée ci-dessus, qui a abouti au rétablissement de l'église de Myjoldino, la toute première en pays komi, et ce encore dès la fin de l'ère soviétique, et, curieusement, avec l'argent du ministère des sports et de la culture physique de la RSSA komie et du Comité central des syndicats.

De nos jours, ce mouvement est particulièrement visible lors de rencontres de chants et d'enterrements. Les *burśylyśjas* ne se sont jamais séparés de l'Église orthodoxe russe, ils fréquentent ses services religieux et reconnaissent tous les sacrements de l'Église. Celle-ci, pour sa part, répond en considérant les *burśylyśjas* comme une secte et en essayant de les éliminer.

Mais pour ce qui est du niveau des impressions, comme les fragments de journal présentés le montrent, il s'agit de mémés radicales, convaincues et redoutables.

CONCLUSION

La vie orthodoxe dans le rajon *d'Ust'-Kulom reste peu animée*, même dans le contexte général de la Russie. L'église y est moins fréquentée que la moyenne en Russie. Mais sur ce point, la Russie est le dernier pays d'Europe.

L'Église orthodoxe russe a un dialogue compliqué avec les mémés. D'une part, ces dernières ont été les porteuses de l'orthodoxie pendant la période soviétique et ont aidé l'Église orthodoxe russe à partir d'un bon pied dans la confrontation avec d'autres organisations religieuses. Mais d'autre part, l'Église orthodoxe russe s'inquiète de l'indifférence des mémés vis à vis de la correction du dogme et de leur traitement libéral d'idées hérétiques.

Par endroits, l'orthodoxie populaire est fort radicale. Le mouvement des *burśylyśjas* révèle clairement la dimension radicale de l'orthodoxie populaire. Toutefois, on peut également identifier des convictions religieuses discrètes mais stables même chez les orthodoxes « non croyants ». Au fil du temps, l'orthodoxie s'est fortement entrelacée avec la vision du monde et la stratégie de comportement des Komis, et il est difficile de la distinguer de la komitude ordinaire.

BIBLIOGRAPHIE

CHUVYUROV, Alexander, 2002, « To the Problem of Verification of the Materials of Ethnographical and Folkloristic Research (on the basis of research Materials on Komi Priestless Old Believers) », *Pro Ethnologia* 13, pp. 89-102 : http://www.erm.ee/?node=327.

CHUVYUROV, Alexander, 2004, « Trees in Komi (Zyrian) Rituals and Beliefs », *Pro Ethnologia* 18, pp. 69-86 : http://www.erm.ee/pdf/pro18/chuvyurov.pdf.

CHUVYUROV, Alexander et SMIRNOVA, Olga, 2003, « Confessional factor in the ethno-cultural processes of the Upper-Vychegda Komi », *Pro Ethnologia* 15, pp. 169-196. http://www.erm.ee/pdf/pro15/chuvj.pdf.

FRYER, Paul, 1998, « Including Indigenous Culture and Language in Higher Education: The Case of the Komi Republic", in *Bicultural Education in the North: Ways of Preserving and Enhancing Indigenous Peoples' Languages and Traditional Knowledge*, edited by Erich Kasten, 1998, pp. 199-201, Münster: Waxmann Verlag.

GAGARIN 1978 = Гагарин, Юрий Васильевич, *История религии и атеизма народа коми.* Москва: Наука.

GOLUBKOVA, O.V., 2006, « Ethno-cultural interaction of the northern Komi-Zyrians and the Russians in the realm of sacral symbolism »,

Archaeology, Ethnology and Anthropology of Eurasia, Volume 27, Number 1, pp. 101-111.

ISTOMIN, Kirill, 1999, « Kolva Volost and Kolva ethnographic group as an example of transition from nomadic to settled way of life. An attempt of analysis », *Pro Ethnologia* 8, pp. 19-34 : http://www.erm.ee/?node=164.

ISTOMIN, Kirill, 2000, « Living in *Chum.* Social Relations and Personal Behavioural Strategies among Komi Reindeer Herders », *Pro Ethnologia* 10, pp. 49-76 : http://www.erm.ee/?node=184.

Istorija komi 2004 = *История Коми с древнейших времен до конца XX века*. Т. I-II. Сыктывкар: Коми книжное издательство.

JÄÄTS, Indrek, 2001, « Komi Nationalism and Orthodox Christianity in the 19th and Early 20th Centuries », *Pro Ethnologia* 12, pp. 63-76. http://www.erm.ee/?node=243.

Komi fol'klor 2008 = *Коми фольклор*, Собрал П. Аристэ. Составитель Николай Кузнецов. Тарту: Эстонский литературный музей : http://www.folklore.ee/rl/pubte/ee/ariste/komi/.

Komi Folklore 2008, Collected by P. Ariste, edited by Nikolay Kuznetsov, Tartu: Estonian Literary Museum : http://www.folklore.ee/rl/pubte/ee/ariste/komi/.

Komi Mythology 2003, Vladimir Napolskikh, Anna-Leena Siikala, Mihály Hoppal (eds.), Budapest: Akadémiai Kiadó, Helsinki: Finnish Literature Society.

KONAKOV 1983 = Конаков, Н.Д., *Коми охотники и рыболовы во второй половине XIX-начале XX в: Культура промыслового населения таежной зоны Европейского Северо-Востока*. Москва: Изд-во «Наука» : http://epr.iphil.ru/faily-publikacii/Konakov_1983.pdf.

KONAKOV 2001 = *Христианство и язычество народа Коми*. Составитель и научный редактор Н.Д. Конаков. Сыктывкар: Коми книжное издательство.

KONAKOV et KOTOV 1991 = Конаков Н.Д., Котов О.В., *Этно-ареальные группы коми: Формирование и современное этно-культурное состояние*. – М.: Наука : http://epr.iphil.ru/faily-publikacii/Konakov_1991.pdf

KOOSA, Piret, 2010, *Õigeusk kaasaegses komi külas*, Studia Ethnologica et Folkloristica Tartuensia 12. Tartu: Tartu Ülikooli Kirjastus.

KOTYLEVA, Irina, 2004, « The Role of Soviet Ideology in the Transformation of Komi Traditional Holiday Culture in the 1920s », *Pro Ethnologia* 17, pp. 127-147 : http://www.erm.ee/pdf/pro17/kotyleva.pdf.

KUZNETSOV, Nikolay, 2009, « The Role of Pop Music and Other Phenomena of Modern Culture in the Preservation of Komi Language », *Folklore: Electronic Journal of Folklore* 41, pp. 119-130 : http://www.folklore.ee/folklore/vol41/kuznetsov.pdf.

LEETE, Art, 1998, « Komi Objects at the Estonian National Museum », *Pro Ethnologia* 6, pp. 41-54 : http://www.erm.ee/?node=151.

LEETE, Art, 2008, « Notes about Possessing a Heritage in a Komi Village », *Journal of Ethnology and Folkloristics* 2, pp. 13-24 : http://www.ceeol.com/aspx/publicationlist.aspx.

LIMEROV, Pavel F., 2005. « Forest Myths: A Brief Overview of Ideologies Before St. Stefan », *Folklore: Electronic Journal of Folklore* 30, pp. 97-134, http://www.folklore.ee/folklore/vol30/limerov.pdf.

LIPIN, Vladimir et LEETE Art, 2000, « Komi Hunter Ethics at the End of the 20th Century », *Pro Ethnologia* 10, pp. 77-85 : http://www.erm.ee/?node=185.

NEMŠILOVA 1999 = *В дебрях Севера. Русские писатели XVIII-XIX веков о земле Коми.* Сост. З.Я. Немшилова, Сыктывкар: Коми книжное издательство.

POPOV 1874 = Попов Клавдий А. *Зыряне и зырянский край* / сочинение Клавдия Попова; под ред. Н. А. Попова. – Москва : [Изд. Имп. Общества любителей естествознания, антропологии и этнографии]. – (Труды этнографического отдела; Кн. 3, вып. 2) : http://www.nbrkomi.ru/content/books/zir_i_z_kr.pdf.

SAZHINA, Lyubov, 2003, « Gathering the Female Body in Komi Everyday Life and Rituals », *Pro Ethnologia* 15, pp. 159-168 : http://www.erm.ee/pdf/pro15/sazhina65.pdf.

VARPAHOVSKIJ 1900 = Варпаховский Н., *Рыбный промыселъ въ среднемъ теченіи ръки Печоры*, М.З.и Г.И. департаментъ земледълія. – С.-Петербургъ: Типографія В. Киршбаума, Дворц. пл., д. М-ва Финансовъ : http://www.nbrkomi.ru/content/books/rib_prom.pdf.

ŽEREBCOV 1982 = Жеребцов, Любомир Николаевич, *Историко-культурные взаимоотношения коми с соседними народами X – нач. XX в.* М.: Наука.

ŽEREBCOV *et al.* 1985 = Л.Н. Жеребцов, Н.Д. Конаков, К.С. Королев, *Из жизни древних коми*. Сыктывкар: Коми кн. изд-во.

Zyrjanskij mir 2004 = *Зырянский мир. Очерки о традиционной культуре коми народа.* Сыктывкар: Коми книжное издательство.

RÉSUMÉS

Õigeusust Komimaal

Analüüsin artiklis komide kaasaegset usuelu Komimaal Ust-Kulomi rajoonis. Komid ristiusustati 14. sajandi lõpus. Aegamisi kujunes vene õigeusust komide jaoks nii ametlikult respekteeritud kui ka sisuliselt omane usk.

Kaasaegset õigeusku Ust-Kulomi rajoonis iseloomustab ühelt poolt kirikute ja kloostri taastamine, vaimulike ja munkade saabumine pärast nõukogude perioodi, kui kirikud suleti ja vaimulikke piirkonnas polnud. Oluline areng on usklike tuumiku kujunemine, kes osalevad kirikuelus igapäevaselt.

Tähelepanuväärne on viimasel paaril aastal toimunud Vene Õigeusu Kiriku (VÕK) kohaliku preestri ja tema lähikonna edukas lähenemine kohalikule administratsioonile. Kohalik võim on hakanud selgelt toetama õigeusklikke ning kitsendama mitteõigeusklike gruppide usulise tegevuse võimalusi. Seega näivad VÕKi perspektiivid Ust-Kulomi piirkonnas üsna head.

Rahva üldine kirikuskäimise aktiivsus on samas suhteliselt madal. Rahvapärase õigeusu arenguid iseloomustavad kolm paralleelset tendentsi. Paljud inimesed nimetavad end usuliselt ükskõikseteks (mitteusklikeks – sest nad ei käi kirikus eriti tihti). Samas võib täheldada, et traditsioonilised rahvaliku õigeusu praktikad ja ideed ilmutavad suure osa elanikkonna seas vaikset püsimist. Teiseks on oluline nähtus vanemate naiste esiletõus jõuliste rahvalike usuliidritena. Memmed domineerivad usuelus kõikjal, eriti aga Ust-Kulomi idapoolsel äärealal, kus tegutseb aga siiani tsaariaja lõpul kujunenud radikaalne usuliikumine bursõlõsjas ('headuse lauljad' v 'head lauljad' komi k.). Tänapäeval on liikumise tegevus jälgitav eeskätt laulukoosolekute ja matmiste kaudu. Bursõlõsjas ei ole end kunagi VÕKist eraldanud, nad külastavad ka õigeusu jumalateenistusi ja tunnistavad kõiki Kiriku sakramente. VÕK omalt poolt vastab aga bursõlõsjas sektiks pidamise ja väljajuurimis-püüdlustega.

Kokkuvõttes iseloomustab kaasaegseid õigeusu arenguid Ust-Kulomi rajoonis usuelu vähene aktiivsus, VÕKi komplitseeritud dialoog memmedega ja kohatine radikaalselt tugev rahvalik õigeusk.

О православии в Республике Коми

В этой статье я остановлюсь на коми религозной жизни в Усть-Куломском районе. Коми были обращены в христианство в 14 веке. Постепенно русское православие стало для коми глубоко уважаемой религией на официальном уровне, и это на сегодня в основном их собственная религия.

Особенности православия в Усть-Куломском районе сегодня заключаются в возрождении храмов, монастырей и церквей и прибытии монахов после окончания советского периода, когда все церкви были закрыты и в районе не было священников. Основным новшеством стала группа особо верующих, которые посещают церковь каждый день. Мы должны подчеркнуть, что в течение последних двух или трех лет усть-куломский священник, который представляет Русскую Православную Церковь (РПЦ), и его окружение стали ближе к местной администрации. Местные власти начали поддерживать православных и ограничивать возможности неправославных групп. Поэтому данное направление РПЦ является перспективным в Усть-Куломском районе.

В то же время уровень посещаемости церкви сравнительно низкий. Три параллельных пути развития характеризуют народное православие сегодня. Многие люди называют себя равнодушными – неверующими, т.к. они посещают церковь нерегулярно. Тем не менее, народные православные идеи и практика остаются постоянными. Во-вторых, мы должны отметить важную роль, которую играют пожилые женщины в качестве религиозных лидеров. Бабушки играют центральную роль везде, но собенно на востоке от Усть-Кулома, где радикальное движение началось в конце царского периода, были обнаружены burśylyśjas («богоданные певцы» или «хорошие певцы» в Коми). Сегодня они особенно представлены в исполнении песен, посвященных встречам и похоронам. Burśylyśjas никогда не отходили от РПЦ, они посещают богослужения и признают все таинства. Тем не менее, РПЦ, рассматривая burśylyśjas как секту, пытается их устранить.

Нынешние тенденции в православии следующее: слабая религиозная деятельность в Усть-Куломском районе, тесное взаимодействие между РПЦ и бабушками, местами очень сильное и радикальное народное православие.

Коми Республикаын православие йылысь

Тайӧ статьяын ме висьтала Кулӧмдін районын комияслӧн эскӧм йылысь. Комияс вӧліны пыртӧмаӧсь христианствоӧ 14 нэмын. Ньӧжйӧн роч православие лоис комияслы зэв пыдди пуктана эскӧмӧн, и талун кежлӧ тайӧ налӧн асланыс эскӧм.

Кулӧмдін районын православиелӧн аслыспӧлӧслуныс тыдовтчӧ храмъяс, манастыръяс да вичкояс бӧр ловзьӧдӧмын да советскӧй кад помасьӧм бӧрын, кор став вичкоыс вӧлі пӧдлалӧма да районын эз вӧвны священникъяс, манакъяс воӧмын. Медыджыд выльторйӧн лоис ёна эскысьяслӧн чукӧр, кодъяс волӧны вичкоӧ быд лун. Миянлы быть колӧ пасйыны, мый бӧръя кык либӧ куим во чӧжӧн кулӧмдінса священник, коді петкӧдлӧ Роч Православнӧй Вичко (РПВ), да сылӧн матыссаяс матысмисны местaвывса администрация дорӧ. Местaвывса власьт кутіс отсавны православнӧйяслы да дзескӧдны абу православнӧй чукӧръяссӧ. Та вӧсна индӧм нырвизьыс РПВ-лӧн лоӧ верктуяӧн Кулӧмдін районын.

Тайӧ жӧ кадӧ вичкоӧ волысьяслӧн лыдыс чинӧ. Йӧзкостса православиеын позьӧ торйӧдны куим сикас нырвизь. Уна йӧз шуӧны асьныссӧ веськодьӧн – эскысьтӧмъясӧн, сы вӧсна мый вичкоӧ ветлӧны гежӧда. Та вылӧ видзӧдтӧг, йӧзкостса православнӧй видзӧдласъясыс да практикаыс ловъяӧсь. Мӧд-кӧ, колӧ пасйыны пӧрысь нывбабаяслысь кыдз эскӧмын юрнуӧдысьяслысь тӧдчана ин. Пӧрысь нывбабаяс тӧдчанаӧсь быдлаын, но торйӧн нин Кулӧмдінлӧн асыввылын, кӧні радикальнӧй водзмӧстчӧмыс заводитчис сардырся кадколаст помасигӧн. Тані эмӧсь бурсьылысьяс. Талун найӧ ёнджыкасӧ сьылӧдӧны кулӧм да паныдалӧм дырйи. Бурсьылысьяс некор эз торйӧдчывлыны РПВ-ысь, найӧ пыр ветлӧдлӧны службаяс вылӧ да примитӧны став гусяторсӧ. Но та вылӧ видзӧдтӧг, РПВ лыддьӧ найӧс сектаӧн да кӧсйӧ бырӧдны.

Православие сӧвмӧмын талунъя нырвизьясыс татшӧмӧсь: слаб религиознӧй удж Кулӧмдін районын, РПВ да пӧрысь нывбабаяс костын топыд йитӧд, торъя инъясын зэв вына да радикальнӧй йӧзкостса православие.

Bibliothèque finno-ougrienne N°18
Les Komis

Piret KOOSA

SUR UNE COMMUNAUTÉ PROTESTANTE DANS UN VILLAGE KOMI[44]

Je vais commencer par une mention rapide du paysage religieux en Russie en général et dans le pays komi en particulier à l'époque post-soviétique. Ensuite, je présenterai l'activité d'un groupe protestant et les réactions qu'il suscite dans un village komi.

Je décrirai brièvement l'activité et la structure de la communauté et j'essaierai d'identifier quelques unes des motivations possibles qui peuvent pousser les habitants des villages de cette région à rejoindre le groupe protestant.

En ce moment, les protestants sont repoussés par la majorité orthodoxe sur une position défensive, car le Komi moyen les regarde avec suspicion et dédain. Ce groupe protestant qui fonctionne depuis sept ans a fait beaucoup parler de lui et a suscité de l'hostilité dans la population locale, bien que le nombre de ses adhérents soit resté en fait fort modeste.

Je vais commencer par présenter de manière générale le paysage religieux de la Russie et du pays komi dans la période post-soviétique. Ensuite j'essaierai de donner un aperçu de l'activité d'un groupe protestant et de son influence dans un village komi. Je tiens à souligner que la recherche entreprise n'en est qu'à ses débuts puisque je m'appuie en grande partie sur les travaux de terrain que je viens de terminer[45].

L'écroulement des structures et de l'idéologie du communisme a créé un vide symbolique destiné à être comblé par des représentations sociales, politiques, religieuses et idéologiques

[44] Cette recherche a été financée par l'Union Européenne par l'intermédiaire des Fonds européens de développement régional (Centre d'excellence CECT).

[45] Travaux de terrain réalisés en octobre 2009 (NdR).

différentes des précédentes. Un espace s'ouvrait ainsi à la religion, à la différence de ce qui avait existé pendant plusieurs générations. Ce vide a surtout été comblé, avec plus ou moins de succès, par des églises *main stream*. En même temps, l'ouverture des frontières et le nouvel éventail des possibilité ont permis le développement de nouvelles formes de religion particulièrement engagées, qui étaient marginales à l'époque soviétique : depuis les baptistes et les témoins de Jéhovah jusqu'aux krishnaïtes et aux partisans de l'occultisme. Cela conduit à une question devenue ordinaire : quelles sont les formes de religion socialement acceptées ou rejetées, et qui a le droit de statuer sur ce point (Davie 2007, pp. 163, 196 ; Pančenko 2004, pp. 114-115).

Les divers (et nouveaux) groupes religieux apparus activement sur le marché religieux de la Russie dans les années 1990 et leurs successeurs ont fait l'objet d'une grande attention – aussi bien positive que négative – de la part des media en Russie. Parmi les Églises chrétiennes qui ont le vent en poupe, il faut relever les Églises protestantes : le nombre de groupements religieux engagés activement partout en Russie dans l'œuvre missionnaire s'est multiplié (Filatov 2000, p. 93-103).

L'orthodoxie a été considérée comme un élément central de la culture russe et de manière générale elle est bien vue. En revanche, les mouvements religieux « étrangers » sont présentés, surtout depuis le milieu des années 1990, de manière de plus en plus négative. Leur diffusion a même abouti à une augmentation des demandes visant à limiter la liberté religieuse, bien que, du point de vue du nombre de leurs adhérents, ils restent jusqu'aujourd'hui en fait plutôt marginaux (Kääriäinen et Furman 2000, pp. 55-56 ; Heino 2000, p. 304 ; Krindatch 2004, p. 135).

LE DIALOGUE DE L'ORTHODOXIE ET DES NOUVELLES RELIGIONS EN PAYS KOMI

Après l'écroulement du communisme et de l'identité soviétique, la question de l'identité nationale s'est imposée comme étant particulièrement d'actualité. En conséquence, la religion en Russie

se voit confier non seulement la fonction de médiation entre ce monde et l'au-delà, mais également un autre rôle social : la religion est un élément central dans la création d'une identité nationale et dans la préservation de la culture. Les auteurs ont apprécié de manières diverses au cours des temps la part de l'orthodoxie chez les Komis, mais elle est toujours considérée comme leur religion caractéristique, traditionnelle. La plupart des Komis croyants sont aujourd'hui orthodoxes. C'est ce que doit constater Valerij Šarapov (2001, p. 148), un ethnologue komi : « Il va de soi que l'idée d'une renaissance culturelle nationale est aujourd'hui liée non seulement à la préservation de la langue maternelle et du folklore et à leur développement, mais aussi à la rénovation des sanctuaires orthodoxes du pays komi ». L'espoir est qu'une religion commune aide à forger une identité nationale commune.

Comme ailleurs dans la Fédération de Russie, de nombreuses confessions et mouvements religieux différents combattent pour survivre dans la République komie. Il faut certainement noter ici que, même si plusieurs auteurs appellent « marché des religions » le fait que « dans le monde d'aujourd'hui les gens aient la possibilité de choisir leur religion conformément à leur goût sur le marché libre comme pour n'importe quel produit ou service » (Gross 2008, p. 648 ; cf. aussi p. ex. Pančenko 2004, p. 112 ; Šterin 2000, p. 178), il ne faudrait pas croire que les différentes religions luttent pour conquérir des partisans dans des conditions égales, ou que la foi soit simplement une question de choix individuel – ce n'est pas le cas. Cette conception est sans doute valable dans une grande mesure pour le milieu urbain. À la campagne, où les rapports avec la famille et les voisins sont nettement plus intenses et où le contrôle interne à la société est plus sensible, le choix d'une religion « étrangère », « non traditionnelle », peut conduire au ridicule et à la condamnation. Certaines pratiques orthodoxes forment une partie de l'identité des Komis ruraux. Même s'ils ne se considèrent pas comme orthodoxes à proprement parler, l'orthodoxie compte pour eux, ne serait-ce que parce qu'il s'agit de la religion de leurs ancêtres, de la religion *komie*.

Derrière les nouveaux mouvements religieux, les Komis ordinaires perçoivent souvent des motivations politiques. L'activité de missionnaires d'origine étrangère est interprétée comme une

sorte de travail de sape dont l'objectif serait d'imposer un pouvoir et une culture étrangers. La diffusion de cette opinion doit beaucoup sans doute au discours public voire étatique, qui présente l'activité des missionnaires étrangers dans la Fédération de Russie comme un élément de l'expansion extérieure de l'étranger.

Par exemple Pitirim, évêque orthodoxe de Syktyvkar et de Vorkuta, est connu pour son attitude hostile aux groupes religieux non orthodoxes :

> « La pratique actuelle de l'Église de réagir à l'initiative populaire est justifiée, car elle n'est pas imposée d'en haut ou de l'extérieur, comme le font tant de pseudo-sectes proches du christianisme » (Pitirim 1996, p. 31).

et :

> « Pour l'Église orthodoxe, il est important de faire œuvre missionnaire pour illuminer les gens, afin entre autres de résister à divers cultes pseudo-religieux » (Pitirim 1996, p. 33).

Bien sûr, ces jugements unilatéraux et négatifs ne sont pas forcément toujours aussi unanimes, ce qui se manifeste aussi dans les discussions entre personnes et dans les conversations sur les contextes de l'activité des représentants des autres religions.

L'EXEMPLE DES PROTESTANTS DU VILLAGE DE DON

Depuis 2003, le village de Don dans le *rajon* d'Ust'-Kulom, comportant près de 300 habitants, est le lieu d'activité d'un nouveau (pour la population) groupe religieux de ce type. On peut dire que son initiateur a été un missionnaire américain, William, qui travaille en Russie depuis 1997 et qui a demandé en 2003 à aller faire son œuvre missionnaire dans le nord du pays. Il fait partie de l'église américaine non confessionnelle (*non-denominational church*). L'un des deux autres initiateurs du groupe de Don est membre de l'Église charismatique et l'autre de l'Église baptiste. Les gens qui forment le noyau de ce groupe sont éga-

lement baptistes. Il n'est donc pas possible de définir avec précision l'appartenance confessionnelle de ce groupe : ils se dénomment eux-mêmes « chrétiens évangéliques » ou « protestants ». Ils soulignent que toute autre précision est inutile : ils sont tout simplement chrétiens.

Ce groupe n'est pas officiellement enregistré et les services ont lieu dans une maison particulière qui appartient à William, où un local a été aménagé à cet effet. Et comme William lui-même ne parle que très peu le russe, les fonctions de pasteur de la communauté sont remplies par Andrej, qui a fait des études d'anglais et qui enseigne cette langue au collège du village.

La structure de la communauté

On peut subdiviser les personnes qui participent à la vie de la communauté de Don en trois groupes. Le nombre des personnes baptisées est de près de quinze.

– Parmi eux, on peut faire ressortir un noyau composé de trois ou quatre femmes, toutes converties au protestantisme dans les années 1990. Un trait qui les caractérise est qu'elles ont senti le besoin de se convertir à une époque où elles vivaient en ville : leur quête spirituelle les a menées jusqu'à l'Église baptiste, où elles se sont toutes fait baptiser. Ce sont des femmes d'âge moyen de tempérament plutôt actif. Elles sont porteuses d'un protestantisme de principe, avec une vision et des conceptions religieuses du monde très réfléchies, et elles portent un regard méprisant sur les coutumes religieuses traditionnelles, sur la religiosité « héritée ».

  Elles sont aussi très disposées à parler de leur foi et à raconter l'histoire de leur conversion. On peut d'ailleurs noter que différentes personnes font appel à des expressions similaires pour relater leur conversion. Il s'agit d'une sorte de forme fixée, d'expressions dites justes, pour transmettre cette expérience religieuse suprêmement personnelle.

– Deuxièmement, il y a un autre cercle, plus large, de membres de la communauté, qui restent plutôt dans l'ombre des premières. Les membre de ce groupe se sont convertis au cours des sept dernières années, la période où les missionnaires ont travaillé à Don. Il semble bien que dans leur cas le facteur principal dans leur conversion au protestantisme a été le fait que cette pratique religieuse était facile d'accès – pour eux, si les circonstances étaient différentes, la fréquentation de l'église orthodoxe ne serait pas à exclure. Sont membres de ce cercle également d'anciens alcooliques qui, grâce aux missionnaires, ont réussi à se libérer de leur intempérance.

– Enfin, mentionnons des personnes qui, sans s'être fait baptiser, vont aux services religieux de manière plus ou moins régulière. Font partie également de ce cercle ceux qui fréquentent aussi bien les services protestants que ceux de l'église orthodoxe. Ce groupe est celui dont les liens avec le groupe sont les plus faibles.

Le services religieux et les activités

Tous les dimanches, il y a des services religieux au village de Don. Ceux qui souhaitent y participer sont véhiculés des villages voisins avec des voitures ordinaires. En plus des services réguliers, des lectures bibliques ont lieu en semaine dans différents villages : c'est le pasteur, Andrej, qui les anime. Les protestants accordent une grande attention aux activités en direction des jeunes, organisant des compétitions sportives, des randonnées, des mises en scènes de courtes pièces de théâtre (édifiantes) etc. De nombreux enfants sont présents aux services du dimanche, et une école du dimanche qui leur est réservée, animée par des adultes.

L'œuvre missionnaire passe surtout par les activités sociales, par l'assistance prêtée à la population. L'attention va avant tout aux enfants (création d'aires de jeu auprès des jardins d'enfants) et aux personnes âgées ou aux malades. Comme le dit Andrej : nous réparons le poêle de l'un, nous coupons du bois à l'autre et en même temps nous parlons de Jésus-Christ. L'offre d'assistance

était particulièrement active de la part des protestants les premières années, et cela a permis à bien des habitants du village de connaître leur existence.

Les raisons éventuelles d'assister aux cérémonies ou de rejoindre le groupe des protestants

Quant aux raisons qui amènent les gens à rejoindre ce groupe protestant, il faut tout d'abord souligner son accessibilité. Au village de Don, il n'y a pas d'église orthodoxe et ce n'est que dernièrement que le prêtre d'Ust'-Kulom a commencé à s'y rendre le dimanche pour animer un service religieux – et ce surtout en réaction à l'activité des protestants. En fin de semaine, les cars ne fonctionnent pas, ce qui exclut la possibilité d'aller au service religieux à Ust'-Kulom, qui se trouve à 15 km. Or les protestants amènent en voiture les habitants des villages voisins et les ramènent après.

Un autre facteur non négligeable est l'atmosphère très chaleureuse et ouverte de la maison de prière des protestants : en général, en arrivant, les gens se saluent en s'embrassant, ils soulignent le sentiment d'appartenance à une même communauté. Les présents sont encouragés à partager leurs soucis et on prie ensemble pour les uns et pour les autres. Le service religieux est suivi par une collation au cours de laquelle on ne parle pas religion, mais on échange les nouvelles de Don et des autres villages, qui sont discutées avec animation.

Dans les villages, l'alcoolisme représente un problème sérieux. Une dimension centrale de la mission protestante est de fortement insister sur la réhabilitation en soulignant l'importance de la désintoxication et de la désaccoutumance. Le pasteur, Andrej, a reçu récemment une lettre de remerciements de l'Association des femmes autochtones komies en reconnaissance de son combat contre l'alcoolisme. En même temps, les protestants ne se limitent pas à prêcher les dangers de l'alcoolisme, ils offrent un soutien moral concret à ceux qui désirent se débarrasser de leur dépendance à l'alcool. En même temps, William, ancien alcoolique et drogué, se présente comme un exemple vivant de la possibilité d'échapper à l'alcoolisme à l'aide de la foi. Les personnes

dépendantes de l'alcool, qui souvent ne voient aucune issue à leur situation et que rien ne motive particulièrement à essayer de vivre une vie plus saine, trouvent dans cette communauté un véritable groupe de soutien.

On ne peut omettre de souligner que le pasteur protestant a une personnalité véritablement charismatique. Il sait communiquer, a la parole facile mais s'exprime simplement et intelligiblement, il fait appel dans ses sermons à des exemples provenant de sa propre expérience ou de la vie du village, utilise les gestes dans son discours. Il permet aussi aux fidèles d'intervenir au cours des sermons. Les gens peuvent également être attirés par les chants accompagnés de guitare qui font partie du service religieux, en komi comme en russe.

LES RÉACTIONS DES ORTHODOXES

Bien que le nombre de ceux qui ont rejoint les protestants soit en fait très limité, l'existence de ce groupe et l'activité intense de ses leaders au niveau local fait réagir aussi bien dans la population que les nivaux hiérarchiques plus élevés.

- Ces dernières années, les relations avec les autorités locales se sont sensiblement tendues. Le responsable de la municipalité a changé et, contrairement au précédent, qui avait à l'égard des protestants une attitude plutôt tolérante, celui-ci leur est hostile par principe. Cela se manifeste concrètement par l'interdiction faite aux protestants d'intervenir dans les clubs ou dans les maisons de la culture des villages pour prévenir l'alcoolisme ou la consommation de stupéfiants, les directeurs de jardins d'enfants ont reçu des instructions pour ne pas leur demander de l'aide pour construire des aires de jeu etc.

- Les protestants ont des relations contradictoires avec l'Église orthodoxe. Le prêtre orthodoxe d'Ust'-Kulom, qui est sur place depuis 2006, a essayé au début de développer des relations de dialogue avec le groupe de Don. Il l'a

reconnu lui-même et les protestants le confirment. Mais leurs relations se sont rafraîchies ces derniers temps. Les deux parties présentent des explications différentes. D'après le prêtre, les protestants ont exploité sa tolérance dans leur œuvre missionnaire, affirmant qu'il n'y avait pas de différence essentielle entre les deux confessions, puisque le prêtre orthodoxe était cordial à leur égard. Les protestants prétendent que la rupture de relations a eu lieu sur ordre d'en haut d'éviter tout contact avec les non orthodoxes. Pitirim, l'évêque du pays komi, est en effet bien connu pour ses déclarations hostiles aux diverses confessions protestantes. La revue *Bulletin du diocèse* (*Епархиальные ведомости*), elle aussi, présente systématiquement les différentes confessions protestantes (baptistes, pentecôtistes, charismatiques etc.) comme des sectes.

Dans ses déclarations, le prêtre ne condamne pas de manière absolue les protestants, il affirme qu'ils font du bien aux gens en les aidant et qu'ils respectent les orthodoxes, mais il estime en même temps que leur action (les services, l'école du dimanche) divise la communauté.

– Pour les personnes ordinaires, la diversité religieuse est source de confusion et, même quand les gens sont capables de nommer les différents groupes, personne, de manière générale, n'est en mesure de les différencier ou d'expliquer avec précision quels sont les traits caractéristiques de chacun. Et en général, faire la différence n'est pas pour les gens une question particulièrement à l'ordre du jour. Mais il est clair que même ceux qui ne se considèrent pas comme croyants ont de la sympathie pour l'Église orthodoxe et au mieux regardent les missions et les groupes non orthodoxes avec une certaine suspicion. Cette attitude est confortée et renforcée par le discours public – dans les journaux, à la télévision de même que dans la prédication de l'église orthodoxe, il est de plus en plus question du danger que représentent les « sectes » (étrangères). L'opposition aux nouveaux mouvements religieux concurrents est particulièrement sensible chez ceux des orthodoxes qui n'ont

découvert la religion que tardivement et qui accordent une importance particulière à la fréquentation de l'église. Ils sont particulièrement gênés par le fait qu'à Don, le groupe soit né sur l'initiative d'un étranger, d'un missionnaire américain – c'est ainsi que tous les protestants du village de Don sont appelés « Américains ».

CONCLUSION

Ce groupe protestant, qui fonctionne maintenant depuis sept ans, a fait beaucoup parler de lui et a suscité beaucoup d'opposition dans la population, même si le nombre de ses adhérents est en réalité resté modeste. Il semble également que certains de ceux qui fréquentent les services des protestants se réservent le droit, suivant les circonstances, de changer d'allégeance, c'est-à-dire qu'ils ne considèrent pas leur choix comme forcément définitif. Ainsi on est fondé à croire que le nombre des membres de ce groupe n'est pas appelé dans les prochaines années à augmenter.

Il sera intéressant de continuer à suivre la dynamique des relations entre les personnes appartenant aux deux groupes – les protestants et les orthodoxes. À l'heure actuelle, les protestants sont poussés par la majorité orthodoxe sur la défensive – le Komi moyen, orthodoxe, les regarde avec suspicion et dédain. On peut supposer que si leur nombre n'augmente pas, la population finira par s'habituer à eux et sera de plus en plus tolérante à leur égard. Enfin, il ne faut pas oublier le rôle du discours public pour façonner la vision qu'a la population des groupes religieux non traditionnels.

BIBLIOGRAPHIE

DAVIE, Grace, 2007, *The sociology of religion*, Los Angeles [etc.]: Sage.

FILATOV, Sergei, 2000, « Protestantism in Postsoviet Russia : an unacknowledged triumph », *Religion, State and Society*, vol. 28, No 1, pp. 93-103.

GROSS, Toomas, 2008, « Religiooniantropoloogia », *Keel ja kirjandus* 8-9, pp. 641-653.

HEINO, Harri, 2000, « What Is Unique In Russian Religious Life », *Religious Transition in Russia*, sous la direction de Matti Kotiranta, Helsinki, Kikimora Publications, pp. 289-304.

KRINDATCH, Alexey D., 2004, « Patterns of Religious Change in Postsoviet Russia : Major Trends from 1998 to 2003 », *Religion, State and Society*, Vol. 32, No. 2, pp. 115-136.

KÄÄRIÄINEN, Kimmo, Dmitri Furman, 2000, « Religiosity in Russia in the 1990s », *Religious Transition in Russia*, sous la direction de Matti Kotiranta, Helsinki, Kikimora Publications, pp. 28-75.

PANČENKO, Alexander, 2004, « New Religious Movements and the Study of Folklore: The Russian Case », *Folklore: An electronic Journal of Folklore. Vol. 28*, pp. 111-128 : http://www.folklore.ee/folklore/vol28/movement.pdf.

PITIRIM 1996 = Епископ Питирим Сыктывкарский и Воркутинский, « Восстановление самостоятельной епархии и возрождение православной жизни на территории Коми края к 1996 году », *Христианизация Коми края и ее роль в развитии государственности и культуры*, Том I, Сыктывкар, Коми научный центр УрО РАН, pp. 28-33.

ŠTERIN, Marat, 2000, « New Religious Movements in Russia in the 1990s », *Religious Transition in Russia*, sous la direction de Matti Kotiranta, Helsinki, Kikimora Publications, pp. 175-184.

ŠARAPOV 2001 = Шарапов, В. Э., « Живая традиция: заветные и храмовые праздники у современных коми », *Христианство и язычество народа Коми*, sous la direction de Н. Д. Конаков, Сыктывкар, Коми книжное издательство, pp. 148-168.

RÉSUMÉS

Protestantlikust kogudusest ühes komi külas

Alustan lühikese kirjeldusega nõukogudejärgse perioodi Venemaa ja Komimaa usulisest maastikust üldiselt ning seejärel annan ülevaate ühe protestantliku grupi tegevustest ja vastukajast sellele ühes komi külas.

Kirjeldan lühidalt selle koguduse tegevust ja struktuuri ning toon välja mõningaid võimalikke põhjuseid, mis ajendavad inimesi protestantidega liituma.

Protestandid on praegu õigeuskliku enamuse poolt sunnitud kaitsepositsioonile – nö keskmine (õigeusklik) külakomi suhtub neisse kahtlustuse ja halvakspanuga. Nüüdseks seitsmendat aastat tegutsev protestantlik grupp on tekitanud küll palju kõneainet ja vastuseisu kohalike elanike seas, ent liitunute arv on selle aja jooksul tegelikult jäänud tagasihoidlikuks.

О протестантской общине в коми деревне.

Эта статья начинается с краткого обзора религиозной картины в России и в Коми Республике в советский период. В течение последнего десятилетия деятельность протестантских миссий становится все более и более интенсивной во всех русских и особенно в периферийных районах. Я представлю описание деятельности протестантской группы, и какую реакцию она вызвала.

Я начну с краткого описания общины, ее деятельности, ее структуры, и я попытаюсь определить некоторые из возможных причин, почему местные люди должны вступить в эту церковь. Важным моментом является взаимодействие между христианскими церквями по отношениям между протестантами и православными.

На данный момент к протестантам относятся с недоверием большинство православных, и коми православные люди также относятся с подозрением к ним. Эта группа работала в деревне в течение семи лет, много проповедовала и вызвала враждебность местного населения, хотя ее численность остается скромной.

Коми сиктын протестантскӧй община йылысь.

Тайӧ статьяыс заводитчӧ советскӧй кадколастся Россияын да Коми Республикаын эскӧм серти серпас дженьыда петкӧдлӧмсянь. Медбӧръя дас во чӧжӧн протестантскӧй миссияяс ёнджыка да зільджыка уджалӧны став роч да шӧринсянь ылыс районъясын. Ме висьтала протестантскӧй чукӧрлӧн удж йылысь да кутшӧм нога на вылӧ видзӧдісны йӧз.

Ме заводита общинасӧ, сылысь уджсӧ, сылысь тэчассӧ дженьыда серпасалӧмсянь, да кӧсъя петкӧдлыны лоны вермана помкаяссӧ, мыйла тайӧ инса йӧзлы колӧ пырны тайӧ вичкоӧ. Тӧдчанаӧн лоӧ христианскӧй вичкояс костын ӧта-мӧдкӧд йитчӧм протестантъяс да православнӧйяс костын йитӧдъяс серти.

Ӧнія кад кежлӧ унджык православнӧйыс оз эскы протестантъяслы, коми православнӧйяс тшӧтш. Тайӧ чукӧрыс уджаліс сиктын

сизим во чӧж, уна во проповедуйтіс, и тайӧ инса йӧз лёк нога на вылӧ видзӧдӧны, кӧть эськӧ налӧн лыдыс ичӧт.

VOYAGE

Bibliothèque finno-ougrienne N°18
Les Komis

Jaanika JAANITS
Eeva-Liisa ROHT

EN QUÊTE DE LA JEUNESSE KOMIE

Cet article présente un aperçu de nos travaux de terrain en République de Komi entre le 5 juillet et le 1er août 2009. Ils se sont déroulés principalement à Syktyvkar. Nous nous sommes rendues aussi au village d'Yb, au chef lieu de rajon *Kojgorodok. Nous avons étudié le regard que portent sur la culture de la jeunesse, en pays komi, les jeunes travaillant dans les organisations culturelles de la République ainsi que ceux qui étudient dans les établissements d'enseignement supérieur de Syktyvkar. Nous voulions voir de quelle manière l'identité komie se manifeste dans la culture de la jeunesse et quelles différences on peut y relever. Nous avons visité les centres culturels, interviewé le président de l'Association de la jeunesse des peuples finno-ougriens (MAFUN) et des employés de la Radio du peuple komi. Nous avons également prêté beaucoup d'attention à la pratique et à la maîtrise du komi par les jeunes issus de la ville et par ceux de la campagne qui ne sont venus s'installer en ville que récemment.*

Entre le 5 juillet et le 1er août 2009, nous avons fait des travaux de terrain en République de Komi[46], principalement dans la capitale Syktyvkar. Nous avons également travaillé au village d'Yb, près de la capitale, et dans le chef-lieu de *rajon* Kojgorodok. En tout, nous avons réalisé sept heures d'entretiens et plus de six cents photos.

Avec quelles idées étions-nous parties, qu'avions-nous l'intention d'étudier ? Et sur quoi avons-nous finalement travaillé,

[46] Avec le soutien de *Hõimurahvaste programm* et de la subvention n°6688 de la Fondation estonienne pour la recherche, « Le dialogue des cultures dans l'Arctique : modes de vie et vision du monde, mentalités et stéréotypes ». Cette communication a pu être tenue grâce au programme DoRa des Fonds sociaux européens.

comment avons-nous trouvés nos informateurs ? Voilà quelques unes des questions auxquelles nous allons d'abord essayer de répondre, avant de présenter les premiers résultats de notre recherche.

Notre objectif général de départ était d'étudier l'identité ethnique des Komis et la construction identitaire au niveau individuel. Nous entendions également comparer cette approche avec la politique identitaire officielle. Nous voulions voir sur quelles bases les gens créent leur identité sociale et culturelle, où et comment elle se manifeste et quel pourrait être l'objectif de cette construction identitaire.

Au cours de nos préparatifs et dans la toute première phase sur le terrain, nous avons précisé nos questions et nous avons restreint le nombre des personnes sur lesquelles nous comptions nous concentrer. Nous avons décidé de nous consacrer aux jeunes de 16 à 26 ans étudiant dans un établissement d'enseignement supérieur de Syktyvkar, ainsi qu'à ceux qui travaillent dans les organisations culturelles komies et dans les media komis.

Nous avons étudié la vision qu'ont ces jeunes de la culture de la jeune génération en pays komi, pour comparer leur vision de l'identité komie avec celles des autres générations et voir en détail comment l'identité komie s'exprime dans leur culture spécifique et en quoi consistent les différences. Nous avons accordé dans notre recherche une place particulière à la langue komie, à sa connaissance et son utilisation en ville suivant l'origine des jeunes.

La plupart du temps, nous avons séjourné à Syktyvkar même. Au début, nous avions l'intention, l'espoir de circuler beaucoup plus et de visiter plusieurs villages. Finalement, il en est allé autrement. Ceci nous aidées à restreindre notre échantillon d'étude et à nous concentrer sur la capitale. Même les jeunes que nous avons rencontrés à Kojgorodok, qui est le chef-lieu d'un *rajon*, étaient pendant l'année étudiants dans divers établissements de Syktyvkar.

Avant de partir sur le terrain, nous avions pris contact avec le Centre komi de la recherche[47] et avec l'Association de la jeunesse des peuples finno-ougriens, la MAFUN, et son président de l'époque, Aleksej Rassyhaev[48].

Comme notre terrain avait lieu en juillet, alors que les étudiants sont en vacances, qu'ils sont pour la plupart rentrés chez eux, nous avons commencé notre recherche d'informateurs parmi les ethnographes et sociologues du Centre komi de la recherche. Cette recherche d'informateurs a été aussi fortement assistée par le personnel de l'Institut pédadogique d'État komi. La quête d'informateurs a fait boule de neige : parfois d'autres nous organisaient des rencontres avec des jeunes à interviewer.

Comme nous voulions comparer la vision de jeunes engagés dans les organisations officielles de promotion de la culture komie avec celle de jeunes « ordinaires », nous sommes allées au Centre culturel komi de la ville de Syktyvkar et au Centre culturel finno-ougrien de la Fédération de Russie. Nous nous sommes penchées sur les activités de ces organisations, sur la manière dont elles se font connaître et sur l'intérêt du public à leur égard.

Nous avons également interviewé l'ancien président de l'Association de la jeunesse des peuples finno-ougriens, la MAFUN, qui à l'époque en était encore le président. Aleksej Rassyhaev est lui aussi komi. Il avait été précédemment à la tête de l'organisation des jeunes Komis, « Mi » (*Sojuz komi molodëži – Mi*). Nous aurions voulu avoir un entretien avec la présidente actuelle, Anna Pelmegova, mais nous n'avons pas réussi à la rencontrer, car elle était en vacances au moment de notre séjour.

Notre terrain peut être caractérisé par la quête et l'inaccessibilité des informateurs : trouver des étudiants en ville l'été n'était pas tâche facile.

---

[47] L'un des sites de l'Académie des sciences de Russie, domicilié à Syktyvkar et rattaché à la section de l'Oural (NdR).

[48] Un nouveau président a été élu en août 2009 au congrès de la MAFUN à Petroskoi : il s'agit d'Aleksej Čytkarev, membre du conseil de Nuori Karjala.

Nous avons aussi rencontré les collaborateurs de la Radio du peuple komi et nous leur avons posé des questions sur leur radio : quelle était l'écoute, quelles émissions ils réalisaient, quelle musique elle diffusait, etc. Ils nous ont donné beaucoup de musique komie et nous leur avons laissé en échange la musique estonienne que nous avions avec nous, en espérant qu'ils pourront s'en servir dans leurs émissions.

Notre questionnaire abordait plusieurs sujets. Nous avions d'abord des questions générales sur les informateurs eux-mêmes – origine, profession etc. Puis des questions sur le komi et sur les possibilités de l'apprendre ; ensuite sur les media komis, les loisirs, la musique et les centres culturels. Nous avions de plus des questions sur l'identité komie – si la personne interrogée se considérait comme komie, si c'était important etc.

Une fois sur place, nous avons commencé par décider de partir à la découverte de la vie (culturelle) de Syktyvkar. Nous avons exploré la ville et nous avons essayé de voir ce qu'elle offrait aux jeunes.

- *Les possibilités de loisirs.* Nous avons découvert qu'il n'y avait pas beaucoup d'endroits où les jeunes puissent se retrouver.
- *Les concerts.* Nous avons regardé quels types de concerts il y avait en ville, quels artistes se produisaient et à quelle fréquence. Les conversations nous ont révélé que les concerts de célébrités au niveau fédéral ne sont pas très fréquents, même s'il peut arriver qu'il y en ait qui passent en tournée par Syktyvkar. Par exemple, les palissades de la ville étaient couvertes d'affiches annonçant un concert de Dolphin au mois d'août.
- *Les fêtes.* Nous voulions connaître les bars et les boîtes de nuit de Syktyvkar. Il y a différentes boîtes. Dans deux ou trois des plus grandes, on trouve la musique pop la plus moderne. Il y en avait également qui jouaient la musique pop qui passe sur les radios russes. Il n'y a pas à Syktyvkar de boîte de nuit alternative ou organisant des initiatives marginales. Avant, il y en avait une appelée « Garage », mais elle a été fermée récemment parce qu'il y avait des problèmes de stupéfiants. Les jeunes ont des préférences

> très marquées pour telle ou telle boîte de nuit et ils nous les ont fait partager, nous conseillant d'aller voir tel ou tel établissement et de nous abstenir de fréquenter tel autre. Nous avons ainsi pu intégrer en permanence dans notre liste de questions les nouvelles informations que nous obtenions, en les adaptant à la situation.

Comme il s'agissait d'un projet pilote, il est difficile de parler déjà de résultats. Les matériaux collectés doivent encore être travaillés de manière approfondie et il nous faut « digérer » les expériences vécues.

Nous pouvons cependant faire ressortir d'ores et déjà certains points forts, parce que malgré toutes les difficultés, nous avons eu quelques contacts avec des jeunes Komis. Les observations suivantes nous serviront de fondement pour continuer notre recherche.

L'IMPORTANCE DE LA LANGUE DANS L'AUTO-IDENTIFICATION

Pour les jeunes, s'identifier en tant que Komi passe avant tout par la langue : quand on connaît la langue, on peut dire « je suis komi », quand on comprend la langue sans la parler on a plutôt tendance à dire « mes parents sont komis ». Telle est, de manière générale, la première réaction. Quand on se montre intéressé et qu'on continue à interroger nos informateurs, l'auto-identification devient plus confuse.

Dans les familles mixtes, les parents préfèrent souvent parler russe avec les enfants. La même décision a été prise par exemple par des parents qui parlent différents dialectes du komi.

À propos de l'importance de la langue, on peut mentionner aussi la présentation d'un dictionnaire-manuel de conversation russe-komi pour téléphones portables, qui comporte près de mille deux cents mots et expressions. On peut le télécharger sur le portable et chercher ensuite les mots et expressions dont on a besoin. Cette présentation a constitué à notre avis un événement important, parce que les Komis espèrent ainsi populariser la langue parmi les jeunes. Les enseignants présents espéraient que ce moyen

les aide à propager la langue et les possibilités de l'apprendre parmi les jeunes. Cependant, comme le dictionnaire ne comporte que mille deux cents mots et expressions, il est destiné plutôt à ceux qui ne maîtrisent pas la langue. Pour ceux qui la connaissent, il n'offre rien de vraiment neuf, c'est plutôt un gadget avec lequel il peut être amusant de jouer. On ne peut nier pourtant que c'est là une excellente idée pour populariser la langue.

LA MUSIQUE KOMIE

Quand nous avons interrogé nos informateurs sur la musique komie, ils on surtout fait ressortir la musique traditionnelle, que nous entendions également à la radio et dont on nous a fait cadeau. Par exemple, le Centre culturel komi est fréquenté par diverses amicales, ayant chacune sa propre troupe de danse et de chant.

De manière générale, nos informateurs n'ont pas été en mesure de nous présenter des exemples de musique pop komie. Les collaborateurs de la radio aussi bien que Rassyhaev ont souligné que malheureusement, en pays komi, il n'en allait pas comme chez les Maris, où beaucoup de chansons russes sont traduites dans la langue vernaculaire, ce qui contribue à populariser celle-ci. Nous avons cependant réussi à entendre sur le téléphone de jeunes filles de Kojgorodok une chanson du groupe russe Fabrika en komi, qui sonnait fort bien.

Plusieurs jeunes avaient entendu du rap komi, mais personne ne savait exactement quels en étaient les auteurs et personne ne pouvait citer les titres des chansons. Le rap komi semble être comme le yeti, au sujet duquel chacun a entendu raconter des histoires, mais que personne n'a rencontré personnellement. Artur, qui travaille à la radio, avait lui-même composé deux ou trois pièces, mais il ne nous les a pas fait connaître.

Les musiques en komi, mais où les éléments folkloriques sont absents, sont en général des musiques lyriques, de variétés, dont le public est avant tout composé de personnes d'âge moyen ou du troisième âge. Au début des années 1990, les jeunes de l'époque ont fait de la musique pop en komi, mais les jeunes d'aujourd'hui ne l'écoutent plus.

Quant à l'accès à la musique, le choix dans les magasins étant plutôt limité et monotone, les jeunes se procurent les musiques nouvelles grâce à leurs amis ou à Internet.

LA RADIO DU PEUPLE KOMI

Les jeunes ne savaient pas grand-chose de la Radio du peuple komi. Même s'ils en connaissaient l'existence (ce qui était rare), ils affirmaient ne pas l'écouter. Nous avons découvert aussi que le seul moyen d'écouter cette radio, c'est par l'intermédiaire d'Internet ou avec un récepteur spécial.

Les employés de la radio étaient eux-mêmes jeunes, ils avaient entre 22 et 26 ans. Pour eux, le fait d'être komis avait une grande importance et ils sentaient la nécessaité de propager largement la langue et la culture komies. Leur identité fonctionnait également dans le cadre de leurs activités professionnelles, c'est-à-dire qu'ils utilisaient le komi dans leur travail et que le contenu même de leur travail consistait à préserver et faire connaître la culture komie. En même temps, ils étaient plus conscients que les autres de l'existence d'organisations popularisant la culture komie. Eux parlaient avec leurs amis en komi pendant leurs loisirs, car la plupart de leurs amis étaient komis et parlaient couramment la langue. Mais à la lumière de notre expérience, ces jeunes sont plutôt l'exception et forment à eux seuls un groupe à part fort intéressant.

LES ORGANISATIONS CULTURELLES : À QUEL POINT SONT-ELLES CONNUES ?

Nous avons voulu découvrir aussi le travail du Centre culturel komi et du Centre culturel finno-ougrien et voir ce que les jeunes savaient à leur sujet. Une partie des jeunes connaissaient le Centre culturel komi, parce qu'ils l'avaient visité lors d'une sortie scolaire ou, pour les amateurs d'art, afin aller visiter des expositions. La plupart d'entre eux cependant ne savaient rien de ses activités et ne s'y rendaient jamais.

Quand nous avons demandé à ces centres comment ils se font connaître, ils ont souligné – non sans fierté – qu'ils avaient un site Internet riche et efficace. On peut en même temps se demander comment les gens peuvent y parvenir. Ils doivent être intéressés *a priori* ou avoir entendu parler de leur existence. Même les brochures et autres publications ne sont disponibles que dans leurs locaux et elles ne sont pas plus largement diffusées. Les centres ne font pas de publicité active en direction des jeunes et ils n'organisent rien à leur intention. Ils s'intéressent plutôt aux enfants.

LES KOMIS DES VILLES ET LES KOMIS DES CAMPAGNES

Il faut indiscutablement mentionner le contraste qui nous est apparu en matière d'auto-identification entre les jeunes issus de la ville et ceux issus de la campagne et vivant en ville depuis peu de temps. Dans les villages, qui sont habités en très large majorité par des Komis, la maîtrise du komi par les jeunes est beaucoup plus fréquente qu'elle ne l'est en ville et le bilinguisme beaucoup plus naturel. À l'école, ils étudient la langue et la littérature komies. Cela apparaît comme naturel, ce qui renforce leur identité komie. Dans les villages komis, le komi est la langue parlée aussi à la maison et il est plus facile de se définir komi, cela va de soi.

En revanche, dans les écoles en ville il y a peu de cours de komi et ceux-ci ne permettent pas d'apprendre bien la langue. Surtout quand le russe est la langue parlée à la maison. Or les jeunes ruraux ont tendance à aller s'installer en ville, parce qu'il y a plus de possibilités d'étudier et de trouver du travail. Et en ville, il faut davantage accomoder l'identité komie avec l'identité russe.

CONCLUSION

Pour les jeunes qui étudient ou qui vont étudier dans les établissements d'enseignement secondaire de Syktyvkar, la langue joue un rôle central dans leur auto-identification en tant que Komis. C'est parmi les jeunes venus de la campagne que la maîtrise du komi en tant que langue maternelle est la plus

fréquente, en comparaison avec ceux qui ont grandi en milieu urbain. Les jeunes originaires des campagnes komies apprennent la langue d'autant plus facilement que l'environnement va dans ce sens. La musique komie comporte la plupart du temps des éléments traditionnels ; personne n'a pu nous faire connaître de la musique pop en langue komie. En même temps, on a l'impression que certaines chansons en komi se répandent parmi les jeunes et que certains font preuve d'initiative dans ce domaine.

L'existence et l'activité d'organisations chargées de promouvoir la culture komie ne sont pas particulièrement connues des jeunes. Ceci peut s'expliquer par une propagation insuffisante de l'information sur les centres culturels.

BIBLIOGRAPHIE

MIRONOVA 2007a = Миронова Н.П. « "Ресурсы этничности" у студенческой молодежи республики Коми (по материалам социологических исследований 2007 г.) », *in Материалы докладов I Всероссийской молодежной научной конференции «Молодежь и наука на Севере»* (в 3-х томах). Том II. (Сыктывкар, 14-18 апреля 2008 г.), Сыктывкар, 2008, С.60-61.

MIRONOVA 2007b = Миронова Н.П. « Структура социокультурной самоидентификации современной молодежи республики Коми (по материалам социологических исследований 2007 г.) », *in Теоретические проблемы этнической и кросс-культурной психологии: Материалы Международной научной конференции 29-30 мая 2008 г.* В 2 т (Отв. ред. В.В. Гриценко), Смоленск: Универсум, 2008, Т.1, С.435-440.

SIDORENKO 2006 = Сидоренко Н.П. *Этническая самоидентификация молодёжи в Республике Коми* // Российская полития: прошлое, настоящее, будущее. Сборник трудов (Под ред. Г.Ф. Доброноженко. И.А. Гончарова). Сыктывкар: Изд-во Сыктывкарского ун-та, 2006. вып.2. С. 56-61.

RÉSUMÉS

Komi nooruse otsingul

Artikkel annab ülevaate meie välitöödest Komi Vabariigis, mis toimusid 5. juuli – 1. august 2009. Välitööde peamiseks piirkonnaks oli Komi Vabariigi pealinn Sõktõvkar. Käisime ka Sõktõvkari ligidal Õb'i külas ning Koigorodoki rajoonikeskuses. Vaatlesime Komi kultuuriorganisatsioonide ja Sõktõvkari kõrgkoolides õppivate või neisse sisseastuvate noorte nägemust noortekultuurist Komi Vabariigis. Selle kaudu soovime uurida, mismoodi komi identiteet noortekultuuris väljendub ning milles seisnevad erinevused. Külastasime Komi Kultuurikeskust ning Soome-Ugri Kultuurikeskust, intervjueerisime ka Soome-ugri noorteassotsiatsiooni MAFUN tollast presidenti ja Komi Rahvaraadio töötajaid. Olulisel kohal oli ka komi keele oskuse ja kasutatavuse rolli vaatlemine nii linnast pärit kui ka maalt linna kolinud noorte hulgas.

Наблюдая за молодыми коми

Эта статья дает обзор полевых работ автора в Коми Республике с 6 июля по 1 августа 2009 года. Это произошло главным образом в столице РК – Сыктывкар. Мы также посетили село Ыб и местный центр – Койгородок. Мы изучали, как молодые люди, которые выбираются из числа тех, кто работает в коми культурных организациях и тех, ктоучится или начинает учиться в университете, видят сегодня молодежную культуру в Коми. Мы хотели проследить, как коми личность выражается в молодежной культуре, и какие различия мы можем наблюдать. Кроме того, мы посетили Коми культурный центр и Финно-угорский культурный центр и побеседовали с председателем MAFUN (организация финно-угорской молодежи) и работниками коми радио. Мы также тщательно следили за знанием и практическим применением коми языка молодежью из города и теми, кто недавно приехал из деревни.

Том комияс бӧрся видзӧдӧмӧн

Тайӧ статьяын петкӧдлӧма авторлысь полевӧй уджъяссӧ Коми Республикаын 2009 вося июль 6 лунсянь август 1 лунӧдз. Тайӧ вӧлі Коми Республикаса юркарын – Сыктывкарын. Ми сідзжӧ вӧлім Ыб сиктын да юрсиктын – Койгортын. Ми туялім, кыдзи коми культура организацияясын уджалысь да университетын велӧдчысь либӧ ве-

лӧдчыны пырысь том йӧз аддзӧны талун том войтырлысь культурасӧ Комиын. Ми кӧсйим видзӧдлыны, кыдзи коми аскылӧмыс петкӧдчӧ том войтырлӧн культураын, да кутшӧм торъялӧмъяс ми вермам казявны. Таысь кындзи, ми вӧлім Коми культура шӧринын да Финугор культура шӧринын да сёрнитім MAFUN-ӧн веськӧдлыськӧд (финн-угор том войтырлӧн организация) да коми радиоын уджалысьяскӧд. Ми сідзжӧ видзӧдім сы бӧрся, кыдзи тӧдӧны да збыль вӧдитчӧны коми кывйӧн карса том йӧз да неважӧн сиктысь воӧм том йӧз.

ANNEXES

TOPONYMES

Entre crochets, qualificatif optionnel, qui peut être employé selon le contexte pour lever une éventuelle ambiguïté.

Entre parenthèses, d'éventuelles précisions pour distinguer des homonymes (localités, cours d'eau).

Nom russe	Nom komi	Nom français éventuel
Ajkino	Ajkatyla	
Čerdyn'	Ćerdin	
Don	Don	
[Severnaja] Dvina	Vynva	Dvina [septentrionale]
Ežva (ville)	Ežva (ville)	
Gajny	Gajny	
Inta	Inta	
In'va (rivière)	Ińva	
Ižma (rivière)	Iźva (rivière)	
Ižma (village)	Iźva (village)	
Jarensk	Jerinsk	
Jaz'va	Jodź	
Jemva (ville)	Jemva (ville)	
Jus'va	Juśva	
Kama	Kam	
Kojgorodok	Kojgort	
Kortkeros	Körtkerös	
Kosa (rivière)	Kösva	
Koslan	Koslan	
Kotlas	Kotlas, Pyras	
Kudymkar	Kudymkar	

Kuratovo.....Kuratov
anc. Kibra, Kebra.....Kebra
Letka.....Ľetka
Luza.....Luz
Mikun' .....Mikuń
Moskva .....Kankar..... Moscou
Ob"jačevo.....Abjaćoj
Perm' .....Perym
Pečora (ville) .....Pećora
Pečora (fleuve).....Pećora
Pomozdino.....Pomösdin
Sosnogorsk .....Sösnagort
Syktyvkar.....Syktyvkar
anc. Ust'-Sysol'sk.....*Syktyvdin [kar]*
Sysola .....Syktyv
Tel'posiz (montagne).....Tölpoz [iz]
Troicko-Pečorsk .....Myldin
Udora.....Udora
Uhta .....Uhta
Ural (montagnes).....Iz ..... Oural
Usa (rivière).....Usva
Usinsk.....Usinsk
Ust'-Cil'ma.....Ćiľimdin
Ust'-Kulom.....Kulömdin
Ust'-Vym' .....Jemdin
Vizinga .....Viźin
Vorkuta.....Vörkuta
Vuktyl.....Vuktyl
Vyčegda.....Ežva (rivière)
Vyl'gort .....Vyľgort
Vym'.....Jemva (rivière)
Yb .....Yb

EXEMPLES D'ÉCRITURE DU KOMI ZYRIÈNE

1. L'ALPHABET DE SAINT ÉTIENNE DE PERMIE

Le premier alphabet komi a été inventé en 1372 par le missionnaire Étienne de Permie pour alphabétiser les Komis à des fins de christianisation.

Voici les lettres de l'alphabet de saint Étienne (*Коми язык. Энциклопедика* / Отв. ред. Г.В. Федюнева. – М.: Издательство ДиК, 1998, p. 112).



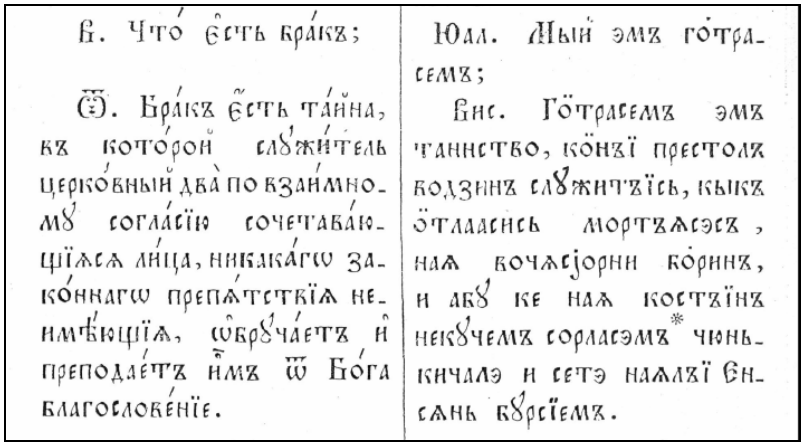
2. LES ÉCRITURES CYRILLIQUES DU XIX^{E} SIÈCLE

2.1. Andrej Efimovič Popov (v. 1816-1865)

Au XIX^{e} siècle, le linguiste Andrej Efimovič Popov a publié plusieurs ouvrages en rapport avec la langue zyriène. Il a adopté

une écriture cyrillique directement inspirée du russe. On lui doit notamment un abécédaire de 1865.

Voici un extrait de son catéchisme bilingue russe-zyriène paru à Saint-Pétersbourg en 1863 (*Краткий православный катзхисис на русском и зырянском языках*, Синодальная типография). La voyelle « manquante » – le [e] postérieur non arrondi – est représenté par la lettre *ӧ*.



В. Что̀ е̂сть бра́къ;

Ю. Бра́къ е̂сть та́йна, къ кото́рой слу́жи́тель церко́вный два̀ по взаи́мному̀ согла́сїю сочета́вающїяся̀ ли́ца, никака́го законнаго̀ препя́тствїя не имѣ́ющїя, совершаетъ̀ и̂ преподаётъ и̂мъ ѿ Бо́га благослове́нїе.

Юал. Мый эмъ гӧтра-семъ;

Вис. Гӧтрӓсемъ эмъ ганнетво, кӧнъї престолъ водзинъ служитъїсь, кыкъ ӧтлаасисьъ мортъмсэсъ, нам вочмӧрни кӧринъ, и абу̀ ке нам костъїнъ некучемъ сорласэмъ* чинькичалэ и сетэ намлъї вӧнсянь вурсїемъ.

2.2. Georgij Stepanovič Lytkin (1835-1907)

Philologue et enseignant diplômé de l'université de Saint-Pétersbourg, Georgij Lytkin a publié des ouvrages sur l'histoire et les langues des peuples komis, traduit en langue zyriène des textes religieux, étudié et promu le zyriène en tant que langue littéraire.

En 1882, il a publié à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg un Évangile de Matthieu en langue zyriène. L'extrait ci-dessous donne une idée de l'écriture adoptée. L'alphabet cyrillique est utilisé de façon phonématique, le yod y est une consonne ordinaire (notée *j*), et la palatalisation est représentée par un accent grave porté par la consonne.

18. Јісус Крістослӧн чужсӧм сы̡ вӧлы: Сылӧн ей Ма-
рiа Јосiпкӧд чуӈкычалӧм бӧрын, сӧмын најалӧн гозјаӧн
олӧм водӌын, адӌылсӧыс, мыј сы кышӧмын Вежа Лолсаӈ ем.
19. Јосiп-пӧ, сылӧн верӧс, код-тај весӧкыдаолыс морт
вӧлы, сыӧс јанӧдны ез кӧсјы, сыӧс гусӧн ледӌны пуктыс.
20. Кор-пӧ сӧлӧм вылас сыд̡ сыӧ кутыс, со, Господӌлӧн
Ангел сылы вӧтын петкӧдсӧыс, шуыс: Јосiпӧј, Давыдлӧн
Пiӧј! тенад гӧтыртӧ Маріаӧс бостны ен пол: сыын чуж-
сӧма-тај Вежа Лолсаӈ ем.
21. Чужтас-пӧ Пiӧс, Сылы Јісус ӈім пуктаӈ; Ас морт-
јассӧ најалӧн мыӂјасыс Сыӧ-тај вiд̡ас.
22. Быдсӧн сыӧ лоыс, мед-тај тыртсас Господӌлӧн про-
рокпыр шуӧм, код шуӧ:
23. Со, кынӧмын ныл бостас, пiӧс чужтас, сылы пук-
тасны Еммануiл ӈім, мыј лоӧ: мiјанкӧд Јен.
24. Унмыс садмӧм бӧрын Јосiп четсыс, керыс, кыд̡-пӧ
Господӌлӧн Ангел сылы чӧктыс, сесса гӧтырсӧ бостыс.
25. Сек сыӧс ез тӧдлыл, кыд̡ медбӧрын Пiсӧ, медводасӧ,
сыӧ чужтыс; сесса Сылы Јісус ӈім сыӧ пуктыс.

3. L'ALPHABET DE MOLODCOV (1918-1930, 1936-1938)

Cet alphabet phonématique a été créé en 1918 à l'occasion de la normalisation de la langue komie zyriène. De par son originalité et sa parfaite adéquation aux langues komies, il constituait un fort marqueur identitaire. Jusqu'à la fin des années 1930, il est resté le principal outil d'enseignement de la langue et du développement de la littérature et de la presse.

Les lettres sont empruntées à l'alphabet cyrillique, avec quelques adaptations graphiques. Là où Lytkin mettait un accent grave, Molodcov desssine un petit prolongement courbe à l'extrémité de la consonne : т > ҭ, д > ԁ, л > ԯ, н > ԋ, с > ҁ et з > ҙ. Les affriquées inconnues du russe sont désignées par un crampon : щ [č, tš], ӂ [dž], ҙ [dź].

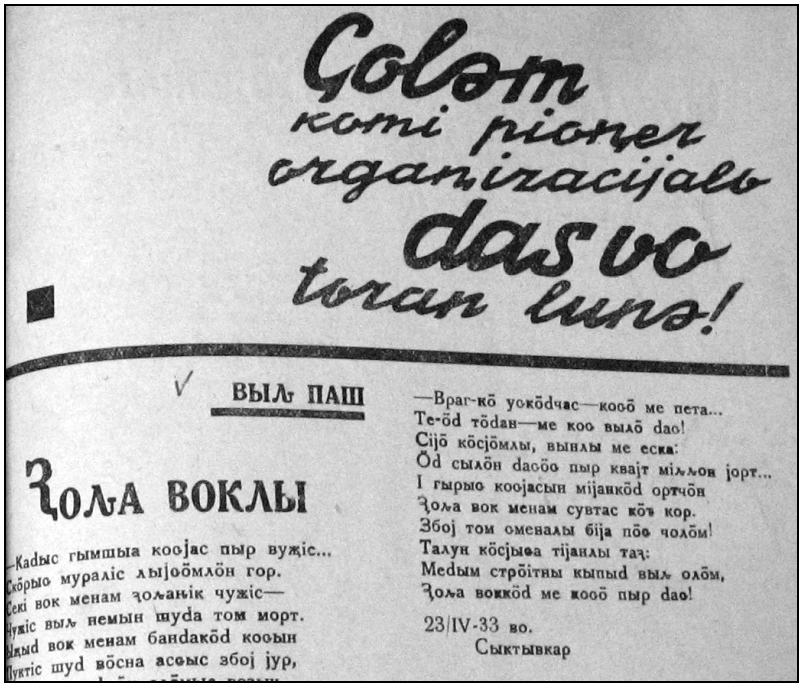
А а	*a*	З з	*z*	Н н	*n*	Ҭ ҭ	*t'*
Б б	*b*	Ӟ ӟ	*ź*	Ӈ ӈ	*ń*	У у	*u*
В в	*v*	Ӡ ӡ	*dź*	О о	*o*	Ч ч	*ć*
Г г	*g*	І і	*i*	Ӧ ӧ	*ö*	Ш ш	*š*
ԁ d	*d*	Ј ј	*j*	П п	*p*	Щ щ	*č*
ԁь ԁь	*d'*	К к	*k*	Р р	*r*	Ы ы	*y*
Е е	*e*	Л л	*l*	С с	*s*		
Ж ж	*ž*	Ԯ ԯ	*l'*	Ԍ ԍ	*ś*		
Ӝ ӝ	*dž*	М м	*m*	Т т	*t*		

Voici un extrait d'un ouvrage d'Ilʹa Vaś consacré aux écrivains komis (Moscou, 1926).

Комі-пермјакјас јона зіӈісны комі-зыранакӧd ӧтлаасны, Комі Областӧ щӧщ пырны. Јона пессіс ӧтлаалігас Тараканов Гаврів-Пјodор. Сіјӧ јона мырсіс щӧщ комі-пермјак гіжӧd-понdа, комі школа-понdа. 1922 воын (ԁекабрын) Гаврів-Пјodор, Зубов Піҭу-Ӧӈӧ, сесса Тупітсын Онтон-Пјodор ӧтувтчӧмаӧс, сы-бӧрын 1923-d воын (мартыӈ) комі рытјас кутӧмаӧс вӧчавны сіктјасын. Med-воԛԛа комі рыт вӧлӧма Јӧг ӈіма гездын. Комі рыт-вылын коміӧн сылӧм-лыԁԁӧм-кынԛі вістављӧны вӧлӧм: кущӧм сіјӧ комі кылыс, колӧ-ӧ сіјӧс шыбітны, мыј бур вајӧ школаын, kodi сещӧм зырана' пермјак, кыԛі олӧ зырана, с. в. Јӧзыс зев јона вӧлӧм кывзӧны.

4. L'ALPHABET LATIN (1930-1935)

L'alphabet latin s'introduit progessivement dans les publications komies. Au début des annés 1930, les périodiques emploient fréquemment les deux alphabets dans un même numéro, voire sur une même page, comme on le voit ici dans le mensuel *Udarńik*, en juillet 1933) :



Golom
komi pionerlen
organizacijalen
dasʒo
ʒvan luns!

ВЫЛЬ ПАШ

ʒОЛЬА ВОКЛЫ

—Кадыс гымшыа коӧjас пыр вуӝіс...
Сӧрыо мураліс лыjоӧмлӧн гор.
Секі вок менам ʒольаӈік чужіс—
Чужіс выль немын шуда том морт.
Ӧдыд вок менам бандакӧд коӧын
Пуктіс шуд вӧсна асӧыс збоj jур,

—Враг-кӧ уокӧдчас—коӧ ме пета...
Те-ӧд тӧдан—ме коо выло dao!
Сijӧ кӧсjӧмлы, выныл ме ескя:
Ӧd сылӧн daсӧо пыр квajт міллон jорт...
І гырыо коojасын мijанкӧd ортчӧн
ʒольа вок менам сувтас кӧъ кор.
Збоj том оменалы бija пӧъ чолӧм!
Талун кӧсjыоа тijанлы таʒ:
Медым стрӧітны кыпыд выль олӧм,
ʒольа вокӧd ме коӧ пыр dao!

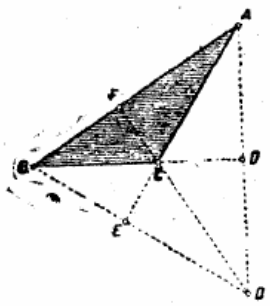
23/IV-33 во.
Сыктывкар

L'alphabet latin komi est difficile à reproduire aujourd'hui, en raison de la forme inhabituelle de ses diacritiques. En voici les lettres, dans l'ordre officiel (je mets entre parenthèse les lettres étrangères aux langues komies) :

A a	*a*	J j	*j*	+ barre vert.	*š*
B b	*b*	K k	*k*	T t	*t*
(C c)	(*c*)	L l	*l*	+ cédille	*t'*
+ cédille	*ć*	+ cédille	*l'*	U u	*u*
+ tilde inscrit	*č*	M m	*m*	V v	*v*
D d	*d*	N n	*n*	(X x)	(*h*)
+ cédille	*d'*	+ cédille	*ń*	Z z	*z*
E e	*e*	O o	*o*	+ cédille	*ź*
Ə ə	*ö*	P p	*p*	+ barre horiz.	*ž*
(F f)	(*f*)	R r	*r*	З з	*dž*
G g	*g*	S s	*s*	Ʒ ʒ	*dź*
I i	*i*	+ cédille	*ś*	Ь ь	*y*

Voici un extrait d'un manuel de géométrie (cours de 5e année de J.O. Gurvic et R.V. Gangnus) traduit en komi par M.A. Molodcova et paru à Syktyvkar en 1934.

4. Nuədam ABC kujimpeləsaьn B jьvşanьs poduvtasьsiь perpendikular *BD* (89-əd şerpas), B*D* perpendikularьs loə kujimpeləsalən sudta. Taзi-zə pozə nuədnь sudtajas (perpendikularjas) *A* da C jьvjasşaп. Kujimpeləsaьn pozə nuədnь 3 sudta.



91-əd şerpas.

Veşkьdpeləsa kujimpeləsaьn katetjasьs loənь sьiь sudtajasən (90-əd şerpas); BC katet loə AC poduvtasiь sudta, a CA katet loə BC poduvtasiь sudta; veşkьd peləs jьvşanьs AB poduvtas vьlə—gipotenuza vьlə—nuədşə kojməd sudta—C*D*.

Єəeьdpeləsa kujimpeləsaьn (91-əd şerpas) A jьvşanьs perpendikular nuədşə səmьn BC poduvtassə C jьv sajas nuzədəm bərьn; siз-zə i B jьvşaп sudtasə pozə nuədnь səmьn AC dorsə C jьv sajas nuzədəm bərьn. Kojməd sudtasə pozə nuədnь C jьvşaп AB dor vьlas.

Kolə torjən urçitnь, mьj stav kujimnan sudtaьs vomənaşənь əti çutьn. Jospeləsa kujimpeləsaьn (89-əd şerpas) sudtajasьslən vomənaşan çutьs loə kujimpeləsa pьekas (*O* çut). Veşkьd peləsa kujimpeləsaьn sijə vevşaaşə veşkьd peləs C jьvkəd (90-əd şerpas), a єəeьdpeləsa kujimpeləsaьn sijə loə kujimpeləsa sajas, ortsьn (91-əd şerpas).

5. L'ALPHABET CYRILLIQUE CONTEMPORAIN (DEPUIS 1938)

Depuis 1938, l'alphabet cyrillique utilisé pour écrire le komi s'inspire directement de l'alphabet russe. La palatalisation d'une consonne est indiquée par la lettre qui suit (voyelle ou « signe mou »), et une même voyelle peut être représentée par deux lettres différentes selon que la consonne qui précède est palatale ou non.

А а	*a*	К к	*k*	(Х х)	(*h*)
Б б	*b*	Л л	*l, ľ*	(Ц ц)	(*c*)
В в	*v*	М м	*m*	Ч ч	*ć*
Г г	*g*	Н н	*n, ń*	Ш ш	*š*
Д д	*d, ď*	О о	*o*	(Щ щ)	(*šć*)
Е е	*e, je*	Ӧ ӧ	*ӧ*	Ъ ъ	« signe dur »
Ё ё	*o, jo*	П п	*p*	Ы ы	*y*
Ж ж	*ž*	Р р	*r*	Ь ь	« signe mou »
З з	*z, ź*	С с	*s, ś*	Ю ю	*u, ju*
И и	*i*	Т т	*t, ť*	Я я	*a, ja*
І і	*i*	У у	*u*	Є є	*e*
Й й	*j*	(Ф ф)	(*f*)		

En somme, я peut représenter *ьа ou *йа ; ё peut représenter *ьо ou *йо ; ю peut représenter *ьу ou *йу… mais, toujours par analogie avec le russe, е peut représenter э, *ьэ ou *йэ ; et и peut représenter і ou *ьі…

Les affriquées inconnues du russe sont représentées par des digrammes : тш [č, tš], дж [dž], дз [dź].

Le « signe dur » est utilisé pour empêcher la palatalisation d'une consonne devant yod, et le « signe mou » pour palataliser une consonne devant yod ou consonne.

Pour des exemple de l'écriture komie contemporaine, on peut se référer aux poèmes d'Ivan Kuratov reproduits dans l'article d'Yves Avril (p. 123).

ABSTRACTS IN ENGLISH

Eva TOULOUZE

Who are the Komi? General presentation

The aim of this article is to situate the Komi within the Finno-Ugric linguistic family and to give an overview of their peculiar features that would allow the reader to place in a wider context the data commented upon in the following presentations.

The article introduces the Volga-Permic group and its members and then concentrates on the different Komi ethnographic groups, the marginal Permiaks and Ižma Komi. Later it focuses mainly on the fate of the Zyrians and emphasises the old contacts with the Russian world, which have had a thorough influence on Komi life. After having mentioned the central impact of the early Christianisation of the Komi region, I mention as a consequence of the early integration of the Komi into the Empire the formation of an intelligentsia much earlier than elsewhere in the Finno-Ugric world, commenting briefly upon the role of Ivan Kuratov, Georgij Lytkin and Kallistrat Žakov.

The focus will then shift to the beginning of the Soviet period, with the autonomy given to the Komi and how the Komi communists tried to take advantage of this, showing the main aspects of their national policy, mainly about language and territory. However, the Stalinist repressions put a full stop to this kind of endeavour all over Russia, and in the non-Russian regions most ferociously.

Still they must go on living: the article shows how the Komi adapted to the Soviet regime after World War II, and how the demographic trends and the new dispositions about school changed the linguistic situation. The article ends with some reflections about Komi identity today.

Eva TOULOUZE

The Komi-Permiaks: an almost forgotten people

The aim of this article is to give the necessary background in order to better understand the film that accompanies this book. I shall focus on the history and the culture of the Komi-Permiaks, who were given autonomy in 1925 within the Soviet Russian Federation. Firstly I shall recall the colonisation of the Komi-Permiak area and the historical fact of its inhabitants being the only Finno-Ugric community to be enslaved to the Stroganovs as serfs. When, after 1917, the Komi communists, who struggled for Komi ideals, attempted to unify the Komi, including the Permiaks, within the Komi autonomous region, Moscow refused categorically and offered the Permiaks an autonomy of their own. During the 1920s, the Permiaks developed a written language, different from their northernmost kin, and started to develop their own culture on this basis. The intellectuals had to achieve an enormous tasks: to codify their language, to teach it, to prepare textbooks, to write themselves, both journalistic and artistic literature, to write and stage theatre end even to play it. This process was interrupted by the Stalinist repressions, which just about eliminated a whole generation. After WWII, the Komi-Permiak region was the only one among the Finno-Ugric administrative units in which the indigenous population was still the majority: the area was too poor to attract a work force from outside. The language, which had resisted quite well, started to lose social prestige and the school reform allowing parents to chose the language for their children's tuition further weakened the vernacular's position. 2002 was a turning point in the Komi-Permiak area's history: mainly for economic reasons, it was united with Perm's region, and thus autonomy at the federation level was lost. This issue, as well as the perspectives of the Komi-Permiak languages and culture, is widely discussed in Indrek Jääts's film *Komi-Permiak Autumn*, which is added to this book.

Indrek JÄÄTS

From dialects to a State language. The change in the Komi (Zyrian) language status from the mid-1800 up to the 1930s

This article briefly presents an overview of how the Zyrian dialects of the Komi language become a literary, and one of the region's official, languages. The first Komi intellectuals with an ethnic sensitivity started to create a literary language based on dialects in the second half of the 19th

century. It was not an easy task, for their endeavours contradicted the official nationality policy of tsarist Russia. This changed after the Bolsheviks seized power in 1917. The development of literary non-Russian languages and the widening of their social functions were part of the Soviet nationality policy in the 1920s and 1930s (*korenizacija*). Thanks to the enthusiasm of the Komi intellectuals and communists, a literary language was created in the 1920s based on previous attempts. Education, especially elementary education, began to be delivered in Komi; books, newspapers and journals began to be published in Komi. In the Komi autonomous district (*oblast'*), the Komi language was given the status of official language – like Russian – and it was widely used in the everyday public sphere.

The Soviet nationality policy changed at the end of the 1930s. A significant part of the Komi elite was sent to the GULAG. The Soviet leadership started to emphasise the Russian people's and the Russian language's leading role in the Soviet Union. At the same time, industrialisation caused the arrival in the Komi land of a massive Russian speaking labour force and the Komi became a minority on their own territory. After World War II, the social functions of the language were considerably reduced and the language's prestige declined even for Komi themselves. Komi is no longer the language of education. It is still in the curricula, although not all Komi children study it. The language also functions as a literary language in a limited way: most of the Komi prefer to write in Russian. In the Komi Republic, Komi has retained the status of official language, but it is mainly formal. Public life is dominated by Russian and Komi has been mainly preserved as an oral communication language in rural zones. However, it is still in a better position than several other Finno-Ugric languages in Russia today.

Marina FEDINA

Reflection in the language of the mentality and traditional representation of the Komi

Each ethnic language is directly linked to the history and worldview of the people that speaks it; it is the main instrument for expressing their emotions and moral values. Therefore it is most important to look at linguistic phenomena not only *per se*, but also in connection with traditional representations as the result of a development lasting centuries. In this article, I attempt to demonstrate this position with some examples taken from different domains of the Komi language: anthroponymics,

reflecting connections within the community, the verbs expressing movement, which illustrate the dynamic worldview for each people, are part of all languages' basic vocabulary and go back to the originary common language, while they reflect how each people sees movement and spatial orientation. I focus also on abstract notions, especially those that express human emotions, and on repetition, mainly a fixed structure, its chronological evolution and how its role has changed. The most interesting cases are rhymed repetitions. The Komi examples become more transparent through comparison with examples from other languages.

Yves AVRIL

Ivan Kuratov

This article gives an overview of the biography and poetry of Ivan Kuratov, the first Komi poet. He was born in Kebra (now Kuratovo) in 1839. Like his grandfather, father and brothers, he was expected to become a priest. However, conscious that the traditions and language of his country were in great danger and might definitively disappear, he decided to devote his whole life to defend and illustrate them. After seminary he was sent first to Ust'-Sysol'sk, capital of his homeland, where he taught schoolboys Russian and Komi languages and literatures; then to Middle Asia where he was in charge of inquiries for army administration. He died in 1879 in Alma-Ata, at the age of 36. Though he excelled in every literary style, lyric and epic poetry, satires, history, grammar, translations, in his lifetime only five of his poems were published. This article includes several poems in Komi and French and gives the necessary information for a full understanding of the following presentation.

Sébastien CAGNOLI

A Komi national opera in the 21st century

In October 2009, a "Komi national opera" named *Kuratov*, about the life and works of poet Ivan Kuratov, was performed in Syktyvkar. For the first time, the Komi language is dedicated to an opera based on a Komi subject. With this paper, I intend to describe the road that led to this première.

The first part of the paper gives an overview of the history of dramatic arts in Komi land. Three main periods are to be distinguished: the Golden Age initiated during the Civil War and continued in the 1920s (until the mid-30s and the eradication of a generation of artists); the Soviet era (WWII, Stalinism, construction of a "Soviet nation", foundation of Soviet theatrical institutions); and finally the possibilities given by the new status of the Komi state within a sovereign Russian Federation (foundation of a Komi national theatre, new situation of the language in the multi-national society).

The second part focuses on opera. The first musical dramas and operatic attempts on Komi subjects are produced, or just designed, in the 1940s. The Soviet era builds new institutions and produces a new repertoire of operas and ballets where Komi motives contribute to the building of a "Soviet nation". All these attempts show the lack, at the turn of the century, of an operatic work that would be both on a Komi subject and sung in Komi language.

Eventually, I present the successive versions of the *Kuratov* project: the original libretto composed by Al'bert Vaneev in 1984, the adaptation made by composer Serge Noskov in 2008, and the final changes imposed by stage director Ija Bobrakova in 2009. This analysis brings forth some observations on bilingualism in Komi and on the status of the national language today: more than Kuratov, the hero of the opera appears to be Komi language itself. Regarding bilingualism, contemporary Komi society does not seem much different from what it was 150 years ago.

Art LEETE
About Orthodoxy in the Komi region

In this article, I focus on Komi religious life in the Ust'-Kulom region. The Komi were converted to Christianity in the 14th century. Gradually Russian orthodoxy became for the Komi a well respected religion at the official level and it is today basically their own religion.

Orthodoxy's peculiar features today in the Ust'-Kulom region are the revival of churches and monasteries and the arrival of monks after the end of the Soviet period, when churches were closed and no priest was available in the region. The main new feature is the group of hardcore believers who attend church daily.

We must emphasise that during the last two or three years, the Ust'-Kulom priest, who represents the Russian Orthodox Church (ROC), and his circle, have become closer and closed to the local administration. The

local authorities have started to support the Orthodox and to limit the non Orthodox groups' possibilities for action. Therefore the ROC's prospects are promising in Ust'-Kulom.

At the same time, the attendance level in the churches is relatively week. Three parallel evolutions characterise folk Orthodoxy today. Many persons describe themselves as indifferent – non-believers, for they do not attend church regularly. Still, folk Orthodoxy ideas and practice are silently persistent. Secondly, we must highlight the important role played by elder women as religious folk religion leaders. Grannies play a central role everywhere, but especially East from Ust'-Kulom, where a radical movement started at the end of the tsarist period, *burśylyśjas* ('goodness singers' or 'good singers' in Komi), is to be found. Today they are especially present in singing meetings and burials. *Burśylyśjas* have never moved away from the ROC, they attend services and recognise all its sacraments. However, the ROC answers by considering the *burśylyśjas* a sect and trying to eliminate them.

The present trends in Orthodoxy are thus the following: a week religious activity in the Ust'-Kulom region, complicated interaction between the ROC and the grandmothers and, locally, a very strong and radical folk Orthodoxy.

Piret KOOSA
About a protestant community in a Komi village

This article starts with a quick overview of the general religious landscape in Russia and in the Komi Republic during the Soviet period. During the last decade, the activity of Protestant missions has become more and more intense all over Russian and especially in the peripheral areas. I will introduce the activity of a Protestant group and the reactions it has provoked.

I start by describing briefly the community, its activity and its structure and I try to identify some of the possible motivations that local people have to join this group. An important point is the interaction between the Christian churches and the relationship between Protestants and Orthodox.

At the moment, the Protestants are drawn by the Orthodox majority into a defensive position, for the average Orthodox Komi is suspicious and condemnational towards them. This group has been working in the village for seven years, has been much talked about and has provoked the local population's hostility albeit its numbers have remained modest.

Jaanika JANITS

Looking for young Komi

This article gives an overview of the author's fieldwork in the Komi Republic between July 6th and August 1st 2009. It took place mainly in the capital Syktyvkar. We also visited the village of Yb and the local centre Kojgorodok. We studied how young people, chosen from among those who work in Komi cultural organisations and those who are studying or starting to study at the university, see culture for the young in Komi today. We want to follow how Komi identity expresses itself in the culture of the young and what differences we may observe. Moreover, we have visited the Komi cultural centre and the Finno-Ugric cultural centre and have interviewed the MAFUN (organisation of Finno-Ugric youth) chairman and employees of Komi radio. We have also thoroughly followed the knowledge and practical implementation of the Komi language by young people from the town and by those who have recently moved from the countryside.

TABLE DES MATIÈRES

Préface 9

PRÉSENTATIONS GÉNÉRALES

Eva TOULOUZE
Qui sont les Komis ? – Présentation générale 19

Eva TOULOUZE
Les Komis permiaks – Un peuple presque oublié 47

LANGUE

Indrek JÄÄTS
De dialecte à langue d'État – Le changement de statut de la langue komie (zyriène) entre le milieu du XIX^e^ siècle et les années 1930 ... 87

Marina FEDINA
Reflets de la mentalité des Komis et de leurs représentations traditionnelles dans la langue 97

ORALITÉ ET LITTÉRATURE

Nikolaj Ivanovič NADEŽDIN
La poésie populaire des Zyriènes (1839) 107

Yves AVRIL
Ivan Kuratov 123

Sébastien CAGNOLI
Un opéra national komi au XXI^e^ siècle 141

RELIGION

Art LEETE
L'orthodoxie en pays komi 155

Piret KOOSA
Sur une communauté protestante dans un village komi 171

VOYAGE

Jaanika JAANITS et Eeva-Liisa ROHT
En quête de la jeunesse komie 187

ANNEXES

Toponymes 201

Exemples d'écriture du komi zyriène 203

Résumés en anglais.....211

TABLE DES CARTES

Les langues finno-ougriennes et samoyèdes.....8

La République komie dans la Russie du nord-ouest.....18

La République komie.....45

Mouvements des populations komies du XIV^e^ au XIX^e^ siècle.....46

Les dialectes komis zyriènes et permiaks 86

BULLETIN DE COMMANDE DU DVD

Le présent ouvrage s'accompagne d'un DVD, comportant une version avec sous-titres français du film documentaire *Un automne komi permiak*, qu'il est possible de se procurer directement auprès de l'Association pour les études finno-ougriennes.

Pour le recevoir, il suffit de nous adresser les informations suivantes, par courrier électronique (**adefo@adefor.org**) ou en découpant le présent feuillet et en nous le retournant sous enveloppe affranchie à **Adéfo, 2 rue de Lille, 75343 Paris Cedex 07**.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse complète : .....
.....
.....
.....
Adresse électronique : .....

Je souhaite être tenu informé des activités de l'Adéfo : ☐
Date et signature :